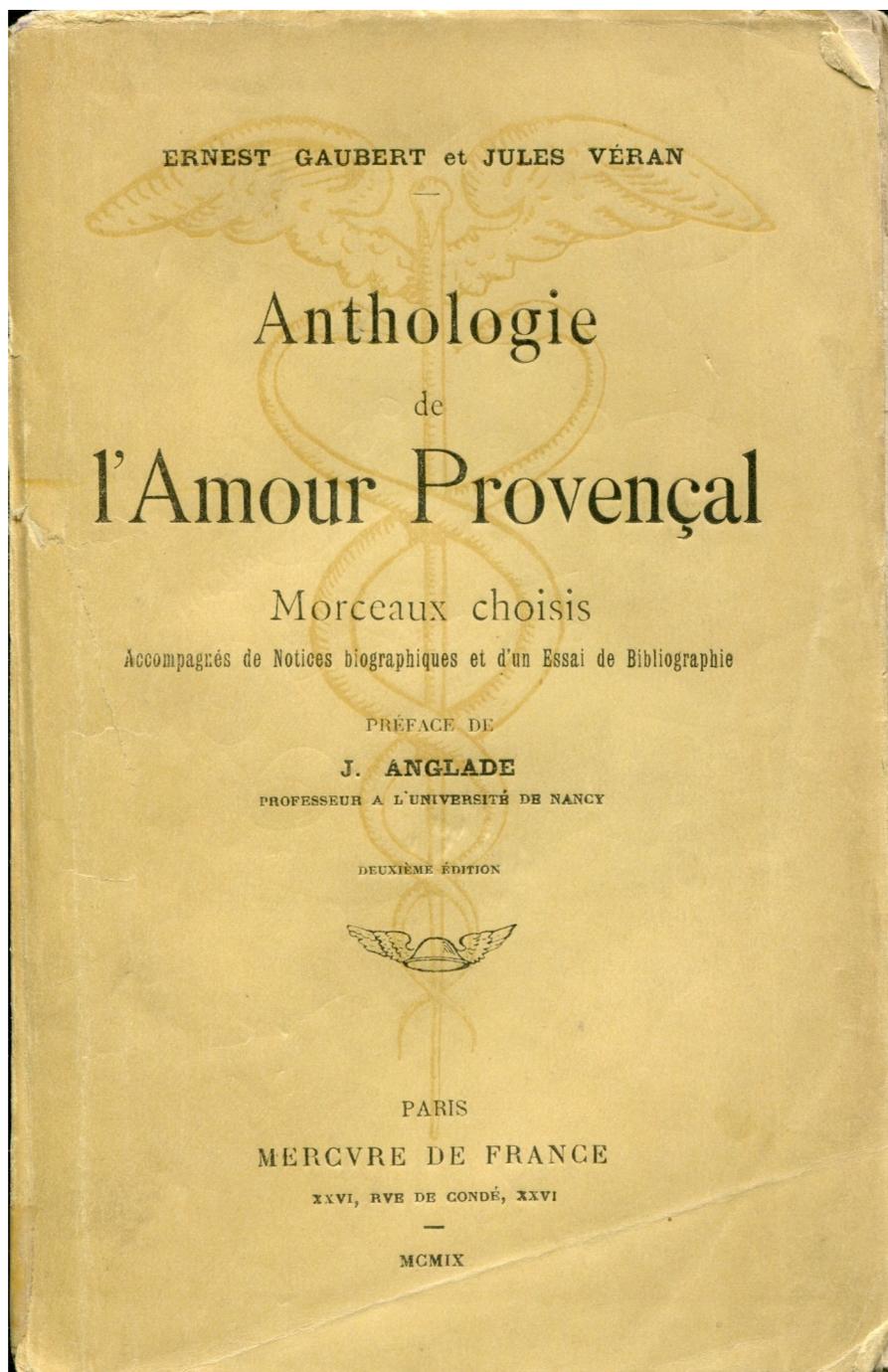


ERNEST GAUBERT et JULES VERAN

ANTHOLOGIE
et
L'AMOUR PROVENÇAL



Morceaux choisis

Accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie

PREFACE DE

J. ANGLADE

PROFESSEUR A L'UNIVERSITE DE NANCY

DEUXIEME EDITION

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDE, XXVI

MCMIX

PRÉFACE

LA CONCEPTION DE L'AMOUR CHEZ LES TROUBADOURS

L'ancienne poésie provençale (1) se fait remarquer dès ses débuts par une profonde originalité.

Ni par le fond ni par la forme, elle ne ressemble à rien de ce qui l'a précédée. La forme est parfaite et elle n'a pas de modèles dans la poésie classique des Grecs ou des Latins. Les idées poétiques et les sentiments qu'expriment les premiers troubadours ne dénoncent aucune imitation: d'un bout à l'autre de son existence, cette poésie vivra par elle-même et non d'emprunts.

1. Le terme est impropre, du moins en ce qui concerne les débuts. Les premiers troubadours connus sont originaires du Limousin, du Périgord, de la Gascogne; leur langue s'appela longtemps le *limousin*; ce n'est que bien plus tard que le terme de provençal a triomphé. Le mot le plus exact — et d'ailleurs il a été souvent employé — serait *occitanique ou occitanien*. L'*Occitania* comprendrait linguistiquement tous les pays de langue d'oc, comme la Romania désigna pendant longtemps les pays de langue romaine ou latine.

ANTHOLOGIE DE L'AMOUR PROVENÇAL

Cette originalité se manifeste surtout dans la conception que les troubadours se sont fait de l'amour. Les premiers dans la poésie moderne ils ont su exprimer avec un incomparable éclat les sentiments que cette passion inspire; ils ont fait admettre leur conception à la société aristocratique de leur temps; ils l'ont imposée à leurs imitateurs: poètes français, italiens, portugais, et même allemands. Il est important de reconstruire une théorie dont on retrouve les éléments au berceau des principales poésies modernes et d'en marquer en même temps l'évolution: car, bien que l'ancienne poésie provençale ait eu une brève existence (1), elle n'a pas échappé à la loi qui préside aux destinées des littératures et des sociétés dont elles sont l'image.

1. L'ancienne poésie provençale dure à peu près deux siècles, de 1100 à 1300. La période que l'on peut appeler classique va de 1150 à 1220 environ; la période d'enfance, du moins telle que nous la connaissons, est très courte; la décadence très longue.

2. On peut lire ses œuvres dans l'excellente édition, suivie d'une traduction, que vient de donner M. le professeur A. Jeanroy (Toulouse).

Nous ne dirons rien du premier troubadour connu, Guilhem, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine.

Ce fut un homme d'humeur fort joyeuse et gaillarde, et ses poésies en témoignent en plus d'un endroit. Si les troubadours qui suivirent lui avaient emprunté sa théorie de l'amour, ils n'auraient pu guère ajouter à la sensualité, disons même à la brutalité de quelques-unes

de ses chansons. Ce troubadour de haut parage parle trop souvent la langue du plus mal élevé de ses écuyers. Il n'est pour rien dans la conception de l'amour, telle que l'ont faite les grands troubadours du XII^e siècle; il y a un abîme entre lui et Bernard de Ventadour, par exemple. Il n'en est pas moins piquant que le précurseur de ceux qui ont su exprimer avec un charme et une délicatesse qui n'ont pas été dépassés les joies ou les tourments que cause l'amour, se soit fait de cette passion une conception si foncièrement réaliste.

Celle des troubadours qui ont suivi pèche par excès contraire, si c'est là toutefois un péché!

Elle a subi l'influence des mœurs du temps qui paraissent avoir été plus douces au Midi qu'au Nord. Pendant que le Nord se plaît aux chansons épiques, les poètes méridionaux cultivent la poésie lyrique et inventent la poésie courtoise. L'amour est de très bonne heure le thème à peu près unique de leurs chansons. Ils le conçoivent comme un culte, presque comme une religion.

Il a ses lois et ses droits; les unes et les autres forment une sorte de code du parfait amant.

Le code est sévère et les lois rigoureuses; on n'y déroge pas sans danger, il faut se soumettre à leur discipline.

Les amants se comportent vis-à-vis de l'amour comme un vassal vis-à-vis de son suzerain. Il existe un service d'amour; l'amant devient l'homme-lige de la dame aimée, ou même d'Amour personnifié; il accomplit ses volontés, il obéit à ses moindres caprices. Être amoureux, c'est s'engager, comme un chevalier, par un serment; on accepte tous les liens rigoureux qu'un serment de ce genre impose conformément aux mœurs du temps. L'amant n'est pas un esclave et il garde sa noblesse; mais il est un vassal. Le vasselage amoureux est une invention de nos troubadours; elle porte la marque du temps et les deux termes de cette expression caractérisent l'esprit et les mœurs de l'époque.

La discrétion est une des premières qualités requises du parfait amant. Fi des amants grossiers qui compromettraient leurs dames par leurs chansons; à ces imprudents maladroits aucun succès n'est réservé. La dame aimée est désignée d'ordinaire par un pseudonyme, *un senhal*, suivant l'expression technique des troubadours. Bernard de Ventadour appelle la sienne tantôt *Bel Vezzer* (Belle Vue), tantôt *Aziman* (Aimant), tantôt *Tristan*, déroutant ainsi non seulement la malice de ses contemporains, mais aussi la sagacité des commentateurs modernes.

Bertrand de Born désigne sa dame par les noms peu transparents de *Mielhs-de-Ben* (Mieux que Bien) ou *Bel-Miralh* (Beau Miroir). Le dernier troubadour provençal, Guiraut Riquier, nomme sa dame *Belh Deport* (Belle Joie): du début à la fin de la littérature provençale; cette coutume est à peu près constante.

Elle s'explique si on se rappelle que les troubadours n'adressent leurs hommages qu'à des femmes mariées; chanter l'amour d'une jeune fille est tout à fait exceptionnel dans leurs poésies. Les médisants (*lauzengiers*) se chargeaient d'ailleurs de mettre un nom sous les pseudonymes les moins transparents et les chansons des troubadours sont pleines de récriminations ardentes contre leur impudence.

Une autre qualité éminente exigée par le code amoureux du temps, c'est la patience, une patience sans mesure et sans bornes. Beaucoup de troubadours la comparent à celle des Bretons, qui attendent depuis des siècles la résurrection d'Arthur. Un des plus gracieux poètes du temps, Rigaut de Barbezieux, s'exprime ainsi au début d'une de ses chansons:

— Celui-là se connaît peu en amour qui n'attend pas patiemment sa pitié; car Amour veut qu'on souffre et qu'on attende; mais en peu de temps il répare tous les tourments qu'il a fait souffrir. C'est que l'amant est à la merci de sa dame; elle ne lui donne rien que par pitié.

Patience est le mot magique, le talisman devant lequel s'ouvre le cœur de l'aimée (1). Les meilleurs troubadours vantent les mérites de patience et longueur du temps; les méridionaux de cette époque n'étaient point nerveux.

Plus d'un troubadour s'impatienta sans doute; quelques-uns déclarent nettement qu'ils sont las d'attendre comme des Bretons. Il leur arrive alors de prendre le ton tragique pour adoucir la rigueur de leur dame; ils jouent facilement aux désespérés.

— Le monde entier apprendra comment la dureté de votre cœur causa ma mort, dit l'un d'eux. Mais c'étaient là plaintes et menaces de poètes méridionaux. Les suicides furent plutôt rares; nous n'en connaissons même pas d'exemple bien certain. Ce qui était moins rare, c'est que le troubadour malheureux se retirât du monde et entrât dans les ordres: le nombre des troubadours qui finirent ainsi leur vie est assez élevé.

Ce n'est pas qu'ils fussent très exigeants en amour; ils se contentaient de peu; ils l'assurent du moins. La plupart demandent à leur dame de les agréer pour leur serviteur, sans plus, d'accepter leurs hommages poétiques.

1. Diez: *Poesie der Troubadours*, p. 127.

Quelques-uns sont plus précis dans l'expression de leurs désirs; certaines demandes sont remarquables de naïveté, et, parfois, de crudité. Mais en général les vœux sont timides et modestes: ceci aussi est de règle. Les amants mal appris manquent seuls de la discrétion et de la retenue nécessaires. N'oublions pas que la dame aimée est, au sens plein du mot, une maîtresse dont il faut gagner les faveurs.

Aussi quelle n'est pas la timidité et la gaucherie du troubadour amoureux quand la dame aimée daigne enfin agréer ses vœux et l'admettre devant elle! Il en est peu qui ne perdent la parole et même le sentiment. Voici sous quelle forme Rigaut de Barbezieux nous fait connaître ses impressions:

— Je suis semblable, dit-il, à Perceval, qui fut saisi d'une telle admiration à la vue de la lance et du Saint-Graal qu'il ne sut demander à quoi ils servaient; ainsi quand je vois, dame, votre gentil corps, je m'oublie à le considérer avec admiration; je veux vous adresser une prière et je ne puis: je rêve.

— Il m'arrive souvent, dit le troubadour Peire Raimon de Toulouse, que je veux vous adresser une prière, dame; mais quand je suis près de vous, je perds le souvenir.

— Quand je l'aperçois, avoue Bernard de Ventadour, on voit à mes yeux et à la couleur de mon visage que je tremble de peur comme la feuille agitée par le vent; je suis si conquis par l'amour que je n'ai pas plus de sens qu'un enfant.

— Je n'ose lui montrer ma douleur quand il m'arrive de la voir, dit à son tour Arnaut de Maruelh; je ne sais que l'adorer. Ce sont là quelques-unes des plus caractéristiques parmi les déclarations des troubadours; ce ne sont pas les seules; elles sont presque un lieu commun, souvent rajeuni par la fantaisie individuelle.

Éloignés de leur dame, les troubadours sont plus éloquents; mais ils n'en restent pas moins discrets et timides, sachant qu'il est de très mauvais ton, pour un amoureux parfait, de ne savoir modérer ses désirs. Il n'est pas rare d'ailleurs que plus d'un se console de cet éloignement et n'y trouve même quelque charme. Le troubadour suppose qu'un lien

mystérieux, qui ne tient aucun compte de l'espace, l'unit à sa dame (1). Un des plus gracieux représentants de la poésie provençale, Bernard de Ventadour, s'exprime ainsi:

— Dame, si mes yeux ne vous voient pas, sachez que mon cœur vous voit. Le début d'une autre de ses chansons est célèbre:

— Quand la douce brise halène de vers votre pays, il me semble que je sens une odeur de paradis, pour l'amour de la gentille dame vers qui va mon cœur...

1. Cf. Diez *Poesie der Troubadours*, 1. d.

Le charme et la délicatesse de cette conception poétique, même présentée sous une forme fragmentaire, sont sensibles. On ne saurait assez admirer les poètes qui, en plein moyen âge, à une époque de mœurs assez rudes, même dans le Midi, ont trouvé pour peindre l'amour de si gracieux accents.

Il y eut cependant des amants mal appris, des troubadours mal élevés qui n'observèrent nullement les règles de l'amour courtois. On tirerait facilement de l'ancienne poésie provençale un court recueil d'*obsenica* — une ou deux douzaines de pièces au plus. Mais les poésies de ce genre sont l'exception, et, quoiqu'elles appartiennent à toutes les époques de la littérature provençale, elles ne sont pas parmi les meilleures. Elles sont toutefois intéressantes par le contraste qu'elles forment avec le ton ordinaire des chansons d'amour, où la passion la plus brûlante sait s'exprimer en termes d'une parfaite discrétion.

Il n'est point besoin d'insister sur l'originalité de cette conception de l'amour. Elle paraît encore plus grande si on observe que, dès les origines de la littérature provençale, les troubadours ont fait de l'amour un principe de perfection littéraire et morale. La longue attente qu'exige la possession de l'objet aimé n'est pas une attente muette; dans une société où la poésie tient tant de place et recueille tant d'honneurs, le poète compte sur la perfection de sa poésie autant que sur le temps. Ceux d'entre eux qui ont conscience de leur gloire ne manquent pas de se prévaloir de cette perfection comme d'un titre sérieux; c'est par elle qu'ils espèrent adoucir le cœur de leur dame. Guiraut Riquier s'exprime ainsi: - Je me loue du long et doux désir, car souvent il m'a fait rêver et parvenir à des chants de maître... De mon agréable richesse (la poésie) que nul ne peut m'enlever, je sais gré au joli et cher corps auquel j'adresse mes vers, et plus encore, s'il se peut, à l'Amour.

Les déclarations de ce genre abondent dans l'ancienne littérature provençale.

Que dire de la perfection morale dont l'amour est également le principe? Elle se rattache étroitement à la conception que nous venons d'exposer. Les troubadours n'ont pas de termes assez forts pour exalter la perfection de l'objet aimé. Leur dame se distingue de toutes les autres par la beauté et la grâce de son corps, mais aussi par ses qualités morales; elle est sage, prude, comme dit l'ancienne langue; tous les dons du cœur et de l'esprit sont réunis en elle.

— Comme la clarté du jour l'emporte sur toute autre clarté, ainsi, dame, il me semble que vous êtes au-dessus de toutes les femmes par votre beauté, par vos qualités et votre courtoisie (1). Qu'on se rappelle maintenant le lien de vasselage amoureux inventé par les troubadours: pour gagner la faveur d'un maître aussi parfait ne faut-il pas rechercher la perfection? Et les troubadours n'ont-ils pas raison d'affirmer que l'amour est un principe de moralité? Perfection littéraire, perfection morale sont les conséquences de l'amour parfait: la conception des troubadours étant admise, la conséquence est nécessaire.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'il y a dans cette conception, originale sans doute, quelque chose de factice et d'artificiel peu conforme à la réalité? Cette théorie n'est qu'une théorie poétique, qui fut développée à outrance, ressassée pendant les deux siècles que dura l'ancienne poésie provençale. Quand on lit les plus jolies chansons de Bernard de Ventadour, d'Arnaut Daniel ou

(1). Rigaut de Barbezieux. Voici le texte:

*Tot atressi com a clartat del dia
Apodera totas altraz clartatz,
Apodera, donna, vostra beltatz
E la valors, et pretz eill cortezia,
Al mieu semblan, totas celas del mont.*

de Giraut de Borneth, on n'a pas de peine à conclure, avec le premier historien de la littérature provençale, Diez que l'amour tel que l'ont conçu les troubadours représente plutôt une fantaisie de l'esprit qu'une passion du cœur. — L'amour fut conçu comme un art et eut ses règles comme la poésie (1). Aussi le code poétique où furent résumés au XIV^e siècle les principes de la grammaire et de la métrique provençales fut appelé les *Leys d'Amors* (les lois d'Amour): amour et poésie étaient devenus des mots synonymes.

Il est aisé de deviner les conséquences de cette conception. En y restant fidèle, la poésie provençale se condamnait à ne pas pouvoir se renouveler; aussi atteint-elle bientôt son apogée, et sa décadence suit-elle de près: elle était fatale. Il était facile de trouver de nouveaux mètres et jusqu'à la fin les troubadours en inventèrent avec une merveilleuse virtuosité; il l'était beaucoup moins de rajeunir une conception poétique sortie complète et parfaite du cerveau des premiers troubadours. Au début du XIII^e siècle — un siècle à peine après la naissance de la poésie provençale — la poésie amoureuse avait donné ses meilleurs modèles; la poésie provençale aurait été obligée, pour vivre, de se renouveler, d'aborder (1) d'autres genres; rien n'autorise à croire qu'elle n'y eût pas réussi. Mais un grave événement politique, qui changea l'état social de tout le Midi de la France, vint arrêter définitivement le développement d'une poésie où existaient déjà des germes de décadence.

1. Diez: *Poesie der Troubadours*, p. 122

§

Les conséquences politiques de la Croisade albigeoise furent importantes; l'influence de cet événement sur les mœurs de la société méridionale, et par suite sur la littérature, ne le fut pas moins. L'établissement du tribunal de l'Inquisition, la diffusion des ordres religieux, surtout des ordres adonnés à la prédication, renouvelèrent dans le Midi sinon la foi, du moins l'orthodoxie.

Le culte de la Vierge surtout se développa avec éclat; les disciples de saint Dominique contribuèrent plus que tous autres, par leur prosélytisme, à ce développement. Sous ces influences diverses, la poésie religieuse, que les premiers troubadours avaient à peu près

ignorée, agrandit son domaine; elle forma bientôt un véritable genre.

Ce fut la poésie amoureuse qui profita le plus de cette transformation; elle trouva un aliment nouveau dans le culte de la Vierge. La Mère du Christ devint pour les troubadours la dame par excellence. Ils employèrent à chanter son amour toutes les nombreuses formules que leurs prédécesseurs avaient inventées pour chanter l'amour terrestre. Ils se déclarèrent amants timides et discrets, ils exaltèrent l'objet de leur nouvel amour et usèrent si bien des termes et des formes de la poésie amoureuse profane qu'il est parfois difficile de reconnaître si l'objet de leur amour est terrestre ou céleste.

— Madame, dit l'un d'eux, ne veut ni suppliants gracieux ni amoureux, mais elle veut des amants parfaits, ni faux ni volages, car elle n'est ni volage ni fausse; jamais elle ne se mire ni se farde, elle n'écoute pas les galanteries et tout parfait amant en a obtenu récompense.

Ainsi parle Folquet de Lunel; son contemporain Guiraut Riquier s'exprime de même:

— Celle dont je suis énamouré est la plus gracieuse et la meilleure qui fût jamais... Amour me fait aimer une telle dame que je ne puis la craindre, ni l'honorer assez ni l'aime comme elle le mérite... que Dieu, qui le peut, me fasse tenir devant elle la bannière des parfaits amants parmi lesquels règne l'amour.

1. Il n'est pas sans intérêt de noter qu'il y eut des misogynes parmi les troubadours provençaux et que même deux des plus originaux appartiennent à cette catégorie. L'un est le troubadour gascon Marcabrun, qui est un des plus anciens et aussi un des plus difficiles à interpréter; l'autre est un grand satirique dont la poésie est remarquable de vigueur et d'énergie: c'est Peire Cardenal, originaire du Puy-en-Velay. Malgré leurs mérites, ces deux grands poètes, qui appartiennent d'ailleurs à deux contrées très éloignées l'une de l'autre, font exception parmi les troubadours.

§

En même temps que la poésie profane se transformait en poésie religieuse, les troubadours apportaient quelques modifications à la conception qu'ils s'étaient faite de l'amour: l'évolution poétique dont nous venons de marquer le terme est liée à cette nouvelle conception. Nous ne savons pas si l'Inquisition, ou, d'une manière générale, si l'Église fut dure aux troubadours; nous n'avons là-dessus que quelques aveux; il est vrai qu'ils sont assez significatifs. Mais, sous l'influence des idées religieuses, les poètes finirent par ne voir dans l'amour que le péché, comme les théologiens; plus d'un sentit le besoin d'exprimer comment il concevait cette passion. Il y a à cet égard des déclarations bien curieuses chez le troubadour italien Sordello (1); pour nous en tenir aux troubadours originaires de la France, voici un extrait des poésies de Montagnagol (milieu du XIIIe s.):

Les amants doivent bien servir de bon cœur Amour, car l'amour n'est pas un péché, mais une vertu qui rend les mauvais bons et les bons meilleurs et met l'homme en voie de bien faire tous les jours: et d'amour vient la chasteté, car qui s'entend bien en amour ne peut par la suite mal se conduire.

Rapprochons de cette curieuse citation une poésie du dernier troubadour, Guipant Riquier (deuxième moitié du XIIIe siècle): Amour est enfermé dans un château; des cinq portes qu'il faut passer pour parvenir jusqu'à lui, les premières sont le désir, l'humble prière, le

servir: c'est, sous une forme allégorique, toute la théorie de l'amour courtois; et si c'était l'habitude d'en rester là, l'amour n'aurait pas de fin et ne mourrait pas de sitôt; mais l'amour meurt dès qu'on va au delà.

Voilà donc comment les troubadours de la décadence conçoivent l'amour. On comprend mieux, en étudiant cette conception, comment la transformation des chansons d'amour en chansons à la Vierge a pu se produire. Les derniers troubadours n'eurent qu'à renchérir sur les qualités qu'ils attribuaient à l'objet aimé et sur les vertus qu'ils exigeaient de l'amant; cet amour ainsi épuré, éthéré, pourrions dire, est déjà l'amour mystique des adorateurs de la Vierge.

La transition fut insensible entre la poésie courtoise profane et la poésie religieuse; on dirait que celle-ci n'est que l'aboutissement normal et naturel de la première.

1. Cf. notre étude sur le troubadour Guiraut Riquier, p. 306.

2. D'après deux des derniers troubadours, Folquet de Lunel et Guiraut Riquier, les chefs de l'Église appelaient la poésie profane une folie et un péché.

1. Rappelons que la poésie provençale fut représentée en Italie par un grand nombre de troubadours d'origine italienne. Cf. Restori, *Letteratura provenzale*, p. 102; J. Anglade, *Les Troubadours*, ch. X.

§

Avec la fin du XIII^e siècle se termine l'ancienne poésie provençale. Une pseudo-rennaissance se produisit à Toulouse, en 1323, par la fondation du Consistoire des Jeux Floraux. Quelle fut la conception poétique de cette école? Quel fut le but, l'intention de ses fondateurs? En principe, c'était de faire revivre l'ancienne poésie occitanique; mais la nouvelle école eut des préoccupations morales et surtout religieuses que n'eurent jamais les premiers représentants de la poésie provençale. Un siècle après la croisade albigeoise et l'établissement de l'Inquisition, après la ruine de la noblesse et l'avènement de la bourgeoisie dans les villes les plus importantes du Midi, l'état d'esprit des méridionaux n'était plus le même qu'au XII^e siècle. Les nouveaux troubadours empruntèrent à ceux qui les précédaient immédiatement leur conception de l'amour. Ils allèrent même plus loin dans cette voie: la chanson d'amour profane fut proscrite; la seule dame dont il fut permis de chanter l'amour fut la Vierge. C'est à elle que pendant des siècles les néo-troubadours vont adresser leurs hommages poétiques; il est inutile de montrer par de nombreux exemples la monotonie qui caractérise toute cette poésie, ainsi que celles qui l'ont imitée, la poésie catalane, par exemple.

Quelques extraits suffiront à donner une idée de cette littérature. Voici comme un pâle reflet des théories des troubadours:

Plus je réfléchis à la valeur excellente, à la bonne renommée dont vous êtes la source, Dame, plus je vous aime de tout mon désir... car, selon moi, il n'y a pas au monde femme si gentille digne d'être honorée et servie... Je ne me fie à personne, après Dieu, comme à vous, car seule vous êtes ma maîtresse (maestressa)... Car vous êtes la lumière qui guide les purs amants dans l'accomplissement des bonnes actions, en disposant leur cœur à être loyal et à aimer sans outrage, chacun respectant l'honneur de sa dame.

Reine de poésie, dit une poétesse de la fin du XV^e siècle (1), puissante Clémence (2), j'en

appelle à vous pour trouver le repos; car si mes vers ont votre approbation, j'aurai la fleur qui de vous prend naissance.

1. Elle est appelée simplement Dame de Villeneuve (*Dona de Vilanova*), 1. d., p. 278.

2. C'est dans l'emploi de ce terme abstrait employé souvent pour désigner la Vierge qu'il faut voir l'origine du mythe — et de la mystification — de Clémence Isaure, fondatrice des Jeux Floraux de Toulouse.

1. Antonin de Jaunhac, recteur de Saint-Sernin de Toulouse en 1455 (*Las Joyas del Gay Saber*, p. 42).

§

La poésie de langue d'oc végéta ainsi pendant des siècles. Cette période ne fut pas cependant une longue nuit. Il se produisit d'intéressants essais de renaissance littéraire, en Gascogne, aux XVIe et XVIIe siècles, à Toulouse même au XVIIIe siècle. Mais l'imitation de la poésie française est sensible chez les contemporains de la Renaissance et même chez Goudelin. Il n'y avait plus de traditions: la chaîne était rompue. Il était réservé aux poètes provençaux contemporains de la rétablir et de créer une nouvelle conception de l'amour. Dans le recul qui entoure déjà leurs œuvres, il apparaît bien que Mistral a été le plus merveilleux ouvrier de cette renaissance. La merveille a consisté à faire revivre une poésie qui a, eu son apogée et qui a produit ses chefs-d'œuvre il y a plus de six siècles.

Il a suffi au plus grand des poètes de nos jours d'en revenir à la nature, de laisser parler le cœur et non seulement l'esprit. Quelle œuvre intéressante ce serait de réunir en un même livre des spécimens de la poésie provençale, depuis les plus anciennes origines jusqu'à nos jours, du comte de Poitiers (XIe et XIIe siècles) à Mistral! Les troubadours y auraient une large place, bien méritée par leur talent et par l'influence que leur poésie a exercée sur la poésie des nations modernes; mais les derniers venus, Mistral en tête, dont Jasmin partagerait un peu la gloire, en même temps qu'Aubanel, Roumanille et Félix Gras, soutiendraient brillamment la comparaison avec leurs illustres devanciers: c'est que si les uns et les autres ont eu le culte de l'Art, il y a chez ces derniers plus de vie: et, en toute poésie, ceci vaut peut-être mieux que cela.

§

On s'en rendra mieux compte en lisant le présent volume, que les auteurs m'ont demandé de présenter au public: honneur peu mérité et dont je les remercie. L'un et l'autre ont le culte de la poésie, en même temps que le culte du passé et la foi dans l'avenir:

*Dóu passat la remembranço
E la fe dins l'an que ven.*

Il leur a même paru que le présent était assez riche de promesses pour mériter d'être connu du grand public.

C'est un bouquet de jolies fleurs qu'ils nous offrent. A côté des grands noms de Mistral et d'Aubanel, on en trouvera d'autres qui, pour être moins universels, ont déjà leur place

marquée au temple de la poésie.

Et le lien qui unit ce gracieux bouquet n'est nullement artificiel; parmi les thèmes lyriques, comme aurait dit Brunetière, il n'en est pas de plus général que celui de l'amour. C'est précisément ce thème que les poètes méridionaux — depuis Guilhem, comte de Poitiers, jusqu'à Mistral — ont traité avec le plus de bonheur. On les reconnaît à ce signe:

Acò' lou signe de famiho.

Sans doute l'amour, au XIIe siècle, ne s'exprimait pas — du moins en poésie! — comme au XIXe: l'artifice y a souvent éteint ou comprimé la passion. Le charme des troubadours contemporains c'est d'être plus divers et aussi plus vivants. Ils parlent mieux le langage du cœur. Il y a chez eux plus de vie et plus d'enthousiasme

*Li fiéu an d'estrambord
Mai que li paire,*

dit Aubanel. Jules Véran et Ernest Gaubert sont eux-mêmes parmi les meilleurs de ces fils. Heureux les fils qui ont plus d'enthousiasme que les pères; mais honneur aux pères qui leur ont transmis cet enthousiasme comme la meilleure partie de l'héritage de la race!

J. ANGLADE.

INTRODUCTION

Il n'y a pas lieu à méprise, croyons-nous, sur le titre de cet ouvrage. Il n'est, ni ne prétend être une anthologie complète de la littérature d'oc, pas plus qu'il ne voudrait laisser croire que la seule Provence, dans le Midi, a produit des poètes qui évoquèrent les ivresses et les douleurs d'aimer.

Dans la production poétique du Midi, l'apport du Languedoc, de la Gascogne, du Béarn et du Roussillon aura été, nous le savons, considérable autant que brillant: si nous désignons du terme *provençal* tout ce qui est de langue d'oc, c'est pour nous conformer à l'usage, déjà fort ancien, accepté par les romanisants du monde entier.

D'autre part, ce volume étant consacré à la poésie érotique méridionale, il s'ensuit que certains poètes, non des moindres, en sont absents, et que d'autres, comme Fourès, par exemple, n'y ont trouvé qu'une place restreinte: leurs chants les meilleurs ne leur ont point été dictés, en effet, par l'amour, mais par d'autres sentiments.

Cependant, si restreint qu'il soit, ce choix de poésies montrera, nous l'espérons, à ceux-là mêmes aux yeux de qui le Midi passe pour être un pays de rhéteurs, que nulle terre ne fut plus féconde en poètes, en vrais poètes. Pour la sincérité, comme pour la puissance et la profondeur de l'émotion, autant que pour l'originalité de l'inspiration, les poètes du Midi ne le cèdent à personne, *lorsqu'ils chantent dans leur langue natale*, forme naturelle de leur pensée, naturel instrument de leur génie.

Nous aurions pu facilement multiplier nos textes.

On nous excusera de n'avoir cueilli au luxuriant jardin de la poésie méridionale que quelques fleurs, des plus belles. Au surplus, seuls, les poètes contemporains figurent dans cette Anthologie: dans un recueil ultérieur, qui est en préparation, on remontera jusqu'aux origines de la littérature provençale.

§

Aussi loin que l'on remonte, le *leit-motiv* de la poésie provençale, c'est toujours l'amour.

Il n'est aucune littérature qui ait fait plus de place à l'amour que la provençale. Chez les troubadours, l'amour tient la place essentielle; il en est considérablement de même chez les félibres, leurs successeurs.

Artificiel, conventionnel, subtil, compliqué dans l'œuvre des troubadours, chez lesquels le sentiment rompt difficilement la cuirasse d'or de la culture littéraire, l'amour devient simple et vrai chez les félibres: cette différence s'explique facilement par les milieux différents, où, à six ou sept siècles de distance, ont vécu les poètes provençaux. Les troubadours chantaient pour une aristocratie — l'aristocratie qui les faisait vivre — et ne célébraient que des beautés haut placées, dont ils n'osaient même pas prononcer le nom; les félibres chantent pour le peuple, et leurs hommages poétiques vont à celle qui passe, aux champs ou dans la rue, n'ayant pour tout diadème que le ruban qui entoure ses cheveux, d'autres richesses que celles dont la nature l'a gratifiée, d'autre science que celle du cœur.

L'amour, chez les poètes provençaux contemporains, est d'essence populaire. Il ignore les raffinements de préciosité. Il ne joue pas sur les mots; encore moins s'ennuige-t-il d'images obscures.

Mais le caractère commun de la poésie amoureuse des troubadours et des poètes provençaux contemporains, c'est la courtoisie.

Nul n'a parlé de la femme avec plus de finesse, d'ardeur, de mesure et de tendre respect que les poètes provençaux. Ils n'ont pas considéré la femme avec ce voluptueux mépris dont on voudrait faire la caractéristique de l'érotique méridionale. Il n'est pas vrai, d'ailleurs, malgré les proverbes populaires qu'on nous cite, souvent sans les entendre, que le peuple de nos provinces méridionales ait à l'égard de la femme une attitude en contradiction avec les mœurs françaises. Au contraire, en aucun pays du monde, et cela bien avant que les hordes croisées ne vinsent noyer dans le sang les roses des troubadours, la femme ne fut l'objet d'un culte plus fervent, plus propice au développement des images poétiques. Ce culte ne s'est ni amoindri, ni affadi, ni ralenti.

Mais il a su rester ardent et chaste. Simplicité, vérité, chasteté, c'est la triple parure de l'amour provençal. Mistral en a revêtu toutes ses héroïnes, y compris la reine Jeanne. En veut-on la raison? C'est que si la race provençale a gardé tant de jolis gestes païens, si ses yeux ont encore la vision païenne de la nature, elle a l'âme chrétienne: elle coupe suivant le rite antique les prémices des moissons, mais elle les suspend, grappes de raisin ou gerbes de blé, à la croix du chemin. Mireille pourra se mourir d'amour, mais elle mourra pure devant les Saintes-Maries.

Entendons-nous. A Dieu ne plaise que nous médisions de la jeune fille ou de la femme grecque; elles n'étaient point si différentes des chrétiennes. Il faudrait être singulièrement ignorant pour ne voir l'antiquité qu'à travers ses courtisanes influentes et vénérées, et pour ne pas savoir que les vertus les plus pures fleurissaient, sous l'œil d'Artémis, à l'ombre des gynécées. Nous serions d'autre part impardonnables si la coupable Hélène nous faisait oublier la noble et touchante femme d'Hector. Le christianisme n'a pas introduit dans le monde la pudeur: mais il a permis à cette fleur exquise de vivre en plein air; grâce à sa forte discipline, la femme, rehaussée en dignité, assurée contre les autres et contre elle-même par de nouvelles armes, a pu conserver toute retenue dans la liberté.

A l'influence profonde exercée sur les populations du Midi par le christianisme, ajoutons l'action d'une vieille civilisation. La courtoisie n'est-elle pas née sur la terre méridionale, et une époque trop légèrement appelée sombre et barbare, dès le XI^e siècle, si l'on reproche quelque chose aux troubadours, dans leurs variations sur l'amour, n'est-ce pas, on l'a vu, une extraordinaire, disons le mot, une insupportable préciosité?

Les feux dont le soleil brûle les fils et les filles du Midi, purent à certaines époques engendrer quelque licence dans les mœurs: la licence ne passa jamais dans les gestes ni dans les paroles. C'est pourquoi, s'il y a, en langue d'oc, quelques poèmes d'un érotisme grossier qui courent sous le manteau, ces productions sont très rares. On a lu plus haut que dans la littérature des troubadours on pouvait relever à peine une douzaine ou deux de pièces obscènes; on n'en citerait guère plus dans les œuvres des félibres.

Les écrivains provençaux, en parlant chastement des choses d'amour, ne font donc que donner une image exacte des mœurs de leur pays, en même temps qu'ils suivent les traditions de leur littérature. Un seul d'entre eux, et non des moindres, et qui serait même le plus grand de tous si le génie de Mistral ne faisait pâlir les plus brillantes étoiles, Théodore Aubanel, semble rompre avec cette règle. Il ose déshabiller la femme, et son regard, amoureux de la beauté plastique, détaille avec complaisance, avec passion, les charmes qui s'offrent à lui. Ce n'est pas qu'il soit jamais licencieux: mais il est audacieux.

Parfois même il est brutal. Ne nous y trompons pas: c'est la brutalité des Pères de l'Église qui ne reculent pas devant certaines peintures et devant certains termes pour faire plus fortement sentir la corruption du cœur humain et pour humilier finalement la passion devant le néant des jouissances terrestres. Ainsi, après nous avoir montré dans un tableau d'un réalisme violent un débauché à la poursuite des marchandes d'amour, le poète l'arrête par un Cri:

— Rentre chez toi. Tombe à genoux, misérable!

Il termine ainsi un autre sonnet:

— Caresserais-tu la femme la plus amoureuse / Une magicienne aux baisers fous et brûlants / Tu ne trouveras jamais l'amour idéal, et sans fin. / Et l'éternel désir, ô mon cœur, te torture!

Par là, le chantre de la Vénus d'Arles rejoint les lyriques chastes de la poésie provençale.

Un dernier trait: Chez tous ces poètes, sauf chez Aubanel, Perbosc et Estieu, toujours quelque pointe d'ironie fine et légère relève le sentiment: l'âme provençale est ainsi faite: malicieuse et tendre, ardente et railleuse.

Que dire encore? Chacun des poètes étudiés et cités ici a, cela va sans dire, sa physionomie propre et sa sensibilité particulière. Le culte de leur patrie, le souci de sa gloire, leur émotion unanime devant le soleil et la beauté des lignes les rassemblent et leur permettent, dans le triomphe de leur art, de rejoindre, par-dessus toutes les littératures, l'âme héroïque, voluptueuse, naïve et patriotique des ancêtres hellènes. Car ce sont ces ancêtres qui nous ont légué, avec l'amour pieux de la cité, ce respect des formes vivantes qui faisait qu'un peuple, à Eleusis, saluait en Phryné dévoilée sur la plage l'image même de la beauté et que les vieillards, sur les murs de Pergame, pardonnaient à la pâle Tyndaride la ruine et le deuil qu'elle avait appelés sur la cité — parce qu'elle était belle...

ERNEST GAUBERT ET JULES VERAN.

N. B. — *Les traductions françaises qui ne sont pas suivies d'indication contraire sont des poètes provençaux eux-mêmes.*

MARIUS ANDRÉ

(1868)

Né en 1868 à Sairite-Cécile (Vaucluse), Marius André est hautement estimé de ses aînés. Dès sa jeunesse, les maîtres provençaux saluèrent en lui de merveilleuses promesses. Son premier volume de vers, *Plòu e Soulèio* (Avignon, Roumanille, 1899), déjà plein de beautés devait être bientôt éclipsé par son second, un poème admirable, *La Glori d'Esclarmoundo* (Avignon, 1895), où le poète chante l'héroïne de Montségur. Sous l'influence des écrits symbolistes, Marius André dota la poésie provençale de nouvelles formes, et montra que la vieille langue des troubadours, toujours vivante, pouvait épouser toutes les fantaisies des artistes du verbe. Le poète *d'Esclarmoundo*, qui s'est tu depuis trop longtemps, est un grand poète. Proclamé poète-lauréat du Félibrige aux jeux floraux septénaires de 1892, célébrés aux Baux, Marius André, après avoir intronisé la reine du Félibrige (Mme Joachim Gasquet, alors Mlle Girard), prononça un discours nettement fédéraliste qui souleva de longues polémiques et eut un grand retentissement politique.

Marius André a donné encore une traduction provençale de *Los Pirenèos*, la célèbre trilogie de Victor Balaguer, et quelques articles, notamment sur l'albigisme dans les journaux provençaux.

Il a publié aussi en français un roman, *Montserrat*, Paris, 1896.

Il appartient à la carrière consulaire.

BIBLIOGRAPHIE. — Cf. Le journal *L'Aioli* (7 mars et 7 juin 1892). — G. Jourdanne. *Histoire du Félibrige* (1854-1896). Avignon, Roumanille 1897. — Edmond Lefèvre. *Catalogue félibréen*, etc., Marseille, Ruat, 1901. (Cet ouvrage capital renferme les plus complets renseignements sur tous les poètes de langue d'oc. Nous le citons une fois pour toutes.)

DANSO D'AMOUR

Amiras la vesioun
Qu'aviéu en Bartalasso.
Sus lou pont d'Avignoun
Tout lou mounde ié passo.

L'aureto musiquejo
Dins li pin e lis aubo;
Lou vèspre que soubrejo
Acato dins sa raubo
L'esquino dóu Ventour.
Escoute lou trignoun
Pregant su la vilasso.

Sus lou pont d'Avignoun
Tout lou mounde ié passo.

Au son de la campano,
Veici, de l'autro ribo,
Voici la rèimo Jano
Que sus lou pont arribo;
S'esmarro de sa court
Pèr delembr'a'n brisoun
L'enuei que la matrasso.
Sus lou pont d'Avignoun
La rèino Jano passo.

Lou jouve rèi d'Irlando
En-tant-lèu que l'a visto
De vers elo s'alauo
Pèr tenta sa counquisto
E l'imploura d'amour.
Poun à cop d'esperoun
Soun acanèio lasso.
Sus lou pont d'Avignoun
Lou rèi d'Irlando passo.

Mai i'a'n pichot troubaire
Que, près d'elo, s'escound;
A vist lou cavaucaire
E subran contro éu, bronde,
S'aubouro dins l'errour...
Un cors toumbo d'amount
Dins l'aigo traquilasso...
Sus lou pont d'Avignoun
I'a'n troubaire que passo.

Aro veici de mounge,
De cardinau, de prèire,
Seguissènt dins moun soungè
Un venerable rèire
Qu'a'n vièsti de clarour;
Lou pople d'à-geinoun

Se prousterno sus plaço.
Sus lou pont d'Avignoun
Es lou Papo que passo.

La danso s'entameno
Alin sout li piboulo;
Un tambourin la meno
M'un èr de farandoulo;
Lou pichot diéu Amour
Planant sus lou mouloun
Va faire bono casso!
Sus lou pont d'Avignoun
Tout lou jouvènt ié passo.

La farandoulo gaio
Sus ion pont se desplego,
Chato e droulas, en aio,
Chascun ié fai sa plego.
Dirias qu'an de prusour
Di fournigo i taloun;
L'ouro noun lis alasso.
Sus lou pont d'Avignoun
Uno gitano passo.

Quau vòu que i'esclargigue,
Dis, sa bono aventuro?
Se vos que la legigue
Dins tis iue, jouventuro,
Qu'esclairon la brumour,
Anen au plus prefound
Di bos de Bartalasso;
Sus lou pont d'Avignoun
Trop de mounde ié passo.

ADRÈISSO

A Pèire Devoluy.

Rediras ma cansoun,
O Pèire, en Bartalasso!
Sus lou pont d'Avignoun
Tout lou mounde ié passo.

UNO CHATO REIALO

A vèire soun brinde auturons
Dirias uno chato reialo;

Eu lònghi treno soun péu rous
Enjusqu'à sis anco davalò.

Sis iue, si grands iue fièr e dous
Es ço qu'en elo mai regalo;
E quand espinchon, arderous,
Soun esluciado m'encigalo.

Es poulido que-noun-sai;
Pamens, cando, se n'en crèi gaire.
Di jouvènt amoureux, jamai,

Bèn que n'en vèngue de tout caire,
Un a pouscu i'èstre agradiéu,
Car n'amo que sa maire e Diéu.

JOSEPH D'ARBAUD

(1872).

Voici un admirable poète, le prince des jeunes poètes provençaux. Il naquit à Cavaillon, pays de cet esprit charmant qui se nomma Castil-Blaze, d'une mere (1) qui figure avec honneur parmi les poétesses provençales. Tout jeune, le Félibrige le prit, le Félibrige — entendez la poésie provençale et le patriotisme provençal. Joseph d'Arbaud est un des rares félibres qui ont poursuivi jusqu'au bout dans leur âme le rêve mistralien. Étudiant à Aix-en-Provence, il dit, un jour, adieu aux cafés du Cours — et aux salons, où il était pourtant très recherché, pour aller vivre en Camargue, à l'exemple de son ami Folco de Baroncelli, la libre vie des *manadié* ou éleveurs de taureaux, et là, sur cette terre qui a gardé intacte depuis des siècles sa poésie sauvage, dans sa cabane dont la croix traditionnelle s'incline sous les coups du mistral, devant le Vacarès mugissant, le long des étangs sur lesquels planent parfois des flamants roses, parmi les beuglements des taureaux et les hennissements des chevaux en liberté, n'entendant résonner autour de lui que la langue provençale, plié aux mœurs antiques, depuis des siècles immuables d'Arbaud écrivait ses vers, quand il en avait le temps.

Aucune imitation, aucune influence même ne s'y révèle. La recherche de l'effet y est nulle.

C'est l'art attique, dans toute sa clarté, dans toute sa précision et surtout dans toute sa sobriété. La poésie de d'Arbaud sort des sources mêmes de la race: elle est païenne et évangélique.

Les poèmes de Joseph d'Arbaud ont paru dans divers numéros de *l'Aïòli*, de *Prouvènço* et de *Vivo Prouvènço*. Joseph d'Arbaud a publié quelques vers français dans les jeunes revues, entre autres à la *Revue Naturiste*. Il est poète lauréat du Félibrige.

(1). Mme d'Arbaud La Felibresso dóu Cauloun la première femme qui ait écrit en provençal moderne. Son recueil, *Amouro de ribas*, parut en 1863, à Avignon.

CANSOUN DE PRIMO

Revèn, tourna, lou tèms que lis abiho d'or
Van rounfla dins l'èr pur, cargado de melico;
Aro, sus li vergié, mai caud, lou soulèu pico,
La sabo s'aboulego au racinun que dor.

Printèms! lis auceloun van veni dins li branco,
Lis amelié van s'espoussa sus li gres rous
E, tournamai, veiren voula dins lou cèu blous
Li niéu gounfle e mouvènt coume de velo blanco.

Long de la draio ombrouso, au pèd dis aubespïn,
— S'enanaren, bouscant li vióuleto espelido,
Gai de vèire lusi sout la costo flourido
La mar que ris e canto à la calo di pin.

*

Quand tournara lou tèms qu'eissamon lis abiho,
Leu vènt sus li rousié tant dous alenara
Que la vido di font, dóu bestiau, di ramiho,
Intrara dins nous-autre e nous enchusclara.

Saren, dins lou bartas, coume dous plant d'amouro,
Poumpant l'escandihado e l'eigagno dóu cèu;
Quand l'aubre se reviéudo e que la rusco plouro,
Sentren la sabo en flour courre sout nosto pèu.

Au mitan dis avé bramaire e gréu de lano,
Saren la fedo blanco e lou flouca testard;
Saren lou couble fort que coutrejo la plano
E lou ramié voulaire abriva dins l'èr clar.

Quouro lou soulèu nòu picara sus li branco,
Cantaren! — Sèntes pas, di pin, lou goust amar?
Regarde nòsti pèd s'estira la calanco
Dins l'aigo salabrouso e lis erso de mar.

Vène, parten. Alin, la barco es armejado,
Couchen l'aspro malandro e la malancounié,
Vène, que lou Labé boufant soun alenado
Escampo à la liuenchour lou crid di marinié.

LOU MAS

Lou mas sara basti sus l'auturo agermido,
E la porto de frai virado vers l'Uba,
S'alargant tout l'estiéu i boufe de l'en-bas,
Flamejara, l'ivèr, dóu fiò di regalido.

A man drecho e virant sa culato au vènt daut,
Plantaren pèr l'avé la grand jasso de sagno;
Pèr para lis agnéu dóu gisclè e de l'eigagno,
Li pastre atenciouna tancaràn lou pourtau.

A gaucho, mountaren la court pèr la manado,
L'estable entre-mitan garni de si coulas,
'Mé si brèssò de paio ounte li ràfi, las,
Entre soupa s'estiraran per la niuechado.

Pièi, se'ncop tout es lèst e lou davans crespì,
Envujant lou vin cue, segound lis us de glòri,
Sus lou cresten d'ou mas plantaren per memòri
Un ramas de pin negre e de lausié flouri.

*

Lou mas sara basti sus l'auturo germido,
E dins lou revoulun di sesoun, di varai,
Pèr la chato que vèn de-vers iéu dins la vido
A l'aubo durbiren l'auto porto de frais.

Ié dounarai la crous, la cadeno e l'anello;
Dins lou parla di paire elo me respoundra,
Pèr l'ounour de l'oustau, faroto, pourtara
Lou riban prouvençau e la blanco capello.

E se'n cop sian bèn vièi, davans li grand cafiò,
Pious e sènso se lagna dóu tèms que passo,
Encaro apararen li causo de la Raço,
E chasque an, per Nouvé, pausaren cacho-fiò.

PAUL ARENE

(1843-1896)

Né à Sisteron le 26 juin 1843, décédé à Antibes le 17 décembre 1896, le délicieux auteur de *Jean des Figues*, de la *Chèvre d'or*, de la *Gueuse parfumée*, qui fut incontestablement le plus attique de nos écrivains, était un provençal de vieille race. A l'en croire, et pourquoi ne l'en croirait-on pas, il comptait parmi ses aïeux un poète provençal du XVI^e siècle, Antonius Arena, qui a laissé un poème macaronique, presque une épopée, la *Maygra empresa*, sur l'invasion de Provence par Charles-Quint.

Il devait donc à cet aïeul d'écrire lui-même en provençal. Mais il n'y aurait pas songé si dès sa prime jeunesse il ne s'était lié d'amitié avec Mistral, Aubanel, Roumanille, Daudet, et n'avait ainsi vécu dans l'aube glorieuse du Félibrige.

En compagnie de ces charmants et joyeux compagnons, il courut la Provence et ses fêtes, et la légende veut qu'un jour, un beau dimanche, il ait, dans les arènes de Saint-Remy, devant tout un peuple et sous les yeux de Mireille, couru le taureau et enlevé une cocarde. Il enveva ensuite mieux que cela: le cœur d'une jolie *chato*, fille d'un félibre, le plus spirituel des félibriges, qui habitait Beaucaire.

Toute sa vie, Paul Arène parla en riant de la cocarde; toute sa vie, il pensa en pleurant à la jeune fille.

Car cet amour fut une triste histoire — elles sont nombreuses, dans le Félibrige, les tristes histoires d'amour... Paul Arène se vit refuser la main de celle qu'il aimait parce qu'il était pauvre (le père de la jeune fille devait mourir dans une misère atroce). A quelque trente ans de là, trente ans de littérature, de boulevard et de café, lorsqu'il s'en alla mourir, inconsolé, au soleil d'Antibes, près du mélancolique tombeau du jeune danseur de l'antiquité qui dansa deux fois et plut, il parlait encore de la jeune fille que ses vingt ans avaient aimée.

— Comme la vie est cruelle! disait-il à une amie. La mienne a été un enfer!... J'ai ri... j'ai chanté, mais mon cœur a toujours pleuré... Les fêtes, les honneurs ne m'ont pas manqué, mais il m'a manqué la famille!...

La félibresse Lazarine de Manosque, qui nous a laissé le récit des derniers jours de Paul Arène, ajoute: — Et les larmes tombèrent de ses beaux yeux.

C'est à cet amour que nous devons les poésies provençales de Paul Arène, sinon toutes, du moins la plupart et les meilleures traduites par Jules Véra. Ces poésies, au nombre d'une trentaine, n'ont jamais été recueillies en volume; elles ont été cependant groupées presque toutes en tête des *Souleiado*, recueil collectif des Félibres de Paris (Paris, Lucien Duc, éd., 1904); elles avaient paru successivement dans *l'Armana prouvençau*, *la Revue Lyonnaise*, *la Revue Félibréenne*, *le Virosoulèu* et *l'Aïòli*. Paul Arsène était *majoral* du Félibrige.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les majoraux du Félibrige: Bio-bibliographie de Paul Arène*, par Edmond Lefèvre (L. Duc et Cie, éd. Paris, 1905).

RAUBATÒRI.

S'aviéu un long mantèu brouda
Coume l'avié La Belaudièro,
M'aplantariéu dins ta carrièro,
A chivau, souto toun barda.

Violo i det, espaso au cousta,
Te diriéu ma cansoun redièro;
Sarias dous per m'ausi canta:
Tu, mé l'estello matinièro.

Rouginello mai qu'un rasin,
Dins moun grand mantèu cremesin,
Dóu tèms que ririés de l'aubado,

Sus moun chivau t'empourtariéu...
E cridariés: — Pauro de iéu!
Crese qu'un arquin m'a raubado!

FONT-FREDIERO

Sus la roco, à la souleiado,
Lusis un trau d'aigo: dirias
Lou mirau d'argènt qu'uno fado
Aurié perdu dins lou brugas.

Lou merle en siblant se ié pauso:
E li chato, de fes que i'a,
Au releisset fa d'uno lauso
S'apielon pèr se miraia;

Mai, tremoulanto entre li sagno,
Coume lou piétoun dins soun nis,
La pauro eigueto de mountaguo,
L'aigo lindo sèmpre fernis,

E rison pièi coume de folo,
De vèire, emai fague pas vènt,
Dins lou clar mirau que tremolo
Soun image que vai e vèn.

— Poulit trau d'aigo, d'ouunte raion
Dous raioulet long dóu coutau,
Perqué vos pas que se miraion
Li chatouno dins toun mirau?

— Te lou dirai, bèu calignaire:
La rèino Jano, un jour d'estiéu
Que cassavo d'aquésti caire,
Agué set en passant vers iéu.

Entre si det coulour de l'Aubo
Prenguè moun aigo, e me beguè;
Un page ié tenié sa raubo...
E moun aigo trefouliguè.

O Janeto, qu'ères poulido!
Après tu, rèino dóu trelus,
Dins moun eigueto treboulido
Degun se miraiara plus!

E m'ausissènt, la rèino Jano
Clinè sus iéu sa care d'or,
E dempièi moun aigo tresano...
— O sourgueto, ansin fai moun cor!

E dempièi que moun amigueto,
Risènto emé si péu bloundin,
Se miraiè dins la sourgueto,
Res se i'es plus visto dedins.

FREJOULUN

I

Quent ivèr, ai-las!
De bàrri de glas
Barron li calanco;
La nèu espalanco
Lis aubre fruchau...
— La nèu! que m'enchau?
Se la taulo es blanco!

II

Tout jalo, li pous
Emai lis adous;
Lou moulin s'arrèsto;
Noun auren, pèr fèsto,
De que lava'n got...
— L'aigo! qu'es acò?
Se lous vin nou rèsto.

III

Lou soulèu a fre;
Souto lou tèms-dre
Li pàlis estello
Cluchon li parpello...
— I'auge plus de rai!
Me souleiarai
Is iue de ma bello.

LI PORTO D'OR

Eirissant sa cabeladuro
Comme la bèsti de Sant Marc,
Contro lou baus, eterno e duro,
L'erso batié soun palamar.

Tout èro negro sus la mar.
Tout éro negre sus l'auturo...
Un uiau subran descourduro
La grand nèblo e l'oumbrun amar.

Un enfant cridè: — Paire! paire!
Dins li nèblo, eilamount, ai vist
Li porto d'or dóu Paradis!

E lou calign aire, pecaire!
— Souto lou tron que resclantis,
Pereilalin ai vist Bèu-caire!

LIS ARCÈLLI

Lou poulit marcat! de fru sus li banc,
E piéi de chatouno emé de riban:
Dins Bèu-caire, vilo un pau sarrassino,
Li poulit plan-pèd pinta de caussino!
Tout autour dóu marcat, souto lis oustau,
Clar mai que de nèu, li poulit pourtau!
Tout jusqu'au bescaume es blanc coume evòri!
Dóu poulit marcat gardarai memòri.
Si péu frisadet, de rouge flouca,
Naïs, aquéu jour, fasié soun martat;
Coume passavian subre la placeto,
Croumpavo, Naïs, d'arcèlli de Ceto;
Croumpavo d'arcèlli, e quand nous veguè,
Leissè tout, Naïs, e nous sourriguè.
Adounc la vesènt s'enfloura, pecaire!
— Vous aurié fa pòu, moussu veste paire?
Diguè'n galejant uno pourtairis,
Que sias touto roujo, o misé Naïs!
E souto si péu que fan milo anello
Naïs me semblè'n brisoun rouginello.
Aquéu meme jour dinavian ensèn:
Naïs nous countè la causo e risènt;
En risènt, Naïs me pourgié d'arcèlli...
E coumpreniéu pas, badave coume éli;

Mai ié sounje enfin, bedigas que siéu!
Sounje qu'erian dous, soun paire emé iéu,
Lou jour que Naïs, subre la placeto,
Rouguiguè'n croumpant d'arcèlli de Ceto.

LIS ESTELLO NEGRO

I

Vès-l'aqui, l'estello moureto,
Ah! pecaire! quet fre qu'avié,
Au bèu mitan di candeletto,
Dins la frediero di nevié!

Tenès, vès-l'aqui! l'ai trovado,
Un jour de cèu clar e de fre
Qu'uno ivernenco souleiado
Foundié leu glas sus lis adrè.

Èro coume uno lagramuso,
Bevènt li rai e fernissènt;
La cuière, jalado e nuso,
Long dóu coulet de Sant-Vincèn.

Avié pèr lié la roco duro...
Dirias pas, emé si cinq rai
E si menùdi gravaduro,
Qu'es uno estello pèr vrai?

Lou fum dis uiau la mascaro.
D'ounte es toumbado? res lou sap;
Mai sabe, iéu, qu'es negro encaro
Di fió d'amour qu'a travessa!

Li bouscatiero emé li pastre
De-fes acampon per tau sòu
D'aquéli pichot retra d'astre
Que s'en croumpo cènt pèr un sòu;

E, jour de mercat, lou divèndre,
Quand li porton i gros moussu
E i sabènt de Digno, pèr vèndre,
Se fai d'istòri aqui-dessu.

Se dis... Mai, iéu, ame miès crèire
Çó que creson lis escoulan
E ço qu'ensignavon li rèire.

II

Parèis que, dempièi de milo an,
Tóuti li fes que, dessus terro,
Un parèu qu'Amour a crema
S'atrto n'èstre plus ço qu'èro,
E d'amour vai se desmama;

Tóuti li fes qu'uno mestresso,
Pèr meichantige, à soun lesi,
Abéuro dóu vin d'amaresso
Soun calignaire amourousi;

E tóuti li fes, acò's pire,
Qu'un jouvenome, orre pagan,
De soun cor amosso lou cire
E pièi se chalo en renegant;

Uno alor di pùris estello
Que s'en vèi lou cèu clavela
De nèblo e de niéu s'enmantello
E pren lou dóu, apereila.

Afrejoulido, malancòni,
Trantaiento, coulour de sang,
L'estello claro intro en angòni,
E s'amosso, e vai cabussant

Au travès dis Astre e di Mounde!...
Turtant de pople de soulèu,
Fan que longtèms bounde e rebounde;
Pièi s'aclapo dins nòsti nèu.

E n'ia coume acò de mountagno
Qu'amoulounado trovaren:
Serre d'amour, coumbo de lagno,
Que de li vèire fai segren.

III

Vès-l'aqui, l'estello moureto.
Ah! pecaire! quet fre qu'avié,
Au bèu mitan di candeletto,
Dins la frediero di nevié!

Estello que lou cèu ié manco,
Couloumb, emé soun gàubi gènt,
En memòri de la nèu blanco,
L'a'ncadrado d'un fiéu d'argènt;

E se Nàis la vòu rejougne,
Pauro estello sènso belu,
Dins li riban blu de soun jougne,
Regretara pas soun cèu blu!

1. Orfèvre de Sisteron.



ALBERT ARNAVIELLE

(1844).

Une des figures les plus originales du Félibrige. Tout le Midi le connaît sous le nom de l'Aràbi (l'Arabe). Avec son visage bronzé, sa barbe noire et dure, ses yeux de flamme, et sa maigreur, donnez-lui un burnous: c'est un marabout inspiré. Toute sa vie, ayant pour minaret une estrade, une fenêtre, une table de café, il clama, d'une voix perçante de cigale, la loi du Prophète de Maillane et prêcha la guerre sainte. Il a fondé deux journaux, *la Cigalo d'or* et *la Campana de Magalouna*, où il était à la fois directeur, rédacteur en chef, correcteur, plieur, colleur de bandes et porteur; il a présidé à mille manifestations félibréennes et fait à lui seul, par sa parole; ses écrits et son exemple, une armée de félibres. Albert Arnavielle est un homme d'action, ou plutôt c'est l'action faite homme. Catholique, royaliste, félibre, il a donné sa vie aux trois causes qui lui sont chères avec un désintéressement admirable. Car, s'il y a des félibres républicains et très républicains, il en est qui sont royalistes. Comment ces derniers concilient les aspirations fédéralistes et même autonomistes du félibrige avec leurs sentiments monarchistes, Arnavielle l'a dit, d'un mot, dans une de ses chansons, en appelant de ses vœux le Roi des Provinces-Unies.

Paradoxe Chimère? Qu'importe! Il ne s'agit ici que de fixer la physionomie d'un poète.

Arnavielle a publié un volume de vers, *Lous Cants de L'Aubo* (les chants de l'Aube), qui date de sa jeunesse (1868, imp. Roumieux, Nîmes) et un poème burlesque *Lou Volo-Biòu*, le Vole-bœuf (1873, imp. J. Martin, Alais). Ses poèmes postérieurs, très nombreux, sont éparpillés un peu partout. Son œuvre réalise à la lettre le mot connu: — Toute poésie est de circonstance. Un mariage, une naissance, une fête, un événement politique, une manifestation: tels sont ses motifs ordinaires d'inspiration. Il peut arriver que le motif soit banal: la poésie d'Arnavielle ne l'est jamais. De curieuses trouvailles d'idées et d'images, une merveilleuse science du rythme, un jeu de rimes d'une richesse extrême, suffiraient à classer Arnavielle parmi les meilleurs poètes d'Oc si l'élan soutenu de son inspiration et la flamme ardente qui circule à travers tous ses poèmes ne le mettaient tout à fait au premier rang. Albert Arnavielle, chacun le reconnaîtra lorsqu'il se sera décidé à recueillir en volume ses poésies, est un des grands lyriques de la Renaissance provençale.

Un dernier mot: ce poète si pur, si sincère, si haut, s'est fait lui-même. Fils d'un maître marbrier d'Alais, où il naquit en 1844, il est resté jusqu'à l'âge de cinquante-huit ans employé au P.-L.-M. Son existence fut toute de travail et d'apostolat. Il continue.

BIBLIOGRAPHIE. — *Lettre en langue d'oc à Charles Maurras. Gazette de France*, 6 novembre 1890. — G. Jourdanne, *Histoire du Félibrige*, Avignon, Roumanille, 1897.

LA FIHO LATINO

Dintre la pousse aurino e 'spesso dau tremount.
Rabalant soun mantèl tout rouge, d'ailamount
Lou sourel majestous davalò,
Davalò vers ta mar, sa novio, que l'atènd
E qu'à soun en-davans, lou pitre ié batènt,
Emb'un souspir d'amour s'afalo.

Es l'ouro de la noço, es l'ouro de l'imen.
Lous moundes, counvidats, quitant soun fiermamen,
Per-talo fèsto an fa lou viage;
E quouro à l'Astre-Rèi l'oundo a para la man,
Un crid uuiversau, de l'amanto e l'amant
An saluda lou bèu nouviage.

L'Adounai lous espouso el-meme au mèstre-atar;
E, per fin que l'unioun noun se clavèsse au tard,
A'sperlounga la matinado.
Lous muondes an fa pièi festin, councert e bal;
E, mudo aqui davans l'espetaclous rambal,
L'umanita miro, estounado.

De festeja pamens un cop toutes prou las,
Un per un de la som vèn querre lou soulas;
E, sus un signe, la niuè mouro
Plan-plan trais soun ridèu... E lous espous, soulets,
S'embrassoun. O moumen! L'aigo béu lous belets
Dau fiò que dins l'aigo s'amourro.

Tau gàubi à talo forço, oh! jamai s'acoublè!
La sournuro es entièiro e lou siau es coumplèt:
Res, res que trèble l'assemblage.
Lou mistèri doumino. Aplantats, coumo pres
D'esfrai, lous elemens espèrou, qu'an coumprés
L'espelido d'un novèl age.

— Ah! dequé vai sourti d'aquel semblant de mort?
L'esperit atentiéu, que l'impacienco mord,
Se demanda, e, per fes destrìo
De lamps coumo n'a l'iuèl de l'amour, quouro a set,
E de longs gèmes pièi d'espaime e de plasé:
L'imen so coumplis e coungrìo.

E lou sourne esta-siau dura encaro e toujours.
Ah! veguen se leva l'aubo puro dau jour!...
Lou jour! Liuen, liuen. de man senèstro,
Dequé clarejo à l'èr qu'ara se mòu, boufant?
Em soun mourre rousen, dequ'es aquel enfant
Que, matiniè, duerb la fenèstro?

Es l'aubeto que fai pinchou dau paradis
E d'un pau d'aigagnau se desembouchardis,
En penchinant sa frigo bloundo.
E deja lou sourel repren soun naut cami,
En quitant à la mar soun darrié bais d'ami...
Més rèsto pas souleto, l'oundo.

D'aquelo niuè d'amour un jouine èstre es nascu,
Qu'escapa d'entre bras de sa maire, avengu,
Se dono cambo sus la ribo.
Qu'es gènto dins soun nus, dins touto la bèuta
De soun printèms flouri, de soun printèms canta,
La drolo qu'ausin nous arribo!

Es fiho dau sourel: la garbo de sous pèus
N'en mostro à l'iuèl fada lous rais flames e bèus;
E de la mar es ben la fiho:
N'en gardou sous vistous la founsour e lou blu,
E de l'erso, soun sen, boundant de l'amalu,
A la souplesso e la nerviò.

Es de la mar, es l'enfant dau sourel,
Es la Fiho Latino e d'aquel poulit grel
Trachira la nouvello raço
Das sèt poples cantant cadun sa lengo sor,
E — pus tard hou dira lou Mèstre dau *Tresor* —
De clarta blouso fasènt traça.

Pèr l'ime mercantile, e pèr l'art e lous vers,
Epandiran l'empèri astra das lauriès verds.
Car la fourtuno vous es bello,
Quand on a per aujós lou rèi de tout fougau
E la mar soubeirano, e qu'un cèl sens egau
De soun azur vous encapello!

SUS LOU SERRE

Un jour que t'atroubère, amigo, sus lou serre,
Coumo fedo à la sau à tous pèds m'acoussère;
E, poudé de l'amour, t'aplanterès aqui,
Coumo se moun regard veniè de t'arrouqui.
De tous bras aflaquits toumbè, como uno oulado,
L'acampage de flous que n'as ta fandaulado,
P'èjo qu'èro embaimado e que lèu per lou sòu,
Pler nous ié faire un liè, s'expandiguè'n lençòu.
Clinères de vers iéu ta tèsto esfoulissado,
E, muts, nous espinchè'n uno bono passado.
Me diguères pamens, sus moun front te penjant:
— O drole, o moun amour, coumo m'aimes, venjan?...

— Coumo t'aime?... Vos-ti que mourigue, bello amo?
Boufo... aro de ma vido amoussaras la flamo.
Coumo t'aime?... De-bas, de-bas vèjo Gardou
Que lipo noste ro de soun jaune courdou:
Vers l'Ausèro, en bramant, a creba la trounado,
E també l'aigo, vè, davalò enfurounado.
Tè, la béurai, se vos veire soun liè seca,
Autant ben qu'hou farièi d'un got de vin muscat...
Vèjo amount lou sourel: oh! qu'es grandi! coumo atubo
Lou cèl!... Tout l'univers semblo dins uno estubo.

Digo un mot, iéu de Diéu vau rauba lou poudé,
Pièi, de-vers lou grand iuèl quand virarai lou det,
Touto l'aigo dau mounde, à ma voues acampado,
Ié traïra sa grumairo e folo faloupado,
E tout-d'uno veïras lou sourel s'amoussa...

Dins la coumbo lou jour coumenço de bassa:
Se vei plus dau castèl las tourres maïgroustellos;
Dins un moumen lou cèl sara clafi d'estellos.
Se vos alor d'amount que las ane escouba,
Digo-z- hou que dau cop me veïras derraba
Lou grand pivou que l'auro à lou brandussa gibo,
E n'acoussejarai, dau ro que fai la gibo,
Loue astres qu'anaran toumba dins la palun,
E soules tous bèus iuèls au mounde faran lum!...

Elo alor: — Vole pas qu'acoussejes lous astres,
Qu'à la niuè, quand s'ausis liuèn, liuèn lou cant das pastres,
Caladou lou cami que nous meno au bon Diéu.

Gardo-te d'amoussa lou sourel que, l'estiéu,
Fai espeli las flous qu'embaimou la naturo,
E fai naisse l'amour dins l'amo e l'amaduro.

Vole pas que Gardou seque sus lou gravas;
N'aimariès pus sa ribo ounte souvènt long vas...
Mès vole que toujours, toujours, coumo fas aro.
M'espitches; que ta man toujours, coumo la sarro,
Sarre ma man; també, sans t'arresta jamai,
Que me parles d'amour! E n'en vole pas mai!...

THEODORE AUBANEL

(1829-1886)

Théodore Aubanel naquit en Avignon, le 26 mars 1829. Par son père, il descendait d'une des plus anciennes familles d'imprimeurs français. Le Saint Siège les avait honorés du titre d'imprimeurs de Sa Sainteté. Les ancêtres du poète lui transmirent une extrême délicatesse de conscience et une inaltérable loyauté. Nicolas Welter, son biographe, nous a expliqué dans son ouvrage capital, les influences de l'hérédité et des premiers souvenirs de l'adolescence sur l'âme du chantre le plus passionné de la beauté (1). Théodore était le plus jeune des fils de Laurent Aubanel, mais, par delà l'ascendance de ces parents laborieux, pieux et paisibles, le jeune homme évoquait cet aïeul, capitaine grec au temps de Barberousse, qui aima la guerre et enleva tant d'ardentes sarrazines et devait léguer au poète de la *Vénus d'Arles* son amour du soleil et des femmes.

Poète de la femme, nul ne l'a été avec plus de sincérité, d'audacieuse franchise que Théodore Aubanel. Son adoration mystique et sensuelle du corps de l'Aphrodite éternelle, se répand en chants violents, d'un lyrisme exaspéré, désolé, douloureux et voluptueux.

1. Cf. Nicolas Welter. Théodore Aubanel (un chantre provençal de la Beauté), traduction de J.-J. Waldner et Frédéric Charpin. Marseille, Aubertin et Rolle, in-18 1904.

Le désir est amer et grave et porte en lui sa mélancolie irrémédiable. Demeuré toujours chrétien même aux heures les plus païennes du rêve ou de la vie, il sent peser sur lui cette angoisse qui troubla tant d'autres lyriques modernes. Comme Verlaine, comme, plus près de nous, Charles Guérin, Théodore Aubanel offre dans son œuvre, sans cesse, un antagonisme irrémédiable entre la chair et l'esprit. Par l'intensité de l'impression, certains de ses poèmes se rapprochent de *Au bord de l'Eau*,

— *Voici le mort d'amour avec sa lavandière*

de Maupassant ou des tableaux de M. Louys, dans *les Chansons de Bilitis*. Cependant, Aubanel était catholique et le croyant l'emporta toujours sur le poète. Il fut, à la fois, le faune de-la beauté sacrée, et le prêtre d'un idéalisme moral en même temps que métaphysique: platonicien et catholique.

Théodore Aubanel commença ses études chez les Frères Gris à Aix, puis à Avignon et revint prendre sa place dans la librairie natale.

A cette époque, il se lia avec Roumanille et les frères Giéra. C'est chez ces derniers, au château de Font-ségugne, près de Gadagne, qu'il rencontra Jenny Manivet, qu'il a chantée sous le nom de Zani. Le premier jour où il la vit, elle portait une robe grenat. A partir de ce jour, Aubanel fit de la grenade le symbole de son amour. Il signa: *Lou felibre de la Miougrano* et prit pour armes une grenade entr'ouverte avec cette devise: *Quau canto, soun man encanto* (Qui chante, son mal enchante).

Et pendant trois ans, l'hiver, à Avignon, dans les salons de Giéra, l'été, sous les ombrages

de Font-Ségugne, entre la jeune fille, qui se sentait attirée ailleurs par une puissance supérieure, et le poète langoureux, qui souffrait à maîtriser son amour, l'idylle se déroule, idylle brûlante et chaste, idylle douloureuse, comme il n'en fut jamais... Car, un jour, victorieuse enfin de son propre cœur, Jenny dit adieu à ses parents, à ses bons amis les félibres, à sa jeunesse même, et s'enferma au couvent...

Les détails de cette passion, sont rappelés dans une lettre, écrite par Aubanel à Garcia, que M. Ludovic Legré a reproduite dans son beau livre, *Le Poète Th. Aubanel*. Nous croyons devoir en citer quelques extraits qu'on lira avec plaisir.

Je ne suis pas allé à Font-Ségugne, où sont Mlle Clarisse et Joséphine. Et puis maintenant qu'est Font-Ségugne pour moi?

Chaque buisson, chaque sentier, chaque fontaine me rappellent de si joyeux, de si amers souvenirs! Son nom est écrit sur tous les arbres; les échos sont encore tout émus des chansons qu'elle chantait; partout elle a passé, partout elle est vivante, avec sa grâce ineffable et cette mélancolie qui la rendait si touchante, pauvre Jenny!

A cette fenêtre, je la vis, pour la première fois, avec sa robe *miougrano*. Dans ce joli salon de la fontaine, j'ai dansé, sauté, dansé avec elle, moi qui n'avais jamais dansé! Et puis, là-haut, sa petite chambre que Paul me donne quelquefois; petite chambre où le sommeil est plein de doux songes, où l'on rêve encore tout éveillé:

*O chambreto, chambreto,
Siés pichoto, segur, mai que de souveni!*

Hélas! qu'est Font-Ségugne maintenant? Tout est vide, tout est muet, tout est désert pour moi! — Je vais, je cherche, j'appelle, j'écoute, j'attends!...

Elle ne va plus dans les allées et dans les bois, toujours un peu triste, et pourtant souriante, par bonté de cœur, regardant le soleil se coucher, et tantôt la lune se lever, pit me et ronde, sur la montagne de Vaucluse, et tantôt la nuit venir; quand elle me donnait le bras, comme à un enfant; que la bise soufflait, la bise d'automne, et que, pour que je ne prenne pas froid, elle me serrait les mains dans son châle, bonne Jenny! Elle qui aimait tant les soirs et les couchers de soleil, bien que cette heure la remplit toujours de plus de tristesse; elle qui me contait que toute petite, quand venait le soir, elle pleurait.

— Mais qu'as-tu?

— Eh bien! je pleure.

Et nous allions à petits pas, muets tous deux et recueillis, écoutant le bruit du vent, le bruit des feuilles, le bruit de nos pas; puis elle disait quelques mots, me parlant de sa mère morte, du ciel, de l'autre vie, — quelques mots coupés par intervalles d'un long silence — jusqu'à ce que, Paul ou Joséphine entonnant un refrain aimé, nous chantions tous en chœur. En rentrant de nos longues promenades, elle ne vient plus s'asseoir sur les vieux fauteuils où elle s'est assise si souvent, et moi près d'elle. Alors elle quittait son châle ou son manteau, je mettais un tabouret sous ses pieds et si parfois, un peu dérangés par le vent, une tresse de ses noirs cheveux se dénouait sur ses épaules, c'était moi qui les lui arrangeais, et toujours, en retour, elle me disait un doux merci, avec un doux sourire...

Zani, devenue Sœur de charité, devait mourir la même année qu'Aubanel; ils ne s'étaient plus revus...

Mais des larmes d'Aubanel, de ses souffrances, de son désespoir, un livre est sorti, la

Miougrano entreduberto, le plus beau livre d'amour, le plus pur et le plus passionné...

Comme Werther ou comme Dominique, Aubanel devait entretenir ce chaste souvenir durant toute sa vie.

Après la mort de son père, il dirigea leur commerce de librairie avec son frère Charles, entreprit divers voyages notamment à Venise et se dévoua à la cause félibréenne.

A chaque automne, durant les dernières années de sa vie, il faisait un court séjour à Paris. En 1861, il avait épousé Mlle Joséphine Mazon, de Vaison, et ce mariage fut le grand bonheur de sa vie. Il mourut le 31 octobre 1886.

Les Filles d'Avignon où se trouvent ses poèmes les plus audacieux, les plus ardents, parurent en 1885 (1). En elles, Théodore Aubanel, par certains côtés, réalisa l'idéal qu'Athènes se faisait de la *sagesse*. Il eut l'horreur de la laideur physique et morale, un culte invincible des belles formes et de la lumière. Il laisse un drame *Lou Pan dou Pécat* que Paul Arène adapta à la scène française (Théâtre Libre, 7 avril, 11 mai 1888. Lemerre, in-18, 1888), mais qui avait été représenté avec succès en provençal, un autre drame, *Lou Pastre* (Le Pâtre), dont le manuscrit a été perdu, et un troisième, *Lou Raubatori* (le Ravisser), inachevé.

Le 3 juin 1887, Frédéric Mistral inaugurait, à Sceaux, le buste d'Aubanel. Depuis sa renommée n'a cessé de grandir. Elle est aujourd'hui et justement celle d'un grand poète. Avignon lui a élevé une statue et la plupart de ses chansons et poèmes sont populaires.

Les œuvres d'Aubanel comprennent, en outre de divers discours: *La Miougrano entreduberto (la Grenade entr'ouverte)*, poésies, Avignon, in-8, 1860, Montpellier 1877, nouvelle édition; Aubanel frères, Avignon, 1905. — *Li Fiho d'Avignoun* (Les filles d'Avignon), Montpellier, 1885, Paris, Savine, 1891. — *Lou Reire-Soulèu* (Le soleil d'outre-tombe), Marseille, Aubertin 1899. — *Lou Pan dou Pécat*, drame en 5 actes en vers, représenté le 28 mai 1878, à Montpellier. Éditions, Montpellier 1882 et 1903. Nouvelle édition. Aubanel frères, Avignon, 1907. — *Lettres à Mignon* recueillies par Serge Bourelin (correspondance de Th. Aubanel à la comtesse du T...), Aubanel frères, Avignon, 1899. — Des poèmes choisis d'Aubanel ont été traduits par Boltz en allemand dans la revue *Didaskalia*, Francfort, 1886, et en anglais par Mmes Harriet-Preston et Chanler Moulton, etc.

(1). Hamelin. Montpellier, 1885. Cette édition, réservée aux amis de l'auteur, ne fut pas entièrement distribuée. C'est un des livres les plus recherchés par les bibliophiles dans la bibliothèque félibréenne.

BIBLIOGRAPHIE. — En outre de l'ouvrage de N. Welter cité plus haut. Cf.: Frédéric Mistral. Eloge d'Aubanel prononcé à l'Académie de Marseille; Revue félibréenne, 1887. — Ludovic Legré, *Le poète Th. Aubanel*, Lecoffre, Paris 1894. — A. Glaize, *Théodore Aubanel*,

Revue des Langues Romanes, 1886. — Charles Maurras. *Théodore Aubanel*. Savine, Paris 1890. — Paul Mariéton. *Théodore Aubanel*. Hamelin, Montpellier, 1884, etc.

LA VÉNUUS D'ARLE

Siés bello, o Venus d'Arle, a faire veni fòu!
Ta tèsto èi fiero e douço e tendramen toun còu
Se clino. Respirant li poutoun e lou rire,
Ta fresco bouco en flour de-qu'èi que vai nous dire?
Lis amour, d'uno veto, emé gràci an nousa
Ti long péu sus toun front, pèr oundado frisa.
O blanco Venus d'Arle, o rèino prouvençalo,
Ges de mantèu n'escound ti supèrbis espalo;
Se vèi que sies divesso e fiho dóu cèu blu;
Toun bèu pitre nous bado, e l'ieue plen de belu
S'espanto de plesi davans la jouino auturo
Di poumo de toun sen tant redouno et tant puro.
Que sies bello!... Venès, pople, venès teta
A si bèu sen bessoun l'amour e la bèuta.
Oh! sènso la bèuta de-qué sarié lou mounde?
Luse tout ço qu'es bèu, tout ço qu'es laid s'escounde!
Fai vèire ti bras nus, toun sen nus, ti flanc nus,
Mostro-te touto nuso, o divino Venus!
La bèuta te vestis miés que ta raubo blanco;
Laisso à ti pèd toumba la raubo qu'à tis anco
S'envertouio, mudant tout ço qu'as de plus bèu:
Abandouno toun vèntre i poutoun dóu soulèu!
Comme l'èurre s'aganto à la rusco d'un aubre,
Laisso dins mi brassado estregne en plen toun maubre;
Laisso ma bouco ardènto e mi det tremoulant
Courre, amoureux, pertout sus ton cadabre blanc (1)
O douço Venus d'Arle! o fado de jouvènço!
Ta bèuta que clarejo en touto la Prouvènço,
Fai bello nòsti fiho e nòsti drole san;
Souto aquelo car bruno, o Venus! i'a toun sang,
Sèmpe viéu, sèmpe caud. E nòsti chato alerto,
Vaqui perqué s'envan la peitrino duberto;
E nòsti gai jouvènt, vaqui perqué soun fort
I lucho de l'amour, di brau e de la mort,
E vaqui perqué t'ame, — e ta bèuta m'engano, —
E perqué, iéu crestian, te cante, o grand pagano!

(1). Le mot *cadabre* désigne aussi bien en provençal le corps vivant que le corps mort. Il n'a pas ainsi le sens du mot cadavre en français.

BÉUMOUNO

O chato, fres rasin ounte voudriéu beca!
Uno fai mi delice e me poun d'amaresso,
Sis iue verd coume l'aigo, un brisounet maca,
Treluson d'igriourènço e d'estranjo arderesso.

Soun vièsti lóugeiret noun sèmblo la touca;
Lou fichu clarinèu à poulit ple caresso
Lou sen arredouni que se vèi boulega.
Un vèspre, n'avièu fam e dins mi bras l'ai presso.

L'ai empourtado au founs di lèio... Li vióloun
Jougavon, danserian; elo, sus moun espalo,
Revessant tendramen sa tèsto fino e palo;

Ièu à long flot bevènt l'oundo de si péu blound
Que lou vanc de la danso à mi bouco enmandavo;
E de si grands iue verd, muto, me regardavo.

EN PENSAMEN.

En pensamen de ma bruneto
Uno bruneto ai rescountra.
Touti li bruni chatouneto
Despiei Zani me fan ploura

— Mai negre que ta raubo negro
Bruno, tis iue m'an trevira!
Regardo-me, qu'acò m'alegro
Regardo! que me fai ploura

Parlo-me'n pau... Que vas me dire
Parlo, moun cor escoutara.
Parlo, mignoto, fai me rire;
O mignoto, fai me ploura.

Ah! comme tu n'i a pancaro uno
Ma hello! e te dison? Clara.
— Noun! Sies Zani, Zani la bruno
Sies la chato qu'ai tant ploura.

LA MAN

A Albert Savine.

L'enfant souino; la maire espincho uno lagremo;
Si det fin cercon prounte, i dentello mescla,
L'evóri dóu mamèu, que sort gounfle de la.
Vese encaro la man ounte uiausson li gemo

De si bago. Aquelo ouro ero tant casto e semo
Quesmóugu de respèt, paourous de treboula,
M'envau. — Tant lèu me dis. E sènso mai parla,
Me trais sa bello man, la siavo jouino femo.

Ièu la porte à mi bouco e ié fau un poutoun.
Dins la raubo duberto, ebria, l'enfantoun
Au blanc mamèu bevié coum' à-n-un pur calice.

O man, pichoto man, au touca fres, rousen!...
Me souviendrai toujours d'aquéu bais de deuce,
Que ié beisant li det, cresiéu beisa lou sen!

(1). La traduction littérale est: — Déjà! dit-elle, sans plus me parler, elle me tend sa belle main la divine jeune femme!

PATIMEN

A Maurice Faure.

I

Quand lou cors arderous bramo, quand l'amo es lasso
De lucha, quand la car estranglo l'esperit
Pantaient enebria la nudeta bellasso,
Qu'estènt soul, pèr souna quaucun avès qu'un crid;

Quand sourtès esperdu, cercant sus li grand plaço
Lou femelan superbe emai fugue pourri,
Quand voudrias de poutoun estrange à n'en mourir,
Lou poutoun d'un enfant à bouqueto de glaço

Vióloun, tambourin, clarineto,
Sus quatre post, li musician,
Caro usclado, nas à luneto.
Destounon coume de bóumian.

Dóu batut la bouto qu'arroso
Abat la pousse e la calour;
Au canèu escalò de rosò:
La sebisso morto a de flour.

Da piboulo l'oumbro verdalo
S'alongo per s'esparpaia;
Deforo, au soulèu, li cigalo
Terrible fan que cascaia.

Es dos ouro: la terro brulo.
Un cèu de brasò, pa'n péu d'èr;
Lou sang dins li veno barrulo,
Febrous, e fernisson li nèr.

Pan! pan! e vaqui la quadriho
Que tout aro vai coumença.
Chasque drole cerco uno fiho;
Li couple parton enliassa.

Cremesino, la tèssto à rèire.
Lou rire is iue, lou rire i dènt,
Qu'es lóugièro et fai gau de vèire,
Aqelò, e coume danso bèn!

Man grat la caud uno autro, palo,
Lis iue dubert sèns regarda,
Coucho la testo sus l'espalo
De soun calignaire enfada.

Vivo, aquesto, e galejarello,
La vesès i quatre cantoun
Sèmpe emé touti dansarello
E sautant coume un fouletoun.

Muto, les iue clin, coume morto
Revasejant de sai pas que,
L'autro, soun dansaire l'emporto

Sèns la sourti dóu penequét.

Lou diable ris din la baragno;
E la musico de rounfla!...
Coume de telo d'estaragno,
Lou diable expandis si fiela.

Veici la chatouno paurouso
Que baio just lou bout di det
A soun menaire, e l'amourouso
Passant la man au brun coutet.

Aquelo à soun cadet pantaio,
Douçamen danso à pichot pas,
E l'ami que i'a pres la taio
La sarro entiero dins si bras.

Vèn de drouleto man couifado
Vèire coume lis outro fan,
Pieta! lou coursage estré bado,
Trop courto es la raubo d'enfant!

Autant souplo que l'amarino
Uno danso d'un biais ardi;
Si fier tété sus la peitrino
De soun fringaire an reboundi.

Es uno ardènto mescladisso:
Touto man quisto uno outro man.
Lou diable ri dins la sebisso;
Femo, gingoularés deman!

Au vanc d'uno mouresco folo,
Li raubo fan lou remoulin;
Lou pèu esfaraja s'envolo
E li fichu toumbon d'à clin.

Dóu desir grandis la fangalo,
Li mignoto n'an plus d'alén;
Lou sen fai lou mounto-davalo
Dins lou boumbet jouine e trop plen.

Sus li mentastre et sus li maulo
De parèu vènon s'asseta:
Mai de poutoun que de paraulo.
Charron, calignon sèns counta.

Hòu! la bruno, ounte vas souleto?
A fusa long de l'aglanié
Touto esglariado e tremouleto...
Lou diable ris dins lou canié.

Lou bal fenis; la chato lasso
Vè-la que s'en tourno à l'oustau,
Doulènto, néco e tèsto basso
E susant lou pecat mourtau.

D'àutri s'en van en farandoulo,
Embriaga, la flamo is iue;
L'amour crido, la car idoulo:
Dansaron de plus bello à-niue.

Dins Lon campèstre qu'alumino
Dóu tremount l'inmènso roujour,
En cantant un jouvènt camino...
Lou diable ris dins la liunchour.

LI FIANÇO

Cerquès l'andano fresco e la draio flourido;
Anas-vous en, gais amoureux,
Dins li prat estela de blànqui margarido,
Dins li bousquet, dins li blad rous.

En vous frustant de l'alo, enterin que vounvouno
Lou tavan d'or à voste entour,
Di floureto de Diéu fasès-vous de courouno
Pèr vòsti front brulant d'amour.

Murmur di blad, piéu-piéu d'aucèu, cansoun de l'auro,
Enebrias lis amoureux!
Chaine, erbo, arregardas se Petrarco emé Lauro
Faguèron jamai tant urous!

A-geinoun sus lou bord de sa raubeto blanco,
Pale, de bonur espanta,
Digo-me, moun ami, digo-me ço que manco
A toun amour, à sa bèuta!

Pèr tu l'ardènt poutoun de si bèlli bouqueto,
Pèr tu li roso de soun sen:
Coulo d'aise, en passant miraio-lèi, sourgueto,
Dins toun linde mirau d'argènt.

Sa man fluo, à toun còu pèr delice passado,
Elo tremolo, elo te ris:
Sarro-la sus toun cor: dins si càudi brassado
Atrouvaras lou paradis!

Velout dóu grame verd, lano que lou brusc gleno,
Tu, roujo flour dóu miougranié.
La nouvièto tresano e soun péu se destreno,
Fasès un nis sènso parié:

Un nis tout perfuma d'amour e de jouinesso,
Enfada di plus bèu pantai;
Un nis ounte la som lucho emé li caresso
E souto li poutoun s'en vai.

Grands aubre, clinas-vous, plen de pas e d'oumbrage,
Tendramen, vers éli, léu-leu,
Coume de bras ami, clinas voste fuiage;
Prenès-lèi dins voste mantéu.

Que l'ome vegue rèn d'aquelo fèsto douço,
Fèsto d'amour, fianço d'estiéu:
Fournigo, parlo-n' en soulamen à la mousso,
E tu, fourèst sublimo, à Diéu!

FOLCO DE BARONCELLI

(1869)

Le marquis Folco de Baroncelli-Javon, né à Aix-en-Provence en 1869, est le chef d'une très ancienne famille provençale d'origine florentine. Dans le magnifique palais du Roure, à Avignon, où il fut élevé, les traditions provençales furent toujours en grand honneur. Souvent Mistral en était l'hôte, et avec lui tous les félibres de la ville et de la région. Tout enfant donc, Folco de Baroncelli parla provençal; il le parla dans sa famille, et, au-dehors, avec des maîtres comme Mistral, Aubanel, Roumanille, et tous les bons poètes d'Avignon. Il l'écrivit enfin, et de très bonne heure. Un jour, voulant vivre la vraie, la pleine vie provençale, là où elle s'est conservée dans tout son pittoresque et toute sa pureté, il quitta le palais des siens et s'en alla planter sa tente en Camargue, où, depuis quinze ans, il se livre à l'élevage des taureaux et des chevaux, mettant son ambition à sauver la race des taureaux camarguais, presque perdue avant son arrivée par suite des croisements avec les taureaux espagnols, menant la dure existence des gardians, restant parfois deux jours et deux nuits à cheval à poursuivre une bête échappée, conduisant ses taureaux aux courses à travers Languedoc et Provence, solide sur sa selle gardianne, petit, le visage doré par le soleil et patiné par le vent de la mer, le fer à la main, jetant des ordres aux gardians, faisant, au galop, sonner le verbe provençal au milieu des villages assemblés pour voir arriver les taureaux et salué partout par ce cri: *vaqui lou marqués!* Voici le marquis!

Folco de Baroncelli écrit un provençal d'une extrême pureté.

Ont paru de lui un tout petit livre en prose, *Babali*, qui est une nouvelle, et un délicieux volume de poésies, *lou Rousàri d'Amour* (le Rosaire d'amour), deux œuvres de jeunesse. Il a donné, en outre, un certain nombre d'articles et de poèmes dans le journal provençal dont il était le directeur, l'*Aiòli*.

L'*Aiòli*, qui a vécu une dizaine d'années, se publiait à Avignon. Il paraissait trois fois par mois, aux jours marqués par un 7: les 7, 17 et 27 du mois, ce que Paul Arène appelait une périodicité cabalistique. Ce petit journal aura joué un rôle considérable dans l'histoire de la littérature provençale. Sans parler de la brillante collaboration qu'il avait su réunir, il devait son principal intérêt à la part importante que Mistral prenait à sa direction et sa rédaction. Le grand poète, qui avait lui-même fondé l'*Aiòli*, en avait fait son organe officiel, et, par suite, l'organe même du Félibrige. Il y a publié un nombre considérable de poèmes, qui n'ont pas encore été recueillis. Sous les pseudonymes de *Mèste Franc* et de *Gui de Mountpavoun*, il y a écrit une grande quantité d'articles et de notes où l'on peut suivre, au fil de l'actualité, le développement de sa doctrine si peu connue.

Ajoutons que la collection de l'*Aiòli* renferme une mine précieuse de renseignements sur le mouvement littéraire provençal et les études provençales, en France comme à l'étranger. Le nom de Folco de Baroncelli restera attaché au souvenir de ce petit journal qui n'a que trop tôt disparu.

BIBLIOGRAPHIE. — M. Folco de Baroncelli a publié: *Lou Rousàri d'Amour*, 1889 (Roumanille, éd. Avignon). — *Babali*, 1890 (Roumanille).

L'ESTELLO

Quand la broufounié boundo e bramo,
O bèlli Santo de la Mar,
Segnouresso dóu toumple amar,
De-fes boutas au cèu en signe de calamo
Uno estello que mostro au paure matelot
Li calanc de la costo,
E prenès soun timoun e la barqueto acosto,
Franco di tron emai di flot.

La broufounié, rabino e fèro,
Vèn de passa sus mi vint an:
Broufounié dóu cor trantraiant
Broufounié de la car giblado vers la terro:
E ma bèto ernbarcavo, e m'anave nega,
Alin liuen de la ribo,
Sènso espèr ni perdoun e maudi, coume arribo
A-n-aquéli qu'an renega.

Vous sias remembrado, doulènto,
Dóu droulet bloundin que venié
Gafa 'mé vòsti marinié,
Descaus, à passa-tèms, dins vosto mar dourmènto
O courseja li rosso à travès l'Amarèu
Coume un fiéu de Santenco,
E, pèr éu, avès lèu, vers la costo terrenco
Mes uno estello dis lou cèu.

Sus la grand plano labourado,
Dóu las dóu Lioun d'Arle, iéu
La vese que, traucant li niéu,
Flamejo coume un iue de chato enamourado.

O Santo! à-n-espera tout moun cor s'es repres.
Mountas dins ma nacello
E prenès moun timoun: qu'es bloundino e qu'es bello
Coume la garbo dóu pages!

ÈRO ASSETADO...

Tout contro iéu èro assetado
E soun petoun caussa de blu
Balançavo. Sout li belu
Dóu blound soulèu, dins l'alenido
De l'auro fresco dóu matin,
Qu'èro braveto et qu'èro bello
Emé sa pèu de blanc satin!...
Pèr sa maneto penjarello,
S'avié sachu, la bruno enfant,
Lou boulimen, la talènt folo,
La cremesoun de tout moun sang;
S'avié sachu coume à vint an
Fai marrit dedins sa draiolo
Vèire fugi sèmpre l'amour!...
E se sabié quant soufriguère
Pèr barra mi labro aquéu jour,
Pèr tuia moun cor, fòu coume ère!...
Mai es escri que l'amarai
Sènso lou ié dire jamai.

PRIMO AUBETO

Coume passo un jour de printèms
Dins lou cèu uno dindouletto,
Sus ma vido a passa tambèn

Un raive de bonur, Aubeto,

Ai cresegu que m'amavias...
Avès rout moun cor coume un vèire!
Mai un moumenet se sabias,
O mignoto, qu'èi dous de crèire!

Aro, anarai desespera
Pèr li draiolo de la vido:
Aro, moun cor èi desfloura
E ma primavèro èi passido.

E pamens sènte que toujours
Gardarai de vous, estremado
Dins moun cor, coume uno sentour,
Coume uno alenado embeimado.

Dóumaci fuguerias pèr iéu
La primo-aubeto matinièro;
Fuguerias la flour qu'en abriéu
Se desparpello printanièro.

L'ES-VOTO

Ah! Santo, podon li bóumian,
Li bóumian brun de Santo Saro,
Vous n'en adurre à pléni man
De beloio e d'estofo raro!

Ah! podon li Nimesen rau
Mounta vers vous en ribambello
E pendoula per centenau
Sis es-voto à vosto capello!

Ah! podon n'en faire brula
Coutro vosto rambo de fèrri
De cire blanc coume lou la

Li droulas e li chato lèri!

Santouno, se 'n jour ai lou dre
De poutouna sa coumo bloundo,
Veraï coume sus lis adré
Dóu Veutour l'óulivié s'embroundo,

Iéu vous vole porge un presènt
Mai requist qu'estofo de marco
E qu'es-voto e cire lusènt....
Iéu vous vole enaura 'no barco,

Une barqueto d'or bèn pur
Qu'amoundaut à la crestò sauro
De veste glèiso, dins l'azur,
I marinié marcara l'auro;

Une barqueto que dessus
Ié sarés tóuti dos, o Santo,
Escrincelant en plen trelus
E regardant la mar boundanto,

Em 'agrouvado en grand respèt,
Santo Saro l'etioupiano,
Pantaïant contro vòsti pèd,
Lou carage à la tremountano,

E peréu, tenènt lou gouvèr,
L'Arcange que parlo l'Istòri,
L'alo au vent; — E lou soulèu fèr,
O Santouno, vous fara glòri!

JULES BOISSIÈRE

(1863-1897)

Jules Boissière naquit à Clermont-l'Hérault. Après quelques années passées à Paris, dans le journalisme, il suivit la mission Paul Bert au Tonkin (février 1886). Il devint attaché au cabinet de M. Constans à Hanoï. Il fut chargé de créer le poste de Cho-Moï, et acquit une compétence très appréciée dans la colonie indochinoise. Il y mourut jeune, après avoir composé son livre le plus notoire, *Fumeurs d'opium*, regretté par ses amis et les fervents des lettres provençales.

En 1883, il publiait un volume de 4.000 vers français *Devant l'Enigme* (Paris, Lemerre), qui fut suivi trois ans plus tard de *Provensa* où s'affirmaient ses dons de sonorité et où l'on devinait déjà les goûts du voyageur. Boissière se liait alors avec Valère Bernard, Maurice Faure, Paul Arène et Mariéton.

Languedocien d'origine, Boissière adopta les formes provençales. Son mariage, après sept ans d'attente avec Mlle Thérèse Roumanille, à laquelle son talent et sa beauté valurent d'être choisie comme reine du Félibrige, le firent tout à fait fils de la Provence.

Les poèmes provençaux qui composent le recueil *li Gabian* (Avignon, Roumanille, 1899), révèlent un esprit original, chercheur de sensations inédites, inventeur d'images. Boissière représente dans la littérature des félibres l'exotisme.

Par lui, sur le vieil arbre provençal poussa un nouveau rameau dont l'apparition fut saluée avec enthousiasme. Hélas! le rameau devait vite se dessécher. Il tomba avec le poète, mais éternellement il ornera sa tombe et la signalera aux fervents de la poésie.

BIBLIOGRAPHIE. — Paul Mariéton. *Notice sur J.-B.*, Revue Félibréenne, 1907. — René Dorsan. *Notice*, La Provence illustrée, 15 mai 1900.

LOU FELIBRE RACONTO

Ço qu'a vist is enfèr dins la fourèst enmascarello

Un païs pale, uno fourèst au calabrun...
L'èr vesperau es linde e siau sus li jitello.
Lou cèu blanc es bagna d'un estranje clarun
Que vèn pas dóu soulèu e vèn pas dis estello.

Nègri pège... Noun i'a brusc d'abiho nimai
Vounvoun de mousco bluio o canta d'auceliho;
D'èstre mut, lou bouscas vous esfraio; e jamai
L'auro libro de Diéu boufè dins si ramiho.

Lou cèu es pale sus la sournièro di lieu;
La fueio drecho auvènt dóu cèu jamai se clino;
D'estrángi riéu, pu clar que l'aigo dóu bon Diéu,
Dindon, coume d'argent e d'or, dins li roubino.

Païs pale mounte rèn chanjo o se passis,
Terro que noun counèis ni la Mort ni la Vido;
E rèn ié grano e rèn se desfueio...; un païs
En languisoun que sènt la roso amalautido.

I'a d'estatuo à iue lusènt que fan pensa,
M'aquélis iue mié-viéu mié-mort, i sánti-bèlli;
Païs que vers lou cèu n'a ges d'amo á dreissa
Dins la coupo, coulour de luno, di grand ièli.

Apereila de fum se torson e barrulon:
Aco's d'ancian desir, de vièi pecat que brulon.

E d'aqui vènon, noun bramadisso o rumour
D'iro, montant dins la magico refflamour,

Mai paraulo plourant li dóuci remembranço
E lou láugui di long souspir sèns esperauço:

Li souspir dóu remors, qu saup? o de l'amour,
Bessai de tóuti dous que plouron en coumbour.

Gracious jouvenome malancóni
Efèbe gracious, de dous demóni,

Que dins si pàlis iue n'an plus d'espèr,
Culisson uno roso de l'infèr.

La cambo de la roso s'es roumpudo
Coume un cristau souto si man menudo.

Es uno roso magico, uno flour
Que canto e luis, mai n'a ges d'oudour.

Veici qu'emé soun gáubi malancóni,
Li jouvènt dis iue pale, li demóni.

Porjoni morto, em'un dous parauli,
Li flour de si desir anequeli.

Li vaqui, li rèino calino,
Courounado de gau-galin;
An la tristour á si prunello dins cristalino,
An li man lino e lou front clin...
I'a Cleoupatro e Messalino,
E Salumè moureto, i'a
Isabèu, Margarido, Eleno

Que li vièi Gré n'en desdeguèron li Sereno;
I'a la tant douço Borgia.

Rèirio morte! Coume soun palo!
La palo roso arteficialo, la regardon en sourrisènt,
La triste roso arteficialo
Di jouvenome bèn disènt.
L'an pourgido, li pur demòni
Emé soun gàubi malancòni,
Emé soun tènre parauli,
I rèino que l'an aculido...
I rèino morto, l'an pourgido,
Aladounc, la triste flour culido,
La palo roso alangourido
De si desir anequeli.

VÈNUS BLOUNDO

Vènus se dreissè sur lis ièli,
Toute raianto de rai blanc;
Tre la vèire, paure escoulan
Que passave emé moun Vergèli,
M'aplantere per la bela,
La bela de touto moun amo,
La divesso dis iue de flamo
Que me sourrisié sèns parla.

Matin de jun, matin en fèsto,
Matin d'estrambord e d'amour!
E tant d'aucèu entre li flour,
E tant de flour subre ma tèsto!
L'aubo griso e bloundo eilalin
Sus lis Aupiho pounchejavo,

E l'aureto poutounejava
Li flour roujo di gau-galin.

Iéu, mignot, qu'anave à l'escolo
En estudiant per lou camin,
Sus lis ièli e li jaussemin,
Sus li flour reialo di colo
La veguère mounta, mounta,
La rèino nuso e cristalino,
E belave sa car divino,
Tout fernissènt de sa bèuta.

E ma pauro amo esbalauvido,
Avans aquéu matin en flour
Sabiè encaro rèn de l'amour,
Rèn de l'amour ni de la vido;
Eveici qu'aro coumprenguè
Davans la rèino di grands ièli
Lou dous parla de moun Vergèli,
Moun cor n'en trefouliguè.

Mai, dóu soulèu sus li mountiho,
Quand s'expandiguè lou trelus,
Alor, subran, veguère plus
Vénus bloundo coume uno abiho
E l'ai plus vist, soun bèu clarun,
Que la niue dins la luno bloundo
O sus la mar quand l'èrso boundo
Vers lou cèu blound dóu calabrun.

À-N-UNO REINO

I

Rèino, s'erian au tèms di galant chivalié,
S'ère duque oungrian o patrice à Veniso,
Emé negro cuirasso, em 'escut sèns deviso,
Pèr tu m'avançariéu dins lou prat bataié.

Me veiriés destrouna li plus fièr, li plus brave,
Li dono m'adurrien lou brout de lausié verd:
Alor, aussant la tèsto e lou front descubert,
Cridariéu que siés bello e que siéu toun esclave.

Las! a passa lou tèms, lou noble tèms di vièi;
Poudèn plus counquista la couronno di rèi;
Sabe rèn que canta ta gràci e ta noublesso.

Mai pamens sian bèn fiéu di chivalié d'antan:
Miès qu'éli t'ai garda la fe de ma jouinesso,
E, coume l'Empeiraire, ai espera sèt an.

II

Lis autre t'adurran la fourtuno e la glòri,
Vujaran à ti pèd li diamant e l'or,
Li fru dóu Nouvèu-Mounde, e l'encèns e l'evori:
Siéu qu'un paure félibre e te doune moun cor.

Aquéu cor, l'ai pourta vers lis isclo d'Asio;
L'ai garda caud e pur coume à moun proumié jour,
L'ai perfuma de fe, d'espèr, de pouösio,
E dedins ai clava toun noum e moun amour.

Pèr la mar tempestouso e lis estràngi terro,
Ai barrula sèt an, sèt an ai fa la guerro,
Pu liuen que Marco-Polo e Jan de Lamanoun.

Gardave esclau pèr tu mi pantai d'ome libre:
E se duerbes deman lou cor de toun felibre,
Ié trovaras enca moun amour e toun noum.

PIERRE DEVOLUY

(1862)

Le Capoulié actuel du Félibrige, M. Paul Gros Long, capitaine au 7^e régiment du génie, connu sous le pseudonyme de Pierre Dévoluy, est né à Châtillon-en-Diois (Drôme), en 1862. Il se trouvait à Paris, polytechnicien, au moment où fleurissait le symbolisme. Les Jeunes Revues publièrent des vers symbolistes de Pierre Dévoluy, qui n'étaient pas des plus mauvais, et Léon Vanier édita de lui une plaquette, *Bois ton sang* (1892), qui contient de beaux poèmes. Un jour, le jeune poète rencontra un de ses amis, resté fidèle à la terre provençale et à sa langue. La voix du terroir opéra un miracle: Dévoluy renonça tout aussitôt à la littérature parisienne et il accorda sa lyre sur le mode provençal.

Le nouveau félibre ne tarda pas à prendre une place éminente parmi ses nouveaux confrères. Son talent était grand, et sa foi aussi sincère qu'ardente. Quelques poèmes de haute inspiration et de forme originale, quelques articles empreints du patriotisme provençal le plus pur et le plus averti, enfin une *Histoire de Provence* écrite en provençal (dont la publication devait être retardée pour des raisons spéciales) le désignèrent, à la mort de Félix Gras, aux fonctions de *Capoulié*, c'est le titre du président du Félibrige (25 avril 1901).

Dévoluy fut élu, malgré certaines résistances, comme devant être le Capoulié de l'action.

Il le fut. Certes, il savait lui-même que la meilleure action félibréenne, provençale, et la meilleure, c'était l'œuvre de la langue. Un beau poème, une belle page de prose, un bon livre, un almanach populaire, l'emploi courant de la langue provençale dans la parole et les écrits, voilà qui fut toujours et qui demeure pour le patriotisme provençal l'incomparable bouclier et l'arme magique. Dévoluy en est convaincu, et il prêche d'exemple. Mais il faut aider la vertu naturelle de la langue. Pour qu'elle produise ses effets, il faut qu'elle trouve un terrain préparé: c'est à quoi se dévoua le nouveau Capoulié. Le Félibrige est une doctrine; c'est aussi une vaste association. Il fallait donner des forces à l'association; il fallait exposer et défendre la doctrine. Double tâche, très ingrate, que Dévoluy ne craignit pas d'assumer, et qu'il a poursuivi, en dépit de tous les déboires qu'il y a recueillis. Il a rajeuni et fortifié l'association félibréenne en reformant la constitution du Félibrige; dans de nombreux articles, dans des discours prononcés sur tous les points de la Terre d'Oc, il a dévoilé, suivant la mesure où les esprits sont capables en ce moment de le recevoir, le secret de la doctrine mistralienne; indulgent pour les hommes, intransigeant pour la Cause qu'il a pour devoir de maintenir au-dessus des querelles des partis, des rivalités d'écoles et des fantaisies personnelles, il n'a pas hésité, quand il le fallait, à désavouer et à combattre ceux qui lui paraissaient la desservir, soit par légèreté, soit par passion politique; historien érudit et scrupuleux, il a victorieusement riposté, par la parole et par la plume, aux mensonges et calomnies dont est faite l'histoire officielle du Midi.

Après Mistral, Pierre Dévoluy est l'homme d'Etat le plus remarquable à cette heure de la nation provençale — nation idéale, nation mystique, dirons-nous, qui n'existe pas, qui n'a même jamais existé sur le papier, mais dont l'image a flotté un jour, voici près de sept

cents ans, au-dessus du champ de bataille de Muret, — image, il faut croire, impérissable, puisque à diverses reprises, au cours des siècles, elle a reparu audessus des cités méridionales, toujours chassée par les canons ou les fusils du gouvernement français; puisque, malgré tout, quelques cœurs, peu nombreux, lui gardent encore un culte mystérieux et fervent.

BIBLIOGRAPHIE. — Félix Gras, *Discours*. Armana Prouvençau 1900. — Elzear Rougier, Bibliographie de *Pierre Dévoluy*. Revue de Provence, juin 1901.

A LA LAUSENJO D'UNO FADO

Ma caro es palo e mi pantai soun negre,
La traito mar gingoulo e porto esfrai:
Paure pelegre,
M'envau, soulet, lis espèro en varai;
— Ah! saupessias coume la niuech èi sourno,
Coume lou vènt plouro dins li cafourno!

Estravia, malaut, lou cor en aio,
Dintre li bos de roure e d'arangié,
Cerque ma draio,
Enfant perdu, gueira pèr lou dangié.

— Ah! saupessias coume la niuech èi sourno,
Coume lou vènt plouro dins li cafourno!

M'avien proun di que troubariéu moun amo
Dins l'esplendour dóu paradis latin
Rajant de flamo,
Dins la bèuta sereno dóu matin...

— Ah! saupessias coume la niuech èi sourno,
Coume lou vènt plouro dins li cafourno!

Ai camina long de la mar roumano,
Interrogant l'aubo e lou calabrun,
Dins lis engano
Ai trabuca, sènsou trouba degun.

— Ah! saupessias coume la niuech èi sourno,
Coume lou vènt plouro dins li cafourno!

Lis lue cava, la bouco seco e morto,
Li pèd saunous, fugisse lou combat;
Toujour pèr orto,
Trève la niue de l'adrech à l'uba...

— Ah! saupessias coume la niuech èi sourno,
Coume lou vènt plouro dins li cafourno!

Uno fado alin a canta,
E veici que moun dóu s'aliuencho,
(O fado, encanto moun cor!)
De clarour celestialo cencho,

L'ai visto, e sa cando bèuta
Couchara moun orre maucor.

Fai-me lume dins lou draïou,
O divesso, que iéu te bèle,
Que iéu t'auboure un autar!
De ti rai que lou cèu s'estelle,
E que cante lou roussignòu,
Car l'amour greio à tèms o tard!

D'abord que m'as entre-lusi,
Poudran plus t'escoundre li nivo,
Que sarié pèr iéu mi clar;
Vers ti bouco moun bais s'abrivo,
E, di cant d'amour qu'ai ausi,
Moun amo e largo e moun sang clar.

Rose e mar, terro e cèu, fremin di séuvo ardidò,
Fugués li testimòni, e digas se moun cor
S'engano, e se ma voues de messorgo fai crido,
Quand m'enaure en cantant la jouvènço flourido
E la bèuta coumplido
Que subre mi pantai alargo l'estrambord!

Digas s'èi pas la rèino auturouso di prado,
La segnouresso di regard d'eimant
Qu'a pivela moun amo e boui dins ma courado
Coume un flume d'amour cremant.

Flour dóu sang de Venus, sabe iéu la calanco
Ounte, un matin de Mai, risènto, espeliguè;
L'aureto la frustavo emé sis alo blanco,
A si feroun trebau l'oundo metié restanco,
E, dins l'autin di branco,
Un plagnun de tourtouro amoureux s'ausiguè.

Digas s'èi pas la fado amistouso que trèvo
Lou draïòu de ma lagno fèro,
Que lou vole ajassa d'iéli e de primavèro
Pèr que si pichoun pèd n'en tocon pas la glèvo.

L'aire linde embriago i rode ounte fai flòri,
Es l'amo di mentastre e dis agoulencié,
Soun rire esbrihaudant expandis uno glòri,
E sis iue de soulèu enchusclon li memòri
E dins moun languitòri,
Flamejon, bandissènt vers l'uba moun ensié.

Digas, s'èi pas la rèino autouroso di Prado
La segnouresso di regard d'eimant
Qu'a pivela moun amo e boui dins ma courado
Coume un flume d'amour cremant.

S'en cour dins la pinedo e, long de la mar, volo,
A rauba soun alen is arangié nevous,
Soun vièsti a li coulour di richi parpaiolo,
E parle pas de soun cors linge... N'en tremolo
Ma bouco ardèncò e folo
Que tastara jamai d'aquéu rasin d'avoust.

Digas s'èi pa la fado amistouso que trèvo
Lou draïòu de ma lagno fèro,
Que lou vole ajassa d'iéli e de primavèro
Pèr que si pichoun pèd n'en tocon pas la glèvo.

Diéu soulet pintarié l'esplendour de sa caro,
L'escalustrant bonur que me vèn de sis iue,
Lou gàubi vierginen de si vint an pancaro,
E l'ourguei d'uno raço antico que s'aparo
E racejo, auto e claro,
Dins sa bèuta latino, estello de mi niue.

Digas s'èi pas la rèino autouroso di Prado,
La segnouresso di regard d'eimant,
Qu'a pivela moun amo e boui dins ma courado
Coume un flume d'amour cremant.

RAMPEÛ DE GRAILE

Encabestra dins lis engano e l'amarour,
De moun graile fidèu farai clanti lis aire,
Pèr te souna, Rèino de clarour,
Que vèngues deliéura toun fraire!

Dins la cafourno dóu nanet m'ère assousta,
E, dóu tèms que dourmiéu, m'an carga de cadeno,
E m'an vuja lou béure encanta,
Pouisoun de serp e d'alabreno.

Alor mis iue se soun dubert, esbalausi,
Sus lou paradisen vergié di farfantello,
Un cant de raive alor s'es ausi,
Lou cant di gréu e di jitello.

E, dóu chalun que s'enauro de la vau,
Aguènt perdu subran de toun noum la memòri
Pèr foulié tuère moun chivau
E jitère lou brand de glòri.

D'aro-en-la, tant d'amour e de jour soun passa
Dins li fantaumarié siavo que pipon l'amo,
Tant d'espousc i flume traversa
An de-bado empura li flamo,

Ai tant gausi la joio ardènto i lié di flour
Pèr agouta li bais i labro di neitèri
Que, davans iéu, en l'estranjo errour,
Lou remors aubouro soun bàrri.

Ah! lou remors subit e fèr m'a toursegu,
Coume un agoulencié batu de la chavano,
E, di grand dòu, li plour an plóugu,
Negant li flour de moun andano;

Tóuti li fabre de l'Infèr an tabassa
L'aram de mis espèr, l'or de mi souvenènço;
E siéu aqui, pèr sèmpre ajassa,
Véuse d'amour e de jouvènço.

E, dóu prefound de l'aspro niue, dins l'amarour,
Toun noum qu'aviéu perdu resclantis dins lis aire,
E te sone, Rèino de clarour,
Que vèngues deliéura toun fraire!

Escouto lou plagnum de moun cor tenebrous,
Escavarto li nivo, o bello caro manso!
Perdouno au pelerin que s'esmarro, paurous,
Dins une immenseta d'ourrou e de doutanço;

Ah! de moun patimen quau te dira l'esfrai?
Douço dóu tèm s fugi, quau te dira ma lagno?
L'espavènt de la niue sempiterno me gagno,
Moun ourguei en lagremo a passa pèr lou drai.

A voulé counquista tóuti li farfantello
Ma forço a cabussa, mis an soun devouri,
E, quand lève lis iue vers la darriero estello,
Mi dous iue, dóu coumbour, se clauson pèr mourir.

Ah! siéu toumba! iéu qu'autre tèm, segnourejère,
Quau me recouneirié, viéuta dins la palun?
Iéu qu'autre-tèm, jouious e fièr, aviéu pèr lum
L'aubo de toun regard e lou lamp de moun ferre.

Iéu que, pèr la bataio, à la primo dóu jour,
Aviéu cencha lou glàsi ardènt que me farguères,
En un pache leiau d'esperanço e d'amour,
I draio de triounfle aguste que bôulères.

Pèr apara lou dre, pèr enarta lou bèu,
Moun sang à flour de car bouié coume un vin lèime,
E toui lis estrambord generous, dins moun èime,
Greiavon enfloura di flamo dóu soulèu...

Ai! las! tout a foundu sout l'alèn di Sereno,
Lou palais de moun amo i feloun s'es dubert,
E, vuei, despoudera, m'enfounse dins l'areno
D'un campas de remors insoundahle e sôuvert.

Se lou cremen dis an maudich e di flour morto
Noun a pas estoufa la sabo dóu record,
Que si bèn sagatun regreion dins toun cor,
Au supreme rampèu que l'auro alin te porto;

Que lou darrié souspir de moun graile fidèu,
Mountant di caraven, arribe à toun ausido,
E' strasso de ti man lou segrenous ridèu
Qu'enmanlèllo eiçavau moun amo emperesido.

Ah! se tis iue subran traucion moun escabour
De sa lus soubeirano e douço, o gau inmènso!

Indoumtable subran de voio e de valènço,
Boumbirai en triounfle au coumbat redemtour.

Creमारai lou passat traite en moun cor de braso.
A l'endi renadiéu e fièr de moun chivau,
Escafarai lou vièi rouvi de moun espaso,
Escamparai la glòri i draio de la vau;

E vincrai li nanet gibous que m'encadenon,
Li faus delice, li dòu sourne e lou pecat:
Mi bouco en fiò béuran pèr se purifica
I sourgueto d'amour que sabe mounte avenon.

Vers la felecita di raive subre-bèu
Un envanc eternau ligara nòstis amo...
O sorre pietadouso, escouto moun rampèu,
Es toun fraire mourènt que de l'infèr te clamo.



PROSPER ESTIEU

(1860)

Dans le poème-préface de la *Canson Occitana*, Antonin Perbosc s'adresse ainsi à Prosper Estieu: — En toi, semble revivre un superbe faidit, qui en nos jours sombres a gardé la mémoire du temps où notre étoile a répandu tant de clarté!

M. Prosper Estien est un poète d'âme ardente, de pensée généreuse, de style noble. Toutes les qualités de force, de précision, de fougue et de couleur de la race, il les affirme, dans *Flors d'Occitana*.

C'est un poète d'Occitanie qui, par certains côtés, rejette la discipline du Félibrige, car il veut être avant tout fidèle à la norme de la langue de sa région. Mais ce sont là questions que nous n'avons pas à envisager.

M. Prosper Estieu serait un grand poète, en toutes langues, car sa poésie est d'une humanité profonde, d'une large sensibilité, d'une grande richesse d'images. Il est à la fois passionné et austère. Son rythme est parnassien, dirai-je, si cette épithète se pouvait appliquer à un poète d'oc.

M. Prosper Estieu, né à Feudeille (Aude), le 7 juillet 1860, est actuellement instituteur à Raissac-sur-Lampy (Aude). Un grand poète tchèque, Otokar Brézina, et un grand poète de ce siècle, n'est-il pas aussi comme M. Estieu, là-bas, en Moravie, un *ùcitel* (instituteur) attentif aux progrès de ses élèves?

M. Prosper Estieu a dirigé de 1896 à 1905 la revue *Mont-Segur* dont le titre rappelle la suprême défaite cathare et la noble figure de notre Hypathie albigeoise, Esclarmonde.

Il a collaboré à *Chimère*, *la Revue méridionale*,

Lou Lengadoucian, *Occitania*, et à la plupart des périodiques de langue d'oc.

Il a publié: *Lou Terradou*, sonnets languedociens

(avec trad.), préface de A. Perbosc, in-8°, Bibl. de la Revue Méridionale, Carcassonne, 1895. — *Bordons Pagans*. Sonnets, *id.*, *id.*, 1899. — *Bordons Biblics*. Sonnets, *id.*, *id.*, 1902. — *Flors d'Occitania*, in-8°, Marqueste. Toulouse, 1906. — *La Canson Occitana*, in-8°. Bibl. de la Revue méridionale, Carcassonne, 1908.

BIBLIOGRAPHIE. — H. Ner. *Lou Terradou*. Revue Félibréenne, déc. 1894. — A. Grimaud. *La Race et le Terroir*.

Petite Bibl. Provinciale, Cahors, 1903. — Pierre Fons. *Etude sur P. E.* Revue méridionale, 1906.

PAN DE NOSA

Dempèi la Candelozza, Annetta es maridada,
E, praco, son agait sembla encara piuzèl.
Tant florada es sa gauta e son pel tant rosèl
Que m'en voldriai bèl cop de l'aber pas cantada.

Que se tengue depèds, que se tengue asiètada,
Son cos es sempre fait per tentar lo cizèl.
Mollada per lo lin qu'a fialat son fuzèl,
A lus popets bombuts com s'era corsetada.

Descausa, va gardar lo bestial dins l'erma.
A l' pèd negros, sentis un pauc lo surge; mas
Val mai qu'una duquesa, à la luta amoroza.

Per agradar, a pas bezonh de farbalas,
E son ome, enfadat per sa carn ardoroza,
A l'obra dels potons, se mostra jamal las.

LA BUGADIERA

Quella che emparadisa la mia mente.

PETRARCA.

I a devers Airoz, rajant jos d'ormèls,
Una aiga qu'agrada à la bugadiera
Jove, bristolada e 'n pauc trufandiera
Que voli cantar suls mius calumèls.

Escondut darrier los fèlhuts ramèls.
Ajent lo pelhenc moflet per cadiera,
Ai mirat sobent dusca ora tardiera
Sos dos sens pariers als presègs jemèls.

Sens me creire aqui, tustaba la banca,

E, febros, vezi ai resautar son anca,
Com se son cos era en plen abandon.

I a temps que vau plus long de la Rigola,
Pageza! afintar ton pompilh redon;
Mas mon sosc de tu jamai s'arrigola.

SALOMÈ

Vestida d'un vel clar que l'aur fin franja e broda,
Brases arredondits e faits per abrasar,
Blonda e sens apuntats, vèici que ven dansar
La Jove Salomè dabant lo vièlh Eroda.

Son alas los sius pèds. Cor, liza, fa la roda,
Va, ven, fugis, s'entorna e no sab s'alarar.
Com es embelinaira! e qui podrià pensar
Qu'es una loba fera e que prèp l'anhèl roda!

Ta maire sià contenta, o genta ballairis!
Contra ela clamara lèu plus son Acuzaire:
Va comolar tos vots lo Rei que te soris.

Lo cor arrozentit per ton èlh abrazaire,
Mens embrïaic de vin que de ta carn, t'ofris
Dins un grand plat lo cap de Jan lo Batizaire!

MARIA-EGIPCIANA

L'Egipciana qu'a los pelses adornaires,
Lo sen dur, l'anca forta e lo pompilh redon,
Viu dins lo grand dezert per ganhar lo perdon
D'aber dubert sa rauba à tots los caminaires.

A trobat los plazers de la carn enganaires,
E son gauch es quand pod se ponher al cardon,
Dementre que sobent li ven al auzidon
La tronadisa vots del Rei dels escanaires.

Aicest a mal d'amor e vol n'èstre garit.
L'a vista agenolhada e 's subracalorit
Per la siuna bèutat nuda e merabilhoza.

Mas, dezempèi qu'aquí lagrema sos pecats,
La gorrina d'antan es venguda tant bloza
Que lo lion recula e ten los èlhs clucats.

LA REINA-MARGARIDA

Triomfa dins son vas la Rèina-Margarida,
E, per ieu, son trelus es un inspirador.
Segur, no sab que l' Temps sera son matador,
E troba qu'es tot bèl, per amor qu'es florida.

O! poder èstre flor, pr' aber l'ama garida
De tot malcor e plus avar l'Avenidor!
Poder gaitar lo Cèl e mirar sa 'splendor,
Sense sentir al fons del cor dolor marrida!

Abant de naise, qu'ai donc fait, per tant sofrir!
La flor del ort jòl solelh pod s'alangorir;
Mas no coneis lo mal de la dezesperansa.

Seguis la dosa lei de vida e de bèutat,
E ieu, verm ufanos, gastí ma bonauransa
Dins lo recerc — qu'es belèu van — de la Vertat...

SUR LES BORDS DU V...

La joventa qu'un pel abondos encapèla,
Ufanoza d'un sen qu'a finit tot son creis,
Sus l'andelhera de sa porta m'apareis
E fa soscar à qualqua santa de capèla.

Ara, a lo corre fier de Venus o Cibèla.
M'ac, osta, e som cop-sec perdut dins los desreis...
Trebotadis astrat! Seriai lo rei dels reis,
Se podiai potonar aquela drolla bèla!

Carreji dins mon sang la rabia de l'aimar;
Mon cor tot bategant, le sentisi cremar
Com un pelhenc, à la tempora cigalhera.

E, galapian quistant lo remèdi d'amor,
Retrazi, jos l'arbrum e demest la falhera,
Lo cervi caloros qu'expandis sa clamor.

AUGUSTE FOURÈS

(1848-1891)

Il y eut deux poètes dans cet Auguste Fourès qu'on a appelé avec raison le dernier Albigeois. D'abord un poète qui célébra les humbles travaux des batteurs de fer, des tailleurs de pierre et des potiers du Lauraguais, un poète aux larges images, lumineux et sonore, qui a été l'initiateur de cette poésie sociale qu'on trouve dans Maurice Magre et ses amis. Ce n'est pas, quoiqu'on dise, le meilleur de l'œuvre de Fourès, mais c'est à cela qu'il doit aujourd'hui une sorte de célébrité quasi-officielle; songez qu'il y a une internationale dans ses *Chants du Soleil*, c'est *Le Gâteau du Peuple*. Mais le poète de la *Muse Sylvestre*, le collaborateur du *Grilh*, l'ami de Done Dulciorella, ne fit pas résonner que la corde d'airain à la lyre occitanne.

Le justicier farouche, plein de malédictions contre la richesse et l'Église, qui porte encore le deuil de la défaite de Muret et du bûcher de Montségur, arrête parfois son chant de guerre, pour écouter, au jardin, l'alouette des amants de Shakespeare. La mélancolie du soir, l'éphémère beauté des roses et des femmes, la ligne d'un beau sein moulé sur la coupe de Thulé et sur lequel il reposa sa tête, le parfum de pêche et cette pourpre rembrunie qui embellissent les lèvres des amoureuses de sa race, la sentimentalité naïve et la luxure taciturne, il les chante alors.

Le soldat fait place au troubadour. Mais toujours l'amour de la glèbe natale subsiste dans ses rythmes et les exalte.

Dans *Terre Latine*, M. Laurent Tailhade a donné ce portrait de Fourès:

- Un maigre, long et correct garçon sous d'étroits vêtements noirs rappelant de quelque manière la trousse et le pourpoint d'Hamlet. Sur un col démesuré, la tête ovale et brune du Sarrasin avec, pour auréole, un immuable feutre mol de *prima espada*. Le nez busqué donnant à l'ensemble du visage ce profil de bélier qu'Henri Héine constatait chez George Sand: une moustache de matou colérique sur des lèvres dont la quarantième année laissait intact le vif carmin et, pour éclairer le tout, de larges yeux méridionaux, sombres et veloutés, de beaux yeux de femme à longs cils, qu'illuminait par instant l'amour du juste ou la haine des pieds-plats: tel m'apparut, il y a dix ans, le poète Auguste Fourès. Sa voix un peu sourde et comme paresseuse égrenait lentement des paradoxes outrés.

Car ce long garçon timide qui n'osait aborder, sans rougir, une femme dans la rue, ce craintif mort de solitude, reprenait toute son audace en abordant le domaine des idées. L'amour de la terre ancestrale, la haine de l'autorité sous toutes ses formes: religion, militarisme, paternité, faisait vibrer en lui d'inextinguibles emportements. À cette flamme, la verve du troubaire a allumait ses ardeurs, éclairant d'une aurore juvénile et sans fin les ardents poèmes de *la Segò*, *des Grilhs* et *les Cants del Soulelh*.

Auguste-Armand-Laurent Fourès était né à Castelnaudary le 8 avril 1848. Il fut élevé d'abord par son père, directeur de l'enseignement mutuel. Mais, orphelin à quinze ans, le futur poète eut une adolescence libre, en plein air qui développa son caractère prime-

sautier, d'une extrême sensibilité et d'une indépendance ombrageuse. Il commença à écrire à l'*Entr'acte* (1866) et au *Midi-Artiste* de Toulouse (1869), sous divers pseudonymes.

Mais ses premiers poèmes ne furent publiés qu'après l'Empire: *Silves païennes* (1877), *Oiselets et Fleurettes* (1872), *Le Lion* (1875) et il devait faire paraître encore en français divers autres ouvrages de critique et des biographies. Il dirigea dès 1885 le journal *Le Petit Toulousain* et collabora à la *Dépêche de*

Toulouse.

Atteint par la phtisie il mourut dans sa ville natale, après trois ans de souffrances, le 4 septembre 1891. Il voulut être enterré *debout*.

Sa première œuvre en langue d'oc fut *La Croux de l'Inoundaciou* (1875). Ayant rencontré, en 1876, aux assises du Félibrige en Avignon, le poète Louis-Xavier de Ricard, il se lia avec lui et fonda l'almanach de la *Lausetto* (*L'Alouette*) qui proclamait le culte des victimes de la Croisade Albigeoise.

En 1888, parurent *Les Grilhs* (Montpellier, Hamelin, éd.), *les Cants del Soulelh* (Paris, Savine) l'année de sa mort, et une œuvre posthume, *La Muse Silvestro* (Revue méridionale, Carcassonne), n'a été réunie qu'en 1896.

Le lyrisme de ses poèmes précis, sonores, emportés, rappelle parfois les vers de Maupassant et parfois ceux de Richepin. Les seuls qui nous occupent ici, sur l'amour, ne constituent qu'une faible partie de son œuvre. On y sent une inquiétude obscure, le regret perpétuel de sentir la volupté physique impossible à assouvir le goût d'infini qui dévore le poète et surtout cette tristesse immense de savoir que la beauté ne survivra pas à la mort. La langue de ces vers est personnelle, un peu archaïque et elle appartient au parler lauraguais.

Il ya un autre recueil posthume de Fourès, *La Segò*.

BIBLIOGRAPHIE. — Paul Mariéton: *Le dernier albigeois*, Revue Bleue, 10 avril 1887. — Laurent Tailhade, *Terre Latine*, Lemerre, Paris, 1899. — Louis-Xavier de Ricard. *Un poète national*, Savine, Paris, 1888. — De Beaurepaire-Froment. *Dictionnaire biographique des hommes du midi*, 1re partie, Lechevalier, Paris, 1895. — Maurice Faure. *Le mouvement*

Félibréen, Revue Encyclopédique, 31 juillet 1897. — Antonin Perbosc, *Auguste Fourès*, Revue Félibréenne, décembre 1891, etc.....

LE COMTE DE LA GALLAMBERTO.

A moun amie Clar Gleizos.

La belo gallamberto à la tufo airissado
Nous tourno per l'estieu de soun bosc egipcian,
— Per pauc de tems; quand vei s'abouri sa nisado,
Dambe elo partis lèu vès soun país ancian.

Per un vèspre caudet, dins la Mountago negro,
Al bosc des Ramoundens, en-t-anant dreit Alzau, (1)
Cridabo soun *pu-pu*, voulastrejabo, allegro,
On se venió pausa sur la branco d'un fau.

Passabi joubs l'albras; la cridèri sans geino:
(Le troubaire es l'amic de toutis les aucels.)
— Messagiero d'amour d'un rei e d'uno reino, (2)
Aici, la vido es fousco, — abem de tristis cels.

Ai! Moun cor de raivaire a'no set tant africo
De fadariò vengudo as ors de l'Orient!
Vol esse embelinat pr'uno istorio magico.
Poulh-lambert, digos-i toun count treluzent.

1. Le bois de Ramondens, non loin d'Alzau, qui est traversé par la *rigole de la montagne* du canal du Languedoc.

2. *Faune populaire, les Oiseaux sauvages*, par E. Roland: La Huppe. Paris, Maisonneuve, 1879.

Me venguèt sus l'espallo e me diguèt, l'aucelo:
— Ausis! Menèri, ieu, la reino de Scheba
Al mèstre Soulaiman. L'esplendido pieucelo!
Dedins Hierousoulem se vejèt arriba,

Touto vestido d'or, de gemmos estelado,
Dejoubs un parasol, — e, l'aire trioumfant,
Demest de couissis blus, molhoment enstallado,
Subre l'large esquinal d'un terrible elefant; (1)

E davant e darrè, camels mai droumadàris
Cargadis de diàmants, d'aroumates e d'or, (2)
Omes negres menant, dins un bruch fer, de càrris,
Plès de fust precieus que val mai qu'un tresor.

1. *La Tentation de saint Antoine*, par G. Flaubert, p. 45 et *seqq.* Charpentier, 1875.
2. *La Sainte Bible*, etc., etc. Les Rois, chap. x, p. 455 et *seqq.* Veuve Smith, Paris, 1849.

S'arrestèt à frega la porto couloussalo
Del palaisas de cedre ount l'atendiò le rei
Que, majestousoment, dins uno immenso salo,
Se teniò sus un trone anaussat dreit le miei.

Quand la reino Balkis dintrèt ding la grand'crambo
Touto pazimentado ambe dats de cristal, (1)
Se reissuguèt la raubo e, lèu moustrèt la cambo,
En cridant: Le bel lac! Que ten fresc, aicital!

N'abio pas un dejoubs moustruous de sereno,
L'encantarelo ardidò, — e, del cap al digt-cuic,
Gardabo la beutat ount pas un tros nou reno;
Sus soun cos, joubs la fardo, ero tout magnific.

1. *Le Koran*, trad. Kasimirski, eh. XXVII, pp. 306 et *seqq.* Paris, Charpentier, 1844.

N'abió pas le sieu ped parieu à l'd'uno crabo,
Coumo c'ero pourtat al sage Soulaïman
Que les uelhs alandats, ara, la remirabo,
En disent douçoment: — Cap d'obre subruman!

E s'arrestèt, cop sec, sus sas cambos siguros,
Tout en se ventalant, coumoulo d'abandou,
Cerquèt à l'engana per de questieus escuros;
Mais le filh de David fousquèt soun vincedou.

Ai! Coussi la doumdèt per sa nauto sagesso
E, tabès, per sous cants aflambato e flourits!
Uno nueit, t'i sapièt rauba d'uno caresso
Amo e cos que poudion enveja las houris.

Lenh de l'harem en dolh, apugat à sa faudo,
Rimabo, en arpejant, *le Cantic des Cantics*,
— E les poutous agits sus sa bouqueto caudo
Fasquèroun espeli fosso versets africs.

Mais, ai las! cal qu'un jour tout finisque ou s'acalme,
E siogue assadoulhat le cor d'amour tant lec!
La reine de Scheba tournèt dins soun reialme
E, nau meses après, ajèt 'en Menilek.

— Moun counte est acabat! fasquèt la gallamberto
En gratilhan ma gauto ambe soun bec lounguet;
Puei, capurlo plegado e l'alo pla duberto,
Dreit le fau annadit voulèt coumo un laucet.

28 d'agoust 1884.



FÉLIX GRAS

(1844-1901)

La biographie de Félix Gras tient en peu de mots: il naquit à Mallemort, petit village de Vaucluse, et passa sa vie à Avignon où jusqu'à sa mort il exerça les fonctions de juge de paix (1891).

Félix Gras fut de la deuxième génération félibréenne. Mais il suivit de si près les premiers apôtres de la Renaissance provençale qu'il put mêler sa voix à leurs voix et prendre parmi eux la place que méritait son génie, car, à ses premiers chants, les maîtres avaient reconnu leur égal. Après Roumanille et Mistral, il fut le troisième Capoulié du Félibrige.

Un Capoulié splendide. Lorsque, avec sa barbe souple et abondante, ses cheveux retombant sur les épaules, ses yeux magnifiques où passaient des flammes, son noble visage d'un brun mat, il se levait, au banquet de Santo-Estello, et prenait en main la coupe symbolique, donnée par les Catalans aux Provençaux en signe d'inaltérable fraternité, les moins avertis et les plus sceptiques se demandaient quelle était la cérémonie religieuse à laquelle ils allaient assister. Beau comme un prophète antique, Félix Gras, dans une langue sonore, harmonieuse, imagée, parlait de la Patrie provençale, de son passé, de son présent, de ses deuils et de ses espoirs; il pleurait l'effroyable défaite de Muret, comme si elle était d'hier, et saluait dans les victoires mistraliennes la revanche de l'âme méridionale.

L'enseignement des premiers félibres vivait ainsi dans le nouveau maître. La langue ressuscitée avait opéré son miracle: la jeune Provence retrouvait la mémoire du passé, et, reprenant conscience d'elle-même, marchait vers de nouvelles destinées.

Orateur, Félix Gras demeurait dans ses discours de Santo-Estello, le lyrique qu'il fut essentiellement. Même dans son épopée les *Carbounié* (Avignon, Roumanille, 1876), c'est le lyrique qui chante; mais où il atteignit à la plus parfaite expression de son génie, ce fut, plus encore que dans *Toloza*, geste en douze chants, dans son *Romancero*, évocation magique des fastes et légendes de la Provence par un poète admirable doublé du plus ardent patriote.

C'est encore la vie provençale de jadis — du glorieux jadis — qui revit dans les *Papalino* (Avignon, Roumanille, 1891), recueil de contes où la prose provençale se montradignede la poésie: familière et rieuse jusque-là, on la vit s'adapter avec une souplesse remarquable à des descriptions extrêmement littéraires et servir avec une richesse de tours et d'expressions insoupçonnée les fantaisies les plus délicates, les sentiments les plus nuancés, les envols les plus hardis d'un écrivain qui joignait la sensibilité moderne la plus exquise à l'intelligence la plus sûre et la plus passionnée du passé.

Enfin, *li Rouge dou Miejour* (*les Rouges du Midi*) (Avignon, Roumanille, 1896), roman où sont mis en scène les Marseillais courant à Paris apporter leur ardeur et la *Marseillaise* à la Révolution naissante, firent connaître Félix Gras du public parisien et... américain, le roman ayant paru en Amérique et en anglais avant d'être publié en feuilleton dans le *Temps*.

Félix Gras est encore l'auteur d'un opuscule, *lou Catechime d'un bon felibre*, qu'il n'a jamais signé en raison même de la hardiesse d'idées qui en fait la curiosité.

BIBLIOGRAPHIE. — Gaston Jourdanne, *Histoire du Félibrige*, Avignon, 1897. — Paul Mariéton, Grande Encyclopédie, t. XIX. — Edmond Lefèvre, *Les Majoraux du Félibrige*, Marseille, 1901.

SAURE D'AMOUR

Moun cor ié tèn plu!
Saume, cant, salut,
Digas ié qu'es bello.

Bèus amour alu,
D'en aut dóu cèu blu,
Digas ié qu'es bello.

Bèu soulèu levant,
Esfrai di trevant,
Digas ié qu'es bello.

Bèn soulèu couchant
Que dauras li champ,
Digas ié qu'es bello.

Beluguejamen
Dóu grand fiermamen,
Digas ié qu'es bello.

Luno en pensamen,
Palo eternamen,
Digas ié qu'es bello.

Fioc, e mar e mount,
Tigre, serp, bimoun,
Digas ié qu'es bello.

Toumple negre e founs,
Nèu que jamai found,
Digas ié qu'es bello.

Prince triounflant,
Esclau tremoulant,
Digas ié qu'es bello.

Ome, femo, enfant,
Digas ié qu'a fam
Moun cor que barbèlo!

Digas ié qu'es bello!

JANETO DÓU COUTIHOUN VERD

Iéu cambrai dins aquest vers
Janeto dóu coutihoun verd.
Ero bessai qu'une pastresso;
Lou rèi n'en faguè sa mestresso.

Janeto gardo si móutoun
En fasènt soun bas de coutoun.
Veici que, sus l'auto mountagno,
S'en vèn cassa lou rèi d'Espagno.

Porto sus lou poung un ratié,
Casso la lèbre e lou senglié,
Mai vaqui que soun chivau brouncho,
E lou rèi toumbo tèsto-pouncho.

Soun sang n'en briho au clar soulèu
Taco la roco e lou mantèu.
Lou rèi a perdu couneissènço
E de secours s'atrovo sènso.

Janeto d'aqui n'a passa.
A vist lou rèi bèn matrassa!
Lou pren dins si bras, e l'emporto
Sus un mouloun de fueio morto.

Emé l'aigo fresco dóu pous
Ié lavo Bén soun front saunous;
Ié met de fueio desparbièro
Que nouso emé sa jarretièro.

Tant-lèu, lou sang n'a plus coula,
E lou rèi, tout reviscoula,

A pres Janeto à la brasseto,
E i'a fa proun de poutouneto!

Mai peralin un gros pastras
N'en bramo coume un croupatas;
Lou fouis en l'èr, ié fai: - Gusasso!
Vendras, aquéu vèspre, à la jasso!

— Jèsus! moun Diéu! es moun marrit!
Lou jalous me fara mourir.
I'a que tres jour que m'a 'spousado
E m'a baia quatre fouisado!...

— E tu, quant i'as fa de poutoun,
A n'aquéu mourre de menoun?
- Moun bèu segneur, à soun beisage
Préfère encaro lou fouisage...

Alor lou rèi sono dóu cor...
Quand soun vengu si gènt de cors
N'en fai mounta Janeto en groupo,
E lèu s'en part emé sa troupo.

Arribon dins un bèu palais:
- Janeto, auras ço que te plais.
Vole, iéu, èstre la plus bello
Entre tóuti li damisello.

Lou rèi mando soun courdurié
Que bouto au travai cent óubrié:
I'an courdura 'n bèl abihage
De la coulour dóu verd fuiage.

Despièise dis dins l'univers:
Janeto dóu coutihoun verd
Ero bessai qu'uno pastresso;
Lou rèi n'en faguè sa mestresso.

JACQUES JASMIN

(1798-1864)

Jacques Boé, dit Jasmin, naquit à Agen le 6 mars 1798. Le nom qu'il devait, illustrer, nous dit son érudit biographe Paul Mariéton, était un sobriquet dans sa famille, depuis trois générations. Fils d'un pauvre tailleur bossu et d'une mère boiteuse, il vint au monde, dans le bruit d'un charivari de carnaval dont son père avait fait les couplets. Son grand-père qui mendiait dans les métairies mourut à l'hôpital.

— C'est là que les Jasmin meurent! devait-il affirmer.

Mis en apprentissage chez un coiffeur qui avait été soldat de Bonaparte, il eut des loisirs pour la lecture et la causerie.

Florian et le Ducray-Duminil de *Cœlina* furent ses premiers maîtres. Il se mariait de bonne heure avec une enfant de dix-huit ans, Marie Barrère (Magnounet) qu'il aimait, qu'il aima toujours et qui l'aimait.

Il composa d'abord des vers patois pour le carnaval. En 1822, sa chanson *La fidelitat ageneso* devint populaire. En 1825 *Lou Chalibary*, poème héroïco-burlesque, obtenait un vif succès et Charles Nodier saluait en ce poème un chef-d'œuvre de facture épique.

C'était beaucoup dire.

Encouragé de toutes parts, et après plusieurs essais fructueux en langue française, Jasmin donnait son ode, *Lou tres de May* (1830) et *Las Papillotos* (1835, 1842, 1851, 1863) qui parurent en quatre recueils. Charles Nodier renchérit. Dans *le Temps* du 10 octobre 1835, il parle d'un grand poète; qui est un talent inspire; un Lamartine, un Victor Hugo, un Béranger gascon... Paul de Musset et Sainte-Beuve suivirent Charles Nodier. *La Revue des Deux-Mondes* consacra la gloire de Jasmin (1er mai 1837). Le perruquier d'Agen venait d'écrire *l'Aveugle de Castel-Cullié* (1835) et atteignait l'apogée de son art avec *Françouneto* (1840).

Cette même année, il fit le voyage de Paris. Salvandy, ministre de l'Instruction publique, lui donnait la Légion d'honneur dans la promotion de Balzac et d'Alfred de Musset; Villemain lui faisait obtenir une pension de 1.000 francs que l'Empire augmenta et qui lui permit de renoncer à sa profession. En 1851, l'Académie française lui attribuait un prix extraordinaire de 5.000 francs avec une médaille commémorative au poète moral et populaire.

L'Académie des jeux floraux de Toulouse lui décernait des lettres de maîtrise (1854) et sa ville natale lui tressait des couronnes (1856).

Il fut un précurseur du félibrige et accueillit d'enthousiasme les premiers essais de Gelu, de Bénédict à Marseille et de Peyrottes, le poète-potier de Clermont-l'Hérault; mais le succès de *Mireiò* l'indisposa comme un empiétement sur sa royauté. N'importe, Mistral l'a salué d'un merveilleux poème et les félibres ont entouré sa statue (Agen, 6 mai 1870).

Il était mort le 5 octobre 1864.

Jasmin n'a été qu'un poète de l'amour et n'a pas été un grand poète de l'amour. La plus grande partie de son œuvre ne nous touche déjà plus. Il est d'un Midi tout imprégné encore

de l'âme des troubadours, chrétien, angélique et doux. Il ignore le Midi païen d'un Aubanel.

Dans ces idylles, toujours un peu semblables, reparaît toujours la même sensibilité, souriante et mélancolique. C'est un poète gracieux et tendre, d'un style pas toujours pur, pas toujours débarrassé de clichés, mais qui a des pages émues et vivantes.

On a publié: Les œuvres complètes de Jacques Jasmin.

Quatre vol. gr. in-8°, Bordeaux, Paris, 1889, préface et notes de Boyer d'Agen, renfermant une bibliographie détaillée de l'œuvre du poète et des articles qu'elle suscita (Toutes les premières éditions ont paru à Agen. Une édition populaire des *Papillottes* parut en 1860, chez Firmin-Didot, Paris).

BIBLIOGRAPHIE. — Andrieu. *Bibliographie générale de l'Agenais* (Supplément). 2 vol. In-8°, Picard, Paris, 1886-1887. — Léon Rabain: *Jasmin. Sa vie et son œuvre*. Didot, Paris, 1867. — Paul Mariéton: Jacques Jasmin. Flammarion, Paris, 1898. — Maxime de Monfrond: *Jasmin*. Paris, Lille, 1865, etc., etc.

(Fragments)

(Baptiste était fiancé à la jeune Marguerite, mais les parents de Baptiste l'ont obligé à trahir ses serments, car Marguerite est devenue aveugle.)

L'ABUGLO DEL CASTEL CULTIÉR

Lou ciel èro tout blu: l'on non besiò nat crun;
Un bel sourel de mars rajabo;
E, dins l'aire, deja lou bent fresquet lansabo
Sas alenados de perfum.

Quand l'on bèi blanqueja las sègos negrihousos,
Uno noço del puple, ah! qu'es poulit acò!
Al brut de bint cansoun jouyousos
Que bous fan tendromen bus gratihous al cò,
Un fun de mainados
Escarrabihados,
Un fun de gouyats
Escarrabihats,
Se poutounejon,
Se calinejon,
S'encocon bus dits;
Mai affadits,

Lèu sauticon, s'agarrejon,
Se capignon, se pelejon,
Fan à qui mai rits;
Tandis que la nobio aberido,
Eu sauticant tabé, s'escarto e bus y crido:
— Aquelos que m'attraparan,
Se maridaran
Oungan!
E toutos de courre sus elo;
E toutos, de l'attenge lèu;
E toutos, de touca soun bel demantal nèu,
E soun bel coutihou de telo.

E la porto se desiscleto;
E la pauro Margarideto
Se lèbo, oubro sous bras, fai dus pas en abant;
E Pol, soun pichou frai, intro soul, en cridant:
— Angelo, la nobio, es pasado!
Ei bist sa noço, jou, là-bas!
Digo, ma so, perché nou t'an pas embitado?
N'i'a que nous-au que n'y sèn pas!
— Angèlo espouso! Pol, l'as bisto?
Qual secret!... Digun n'a poulsat...
Mai, digo, quin es soun fiançat?
— Eh! ma so, toun ami, Batisto!
L'abuglo pouso un crid, e pas mai nou respound;
La blancou de la lai s'estend sus soun bisage;

(Fragments)

(Poème légendaire en quatre pauses, dont l'action se situe à l'époque de Blaise de Montluc.)

Un glas, pesut coumo un gros ploumb,
Toumbant, à la buès del mainage,
Sus soun cò, lèu sens batomen,
Arrèsto sa bito un moumen.
E la baqui semblant, près del drole que plouro,
Uno bierge de ciro abihado en pastouro.

FRANÇOUNETO

Aro que counchès la jouino faribolo,
Nou la perpihen pas. Tè! tè! coumo birolo!
Touto soulo damb'Estienou,
Danso lou rigaudoun d'aunou.

Cadun la béu des els, la bado;
Cadun li lanço sa guignado.

La futado,
Que n'en perd nado,
N'en danso enquèro que mihou.
Santo crous! santo crous! quand s'alindo, la folo,
Damb soun cap de luzèr e soun ped d'Espagnolo,
E sa taio de fissaïou;
Quand glisso, quand biro, quand sauto,
E que lou bent boulego un bri soun mouchouer blu,
Oh! de li fa peta dous poutous sul la gauto,
Tous lous pots fan: *Furlu-furlu!*
Un zou fara pourtan; car d'usage, on embrasso
Sa dansairo talèu qu'es lasso;
Mai fiheto jamai n'es lasso, que quand bol;
Et deja Guihaumet, Jan, Louis, Pèire, Pol,
Soun aqui, foro d'alénado,
Sens abe gagna l'embrassado.

Perqué nou canto plus? Prats e sègos berdejon;
Lous roussignols que cansounejon
Benon l'agarreja, jusquo ding soon casal.
Es qu'aurié quitat soon oustal?
Nou; soun capèl de perlo fino
Es aqui, labas, sus soun banc;
Mai n'es plus floucat d'un riban;
Soun casalet tapau n'a plus tant bouno mino;
Soda rastèl, soun arrousadou,
Soun pel las jounquihos boulcados;
Sas brencos de rousé toumbon apatoucados
Sur de gros pèds de senissou;
E sas alèios tant bantados
Soun claufidos de mourrihou.
Oh! quaucoumet se passo? Ount es la fiho alerto?
Soun oustal lambrejo, à trabès
Lous brens félhuts d'abelanés.
Aprouchen; la porto es duberto;
Fasquen pas brut, car entendron...
Ah! besi! sul faùtul sa menino que drom;

Besi tabé, labas, proche la finestreto,
La fiho d'Estanquet; mai se plan! qu'es acò?
De plous toumbon sus sa maneto;
Es que fai negre, ding soun có?



ANTONIN MAFFRE

(1852)

Le poète populaire de Béziers, né dans cette ville le 2 mars 1852.
Mistral a dit de lui:

*Maffre, dins lou nis de Maffre Ermengand (1)
Toustems an canta cigalo o cigau,
Longomai, amic, la cigalo tiéune
A courdadamen canto emé la miéuno.*

Auteur fécond, observateur à la fois grave et ironique, il a collaboré à la plupart des journaux de sa région et publié, en outre de diverses plaquettes (*Un founs perdut*, 1882; *Lou cop del Capel*, 1889, etc...) et d'un recueil de proses gaies, *Francimande jairos* où il raille les paysannes qui, dédaignant le parler de la race, se plaisent à déformer deux langues, *Flous de Farfadeto*, un vol. in-8°, Fabre. Béziers, 1899.

Dessinateur principal à la Compagnie des chemins de fer du Midi, à Béziers, M. Maffre n'a jamais voulu abandonner la vieille acropole albigeoise qu'il a associée à tous ses chants.

BIBLIOGRAPHIE. — Gaston Jourdanne. *Histoire du Félibrige*, Avignon, 1897.

1. Moine troubadour du XIII^e siècle, auteur du *Breviari d'Amor*.

VENDEMIOS D'AMOUR

Per ma Luceto.

Aro que lous rasins òu cargat la raubeto
Ount lou soulel a mes la sedo e lou velous
Que lous rendou parèlhs à tous poulits uèlhous,
Ai pensat que vouldrios, ma bèlo magnagueto,

Armat d'uno gourbèlo d'or
Me lascia vendemia toun cor
Ount la frucho, coumo un tresor,
S'acato douso e croucarèlo;
La culhirai estasiat,
Doussomenet, ambe bountat,
Jusquos que ne siègue alaiat
O moun angeto encantarèlo!

Coumensarai sus toun bèl frount
Per i prene l'esclaire d'ount
Sourtis pur, coumo d'uno fount,
Toun linde e siave sourire.

Pèi, pausarai, se sèm soulets,
Milanto magnacs poutounets
Sus lou sati des dous cloutets
De tas gautetos en delire.

Mès, s'afoulatrit e coubes
Mas labros venièu quauquos fes
Sus las tieunos, diguos pas res
Pendent la divenco culhido;
Car jamai dins lous grands festins
Se sera vist milhous rasins
Que bus que prendrai cremesins
Sus ta bouqueto esbalauzido.

Eh! que serin dous moun prefach!
Se dins toun coursage desfach
Poudio rauba, que d'un agach,
Tas dos miougranetos bessounos!
Car, rasins, miougranos e flous,

Es certan, n'òu pas las coulous
Tant vivos que lous pepelous
De tous sés qu'ailas! emprisonos!!!

Aital lou panièirou qu'es moun cor, ô baudour!
Serio ple d'aquel fuch qu'el sempre te reclamo;
Laisse me lou culhi, migo, laisso moun amo
Faire dessus tas carns sas Vendemios d'amour!



AUGUSTE MARIN

(1860-1901)

Auguste Marin, le poète français des *Chansons du large* (Paris, Dolen, 1882), qui était originaire de Gémenos, en Provence, est assurément plus connu comme conteur français que comme écrivain provençal. Ses contes, il les donna dans les journaux parisiens, et principalement au *Journal* où il fut secrétaire de rédaction. Il écrivit aussi quelques romans. Mais son œuvre provençale n'est pas négligeable. Il avait fondé à Marseille un almanach populaire, *l'Armana marsihés*, qu'il fit prospérer pendant plusieurs années. Il a écrit en outre, en provençal, des chansons charmantes, pleines de bonne humeur et d'un sentiment délicat, où il se révèle un des maîtres incontestés de la langue.

Auguste Marin fut l'ami de Jean Lombard et d'Antide Boyer et signa avec Charles Maurras et Amouretti le manifeste fédéraliste que publia *l'Aiôli* du 7 mars 1892. Il mourut en 1901, directeur de l'asile des vieillards de Marseille.

BIBLIOGRAPHIE. — *Anthologie des poètes du XIXe siècle*, Lemerre. — Gaston Jourdanne. *Histoire du Félibrige*, Avignon, 1897.

MARGARIDO DE PROUVENCO

Eilamar, is Isclo d'Or,
Pantataire d'un tresor,
Rimbaud gausis sa jouvénço,
E tout lou jour
Plouro d'amour
Margarido de Prouvènço.

Autri-fes, dins leu castèu
De Ramoun, lou rèi crudèu,
Elo avié, maugrat soun paire,
Avié 'scouta
Sus sa bèuta
Li roumanso dóu troubaire.

Mai lou peirastre jalous
S'es venja dis amourous
E coume un rèi que se venjo,
A pèr toujours
Liuen de sa court
Eisila Rimbaud d'Aurenjo.

Asseta davans la mar,
Aro mesclo un cant amar,
Cansoun dis erso bloundo,
E soun soucit
Grandis d'ausi
Lou prefound plagnun de l'oundo.

Quand dardaio lou soulèu,
Eu sounjo à de jour plus bèu...
Quand lusisson lis estello,
Eu, dins la niue,
Cerco lis iue,
Lis iue tant dous de sa bello.

Se reveiran plus pamens...
Pòu reveni lou printèms
Emé si garbo fluoride;
I'aura'no flour
Morto d'amour:
Uno blanco Margarido!

LA ROUMANÇO DE MARGAI

Aquéu qu'eimavo la Margai
Ero riche que de pantai
E disié de sourneto,
Bessai...
Mais qu'èron poulideto

Disié de cansoun tout lou jour,
De cansoun novo e facho au tour,
Disié de farfantello
d'amour
Pèr sa migo tant bello.

E la calignavo tambèn,
Emé de plour, quand sabié rèn
De proun bèu à ié dire,
Vo bèn
Que l'avié visto rire.

Ero la Dono — dei — Lausié!
Lei fiho n'avier jalousie;
Quand passavo, mai d'uno
Disié:
Aco's Margai la bruno!

Acò's Margai que fai l'amour
Em'un galant qu'es troubadour.
Elo n'a renoumado
D'ounour
Dins touto l'encountrado.

N'es vengu'mé soun teta-dous
Un judiéu marchand de velous;
Fugue, tré l'agué visto,
Jalous
De sei cansoun requisto.

Lou judiéu, carga coume un ai
D'argènt, d'estofo, que-noun-sai!
A pres pèr sa mestresso
Margai,
En pagant si caresso.

N'es plus la Dono-dei-Lausié!
Lei fiho n'an plus jalousié
D'aquelo que mai d'uno
Disiè:
Aco's Margai la bruno!

L'a tant plourado, soun galant,
Que li n'es vengu de péu blanc,
E qu'a pas pouscu faire
Semblant
De l'óublida, pecaire!

Luen de soun país, un bèu jour,
S'es enana, lou troubadour
Qu'avié la renoumado
D'ounour
Dins touto l'encountrado.

Lei lausié faran plus jamai
Verdo courouno à sei pantai..,
Eu, pèr cerca fourtuno,
S'envai...
Adiéu, Margai la bruno!



ANSELME MATHIEU

(1828-1895)

Né, en 1828, à Châteauneuf-du-Pape, coquet village, aux vins fameux, où les Papes d'Avignon, à la belle saison, aimaient à séjourner; mort en 1895, après une vie plus longue, assurément, que celle des cigales, mais également insouciante, également tout entière passée à chanter.

Dans ses *Mémoires*, Mistral conte vingt anecdotes savoureuses sur Mathieu, dont il avait été le condisciple dans le modeste pensionnat où tous deux furent conduits, enfants, et qui resta toujours pour lui le plus joyeux des compagnons et le plus fidèle des amis.

Aussi Mathieu se trouva-t-il, avec Mistral, un des sept fondateurs du Félibrige; les autres étaient Roumanille, Paul Giéra, Théodore Aubanel, Jean Brunet et Alphonse Tavan.

Ce que Mathieu a chanté? C'est bien simple: il a chanté l'amour, et rien que l'amour. On l'appelait, et il a signé bien des fois: le félibre des baisers. Ses armes, comme majoral du Félibrige, étaient: une branche de rosier avec sept boutons; et sa devise: autant de baisers — que de boutons. Mathieu est le Catulle de la poésie provençale.

Les poésies d'Anselme Mathieu se trouvent réunies dans un petit volume qui a pour titre: la Farandoulo (la Farandole), édité par Roumanille (Avignon, 1862). Mistral en a écrit la préface. Elle est exquise et nous ne résistons pas au plaisir d'en donner, d'après la traduction même de l'auteur, quelques extraits, dont on nous saura sans doute d'autant plus gré que le volume est presque introuvable:

- Les parents de Mathieu, écrit Mistral, comme ceux de Roumanille, comme ceux de Tavan, comme les miens aussi, sont des gens de la terre et ne connaissent d'autre langue que le parler provençal. Et qu'une fois pour toutes cela serve de réponse à ceux qui nous disent: que ne parlez-vous français?

La maison paternelle de notre ami, bien abritée du vieux château doré de son village, regarde le soleil et le coup d'œil superbe que j'ai essayé de vous décrire. Le père est mort; la mère, une femme du vieux temps, une bonne et sainte femme dans l'ampleur de ce mot, et qui voit clair dans l'âme claire des poètes, est là dans sa famille comme une ménagère du bon Dieu.

Ils sont six enfants: l'aîné, qui a soin du patrimoine, du vignoble, des oliviers; le cadet, qui rêve, fait l'amour et des vers; le jeune qui est le premier chasseur de la principauté d'Orange; et trois filles mariées.

Et quand, un jour de fête, comme à la Saint-Théodoric, nous nous réunissons à Château-Neuf, les poètes de Provence, et que là, joyeuse académie, nous poétisons et banquetons, sous le manteau du soleil, il n'est bonheur tel que le nôtre.

Constantin le chasseur, qui est parti de grand matin pour battre les taillis d'yeuses naines, arrive tout heureux avec la carnassière enflée, et jette par la cuisine un couple de beaux lièvres, neuf ou dix perdrix rouges, et quatre ou cinq lapins.

Mathieu l'aîné, pendant que la broche tourne sur les javelles enflammées, aligne sur la table les bouteilles vénérables; et, tout en les posant, annonce avec respect leur âge, leurs qualités et leur histoire.

Pourtant la table est mise, les convives s'asseyent, Catherine, la jeune épouse du chasseur, apporte, craintive, les mets aromatiques qui fument et embaument; Anselme, le trouvère, avec un tact de maître, fait les honneurs du festin; on goûte au vin; les gais propos s'allument; le badinage commence à caqueter; la joie et l'amitié se coudoient, en riant. Mais vite et vite, avec le bouchon des fioles, bondissent les couplets; d'abondance de cœur, la bouche devient éloquente; tout ce qui est beau, tout ce qui est bon, l'amour et la Provence, avec transports sont célébrés; et Mme Mathieu, qui apparaît au dessert comme l'image même de l'hospitalité, dit, attendrie: Tous les poètes, vous êtes mes enfants; et je vous aime tous comme si vous étiez miens..

Je vous ai montré le pays, je vous ai montré la maison; maintenant voici le livre d'Anselme Mathieu.

Vous allez y trouver des jeunes filles, des fleurs et des baisers; et si vous aimez les baisers, les fleurs et les jeunes filles, la *Farandole* vous contentera...

Dans la même préface, Mistral note avec raison que nul, pour le tour de la phrase, le nébuleux de la pensée, pour la variété et la souplesse de la strophe, ne ressemble plus que Mathieu aux troubadours. Il y a cependant, et Mistral ne nous contre-dirait pas, dans la poésie de Mathieu, plus de naturel, de vérité, de vie, que dans la poésie amoureuse des troubadours.

Ce qui est vrai, c'est que l'art d'Anselme Mathieu, pour être moins sensible à première vue, est aussi savant et aussi parfait que l'art de Mistral et d'Aubanel.

BIBLIOGRAPHIE. — Frédéric Mistral, avant-propos de *La Farandole*, Bonnet, Avignon, 1862. — *Le Vir-Souléu*, 1895. — *La Revue Encyclopédique*, 1897. - Discours de Mistral, *Armana provençau*, 1896. — *Revue félibréenne*, 1885-1889; 1893; 1895.

VIHADO

Aro, dins moun chambrun, d'abord que la flamado
Abraso lou fougau
E que lou vènt-terrau sout la porto barrado
Escoubo lou lindau;

En regardant la niue que davalo sèns luno
Sus lou vèspre arlaten
E la pousso dóu tèms que mounto e revouluno
En tóuti li cresten.

Me sounje: se de-fes uno man enaurado,
Uno pichoto man,
Turtavo en tremoulant la cadaulo toumbado
E l'aussavo plan-plan;

Se vesieú s'avança de la porto badanto,
Au mitan de l'oumbrum,
Lou riban de velout, la capello boumbanto,
E lou carage brun;

Segur, mau-grat l'ivèr e lis aigo jalado
En tóuti li valat
E lou vènt-d'aut houfant la fre sus li calado
E lou cèu estela,

Au mitan dóu chambrun veiriéu li rai de l'aubo
Amoussa moun calèu,
Coume s'elo venié, dins li ple de sa raubo,
Adurre lou soulèu.

— Chato, diriéu, tu qu'amourous, à la perdudo,
Dóu mitan de ma niue,
Sounave, à la perfin de-vers iéu siés vengudo
E t'ai davans mis iue.

— Vai, li Santo de Diéu te seguiran pèr orto!
Mai bravo, dóu lindau
Esvartant toun pantai, viro-te de ma porto
Au camin de l'oustau.

Un jour, en estènt vièi, quand dóu tèms de la vido
Noun rèsto qu'un rebat,
En me repassant tout dins ma tèsto ravidó
Coume un sounje acaba,

Dirai: — L'ai couneigudo. Ero talamen bello
Qu'en ié cantant mi vers,
Vesieú li roso s'espeli sus sa capello
A la fre de l'ivèr.

E belèu me creirai dins ma tèsto brandanto
Que flourido d'amour
Elo s'envai, couifado, eternamen galanto,
Sus la Lisso en coumbour.

LOU CATOUN

S'ère lou catoun, bello Zino,
Qu'un jour manjè ta cardelino,
Auriés encaro, o ma vesino,
Toun aucelet tant galantoun,
S'ère toun
Catoun.

S'ère lou catoun qu'à la taulo
A toun entour barrulo e miaulo,
Pourriés legi tëndri paraulo
Dedins lou fiò de mi vistoun,
S'ère toun
Catoun.

S'ère lou catoun que s'amao
Dins ti bras blanc, poulido chato,
E te grafigno emé sa pato,
Grafignariéu pas toun mentoun,
S'ère toun
Catoun.

S'ère lou catoun, douço mîo,
Que sus ti pèd, la niue, soumiho,
E qu'en dourmènt enca rouviho,
Noun dourmiriéu sus ti petoun,
S'ère toun
Catoun.

S'ère lou catoun que poutouno
Toun coui blanc, ta gauto redouno,
S'ère toun catoun, o chatouno,
Que te n'en fariéu, de poutoun,
S'ère toun
Catoun!

L'ENTREVISTO

Sus lis estello à soun declin,
Entre li petelin
L'aubeto auro.
Iéu entrevese aperalin,
Uno sauro.

Me sèmblo bello coume un jour
De soulèu e d'amour,
E poulido
Coume uno niue, touto rumour
Esvalido.

Dins li draiolo dóu bousquet,
Sènso saupre perqué,
Folo chato,
Perqué chaupines li bouquet
Sus si mato?

Mai, alègro coume un lebrau,
A franqui li rountan
Plen d'espigno...
Lando coume lando l'uiiau,
E s'esbigno.

La bello que vèn de passa,
En amant s'espassa
Dins l'eigagao,
Au founs de moun amo a leissa
Douço lagno.

Mai pèr me rèndre benestant,
La lagno quai es tant
Douço e téuno!
N'auriéu besoun que de sa man
Dins la miéuno.

LA CREMOUR

Desempièi que ma damo èi damo,
M'envau en pensamen d'amour,
E dóu mai cerque la calamo,
Dóu mai atrove la cremour.

Desempièi ma gauto desflouro
Coume la vigno au despampa,
E siéu coume l'enfant que plouro:
Ploure de fam après soupa.

Amour me viéuto sus d'ourtigo
Pougnèto à faire veni fòu!...
Mounte èi lou tèms, o douço amigo,
Qu'urous me penjavo à toun còu?

Que mis iue, lis ouro de-filo,
Legissien l'amour dins li tiéu,
Dins ti grands iue blu qu'entre milo
Alos n'aurien vist que li miéu;

Que beviéu l'alén de ta bouco,
E qu'enchuscla pèr aquéu vin,
Cercave en tremoulant la blouco
Que tèn rejoun toun bust divin!

Ah! de ti gràci, bello damo,
Quand me faguères abandoun,
Que noun aspiraves moun amo
Dins lou darrié de ti poutoun!

L'ENDOURMIDO

Es miejo-niue: la luno dauro
Emé soun lume roussejant
La tourre dóu Moulin de l'Auro
E li sablas de Claus-mejan.

Es miejo-niue: ma douço mio,
Dins la chambreto de soun mas,
Es alangourido e soumiho
Entre si ridèu de damas.

Si long péu blound, que fan d'anello
Penjon de long de si bras nus;
Sa bouco roso e vierginello
Ris dóu bèu rire de Venus.

Soun clar fichu de moussolino
Laisso entrevèire soun sen blanc;
E l'auturun de sa peitrino
Mouto e davalò en tremoulant.

D'amount la luno que chauriho
Baiso soun front sènso clamour,
E n'auso pas, meme à l'auriho,
Ié dire un mot, un mot d'amour.

Intro plan, luno amistadouso,
Dins la chambreto moute jais...
Laisso dourmi moun amourouso,
E mete-me dins soun pantai!

LOU BARQUET

Tóuti li dimenche, perqué
Sus lou grand Rose, aquéu barquet
Davalavo à Vilo-Novo?
De moute vèn lou batelet?
De Bartalasso o d'Auselet?
Sa velo jogo au ventoulet,
Sa velo blanco e novo.

Dins la barqueto i'a'n jouvènt...
Iéu sabe pas de moute vèn,
Mai remo sènso pauso.
Enjusqu'au couide es escussa;
Re mo à grand forço, ès ben pressa;
Pam ens n'a panca coumença
La pesco dis alauso.

E l'aigo gisclo à soun entour
Dis àutis erso, e la susour
Perlejo sus sa caro;
E d'enterin, au ribeirés
Qu'alin verdejo, sourne e fres,
De liuen espincho se i'a ras,
E piéi espincho encaro.

Dins la sausetto que se duerb
Tout-en-un-cop Zin se descuerb:
Pèr arresta, s'enarco
Lou drole; sus si bèu petoun,
Sus si pèd nus, lèu tres poutoun!
E Zino, coume un Fouletoun,
A sauta dins la barco.

FRÉDÉRIC MISTRAL

(1830)

— Frédéric Mistral, poète et patriote provençal, dit fort bien M. Paul Mariéton dans l'excellente biographie qu'il a consacrée à l'auteur de *Mireille*. Lorsqu'on étudie Mistral, on ne doit jamais séparer ces deux titres qui lui feront cortège dans l'Histoire. Le patriote a formé le poète et l'explique. Depuis *Mireille*, jusqu'au *Poème du Rhône*, en passant par *Calendau*, *Nerto*, les *Isclo d'or*, la *Reino Jano*, le *Trésor du Félibrige*, la création du *Museon Arlaten*, et sans oublier les notes, discours et articles du Maître, si peu connus, l'œuvre mistralienne est la Geste d'un patriote: le patriote dicte, le poète écrit.

Pour la plupart de nos contemporains — nous parlons des Français, car les étrangers sont mieux informés — Mistral, c'est le poète de *Mireille*... mis en musique par Gounod; Mistral évoque les filles d'Arles, le ciel de Provence, une langue harmonieuse... Un point, c'est tout. Quelques-uns, mieux renseignés, savent que Mistral représente la tradition, le culte du passé, la fidélité aux mœurs et usages antiques. Enfin, quelques autres, dans un effort de compréhension qu'il faut bien qualifier de méritoire, ont découvert en Mistral l'apôtre de la décentralisation, voire du régionalisme... Comme on étonnerait le public et même les lettrés, si l'on disait que l'œuvre de Mistral est riche de plus d'avenir encore que de passé; que, si tant de choses mortes y ont trouvé un somptueux linceul, elle donne aux vivants le secret des renaissances; que, tout eu restant essentiellement provençale, elle est profondément humaine; qu'elle dépasse le cercle des écoles et partis politiques; qu'elle porte en elle une philosophie universelle; qu'elle est pour tous, en quelque coin de la terre que nous habitons, l'Évangile de l'amour, de la liberté, de la vie.

De ces vérités, révélées par une longue fréquentation et une méditation durant des années poursuivie de l'œuvre mistralienne, on ne saurait songer à faire la démonstration dans une notice. Nous n'insisterons pas, d'autre part, sur la biographie de Mistral: il y a longtemps que les journaux et magazines du monde entier ont rendu populaires la physionomie et la vie du poète de Maillane. Au surplus, comme il le dit lui-même dans ses *Mémoires*, à partir de *Mireille*, l'histoire de Mistral, c'est l'histoire de ses œuvres — et c'est une histoire très simple.

Lamartine, en comparant le jeune auteur de *Mireille* à l'aloès qui fleurit après vingt-cinq ans, ne croyait pas si bien dire. Mistral devait se développer comme un bel arbre, qui dès sa naissance porte en lui ses frondaisons et productions futures et à qui la nature bienveillante ou quelque particulière prédestination permet d'accomplir jusqu'au bout son harmonieuse destinée. Mistral nous disait, un jour, sur la blanche route de Maillane: — Tous mes livres, je les portais en moi, quand j'étais jeune. Les fées qui veillent sur l'heureuse Provence ont tout mis en œuvre pour que rien ne vînt gêner l'éclosion de ces fruits, qui mûrirent à leur heure. Prenez tous les livres de Mistral: ils sont faits de soleil et de rosée; ils fleurent les

champs embaumés; ils sont riches d'un suc, où, mêlé au miel de la poésie, l'on reconnaît le sang d'une noble terre.

A l'exemple de la nature, son guide et son amie, Mistral ne hâta point son œuvre. Chacun de ses ouvrages lui a pris en général sept années. Un jour, un peintre parisien lui demandait, devant nous: — Et à quand votre prochain livre, Maître? Mistral bondit, sérieusement indigné. Il rabroua vertement son questionneur: — Eh! me prenez-vous pour un littérateur du boulevard, à qui l'on demande, tous les trois mois: à quand votre prochain trois-cinquante? Est-ce que je sais, moi, quand mon poème sera fini, ou s'il le sera jamais? Croyez-vous que cela m'inquiète?

Le vrai cabinet de travail de Mistral, c'est la grande route qui passe devant sa maison, et conduit à Saint-Rémy de Provence; à droite et à gauche, parmi les jardins, les vignes ou les champs de blé, des mas, éclatants de blancheur, d'où arrive, portée par l'air calme et pur, la voix de *Mireille*; au fond de l'horizon, assez rapproché, la ligne molle des Alpilles qui, sous les jeux de l'ombre et de la lumière, se colorent, au fil de l'heure, de teintes exquisés, et, dressé sur un des sommets de la chaîne montagneuse, placé comme en sentinelle, un Lion sculpté dans un rocher avec qui le poète eut, un jour, une conversation épique:

Desempièi que Diéu me gardo
Sus la terre di vivènt,
I'a 'n Lioun que me regardo,
Emé si dos narro au vènt...

(*Depuis que Dieu me garde — Sur la terre des vivants — Il est un lion qui me regarde — Les deux narines au vent...*)

C'est là, entre deux bonjours aux paysans qui passent, entre deux saluts familiers aux jeunes filles qui vont au village ou s'en retournent à leur mas, que Mistral tisse la trame délicate de ses idylles et dessine la forme pure de ses poèmes, là qu'il cueille les images toutes neuves et charmantes que la nature offre à ses yeux amis, là qu'il joue avec ses rimes curieuses et ses rythmes savants; puis il rentre chez lui, et, suivant sa fantaisie, à son aise, sans jamais regarder l'heure, ni le calendrier, il dispose sa gerbe, et fait son bouquet, n'obéissant qu'aux deux soucis qui ont dominé sa vie: la perfection de la forme et l'honneur provençal.

Sur cette route de Maillane, un jour, un régiment passa. C'était le 11^e dragons, qui allait, le lendemain, quitter la ville voisine où depuis de longues années il tenait garnison. Mistral se trouvait sur sa porte. Un commandement retentit:

- Portez armes!

Et devant le poète, tout le régiment défila, sabre au clair, saluant en sa personne toute la Provence...

Voici les dates des premières éditions des œuvres mistraliennes: *Miréio*, Avignon. 1859. — *Calendau*, Avignon, 1867. — *Lis Isclo d'Or*, Avignon, 1875. — *Lou Trésor dou Félibrige*, Avignon, 1878-1885. — *Nero*, Paris, 1884. — *La Reino Jane*, Paris, 1890. — *Lou Poemo dóu Rose*, Paris, 1897. — *Lou Trésor dou Félibrige*, 1876-1886; — *Mémoires*, 1908. — Mistral est né au Mas du Juge, à Maillane le 8 septembre 1830.

BIBLIOGRAPHIE. — La liste des ouvrages, des traductions, des critiques dépasserait le format de ce volume. M. Edmond Lefèvre a consacré un monument bibliographique au père de Mireille: FRÉDÉRIC MISTRAL, Marseille, 1903.

LA BELLO D'AVOUST

I

Margai de Vau-Meirano;
Trefoulido d'amour
Davalò dins la plano
Dos ouro davans jour.
En descendèn la colo
Es folo:
Ai! bèu, dis, lou cerca, l'ai manca...
Ai! tout moun cor tremolo.

Roussignoulet, cigalo, teisas-vous!
Ausès lou cant de la Bello d'Avoust.

Margai es tant poulido
Que ding lou nivoulun
La luno ennivoulido
Au vivo a di bèn plan:
Nivo, bèu nivo, passo,
Ma faço
Vòu leissa toumba'n rai sus Margai:
Toun sourne m'embarrasso.

Roussignoulet, cigalo, teisas-vous!
Ausès lou cant de la Bello d'Avoust

L'aucèu, dies la genèsto,
Que brèssò si pichoun,
Alongo un pan la tèsto
Pèr vèi soun mourranchoun;
Mai de vèire que plouro,

L'aubouro, e, pèr la counsoula,
I'a parla
Belèu mai de miechouro.

Roussignoulet, cigalo, teisas-vous!
Ausès lou cant de la Bello d'Avoust.

Enjusquo la lusetto
Que luis dins lou bos
I'a di: pauro lusetto,
Pren moun lume, se vos!
Cerques toun calignaire!
Pecaire,
L'aguèsses di pulèu,
Moue calèu
Sarié 'sta toun menaire.

Roussignoulet, cigalo, teisas-vous!
Ausès lou cant de la Bello d'Avoust.

II

Margai de Vau-Meirano
Fai tant de vai-e-vènt
Qu'à l'oumbro d'uno andano
A trouva lou jouvènt.
I'a di: — desempièi l'aubo,
Ma raubo
Se baigno demi plour:
Que d'amour
Pèr aquèu que me raubo!

Roussignoulet, cigalo, teisas-vous!
Ausès lou cant de la Bello d'Avoust.

La luno me guinchavo,
D'un biais pietadous
L'auceloun me parlavo
De tu, moun amoureux;
Enjusquo la lusetto,

Braveto,
Voulié de soun cousta
Me presta
Sa pichoto viheto.

Roussignoulet, cigalo, teisas-vous!
Ausès lou cant de la Bello d'Avoust.

Mai toun front es ben sourne!
Dirias que siés malaut...
Belas, vos que m'entourne
A moun oustau peirau?
S'ai tant la caro tristo,
Na fisto,
Es qu'un negre tavan
En trevant
M'a 'spavourdi la visto.

Roussignoulet, cigalo, teisas-vous!
Ausès lou cant de la Bello d'Avoust.

— Ta voues, douço coume èro,
Uei sèmblo un tremoulon
Que trono souto terro...
Iéu n'ai de frejoulun.
— Se ma voues es tant rauco,
Vie-dauco,
Es que pèr t'espera,
M'ère tra
L'esquino sus la bauco.

Roussignoulet, cigalo, teisas-vous!
Ausès lou cant de la Bello d'Avoust.

— Mouriéu de languitòri,
Mai aro es de la pòu:
Un jour de raubatòri,
Belas, as mes lou dóu!
— Se moun jargan soubrejo,
Negrejo,
La niue noun fai pas mens,
E pamens

La niue tambèn clarejo.

Roussinoulet, cigalo, teisas-vous!
Ausès lou cant de la Bello d'Avoust.

III

Quand l'estello dóu pastre
Coumencè de pali,
E que lou rèi dis astre
Anavo tresali,
Tout d'un cop se raubèron,
Sautèron
Sus un negre chivau,
E d'avau
Ensemble partiguèron.

Roussinoulet, cigalo, teisas-vous!
Ausès lou cant de la Bello d'Avoust.

E lou chivau landavo
Sus lou camin peirous,
E la terro brandavo
Souto lis amoureux;

E dison que li masco,
Fantasco,
Dansèron à l'entour
Jusqu'au jour,
E risènt comme d'asclo.

Roussinoulet, cigalo, teisas-vous!
Ausès lou cant de la Bello d'Avoust.

Adounc la luno blanco
S'ennivouliguè mai;
L'auceloun sus la branco
S'envoulè de l'esfrai:
Enjusco la lusetto, paureto,
Amoussè soun calèu,

E lèu, lèu,
S'amatè dins l'erbetò.

Roussignoulet, cigalo, teisas-vous!
Ausès lou cant de la Bello d'Avoust.

E dison qu'à la noço
De la pauro Margai,
Se taulejè pas forço,
Se riguè gaire mai;
E dison que li fianço,
Li danso,
Fuguèron dins un liò
Ount lou fiò
Se vesié di fendanço.

Roussignoulet, cigalo, teisas-vous!
Ausès lou cant de la Bello d'Avoust.

Valoun de Vau-Meirano,
Gamin di Baus, jamai
Pèr colo ni pèr plano
Veguerias plus Margai.
Sa maire dis sis Ouro
E plouro,
E noun vòu s'assoula
De parla
De sa bello pastouro.

Roussignoulet, cigalo, teisas-vous!
Ausès lou cant de la Bello d'Avoust.

LANGUITUDO

I

S'es enanado alin, ma douço amigo,
E iéu, desespera,
Fau que ploura.

Quau me dira moun te es, ma douço amigo,
Iéu lou regalarai,
L'estrenarai.

Fuguèsse-ti pu liuen, ma douço amigo,
Pu liuen que Sederoun
E Sisteroun;

Fuguèsse-ti pu liuen, ma douço amigo,
Pu liuen que Miramas
E Sant-Chams;

Lèu-lèu que partiriéu, ma douço amigo,
Emé moun cavalot.
A grand galop.

II

Iéu vos dirai coume es, ma douço amigo:
Ansin la couneirés
Quand la veirés.

Quand vai en quauco part, ma douço amigo,
Embaumo lou camin
De jaussemin.

Quand ris de quaucarèn, ma douço amigo,
Aleno lou vènt-larg
Dins lou cèu clar.

Quand dis uno resoun,
Ma douço amigo,

Piboulo e pin ramu
Se tènnon mut.

Quand canto uno cansoun, ma douço amigo,
Se pren lou roussignòu
A l'aragnòu.

III

S'aviéu lou grand gouvèr, ma douço amigo,
Milo an à toun cousta
Vourriéu esta;

E pièi enca milo an, ma douço amigo,
Vourriéu en nous amant
Sarra ta man.

Des pièi que ié siés plus, ma douço amigo,
Souvènt dise au soulèu:
Coucho-te lèu!

Li vèspre me soun long, ma douço amigo,
Pér iéu l'aubo n'a plus
De bèu trelus.

D'aquéli de toun tèms, ma douço amigo,
Li brande fouligaud
Me fan plus gau.

IV

Fasié bon caligna, ma douço amigo,
De-long dis aubespín,
Souto li pin.

Lou fiò de ti vistoun, ma douço amigo,
Bèn mai que lou Tavèu
Pico au cervèu.

Un poutounet de tu, ma douço amigo,
Vau mai que li sourgènt
D'or e d'argènt!

V

Espincho lou Ventour, ma douço amigo,
Soun grand piue blanquinèu,
Carga de nèu.

A l'auro de l'estiéu, ma douço amigo,
Aquéu blanc capelut
Se tara blu.

Ansin, de languimen, ma douço amigo,
Moun cor es segrenous
E charpinous.

Ansin, se reveniés, ma douço amigo,
Moun cor vendrié seren
De tout segren.

LA TOURRE DE BARBENTANO

I

L'Evesque d'Avignoun, Mounsen Grimau,
A fa basti 'no tourre à Barbentano
Qu'enràbio vènt de mar e tremountano
E fai despoutenta l'Esprit dóu mau.

Assegurado
Sus lou roucas,
Forto e carrado,
Escounjurado,
Porto au soulèu soun front bouscas:
Memamen i fenèstro, dins lou cas
Que vouguèsse lou Diable intra di vitre,
A fa Mounsen Grimau grava sa mitro.

II

L'Evesque d'Avignoun, Mounsen Grimau,
A chausi pèr clavaire de sa tourre
Un crestian d'autre-tèms, Jan-Jóusé Mourre,
Que jamai de sa vido a dich un mau.
Bèu sant Sauvaire,
Tenès d'à-ment
Lou bon clavaire!
Terrible afaire

Vèn de lou metre en pensamen:
Mourreto, sa chatouno, a'n parlamen,
Un parlamen d'amour que pòu l'adurre
A l'infèr tout dubèrt, per pau que dure.

III

L'Evesque d'Avignoun, Mounsen Grimau,
De iéu que pensara, dis lou clavaire,
S'apren que dins la niue vèngue un trevaire
A l'oumbro de sa tourre faire mau?
Jan-Jóusé Mourra,
Ai! paure tu!
Te faran courre,
E de la tourre
Perdras li clau e la vertu,
E li flourin papau tant bèn batu!
Estremas-vous amount, folo Mourreto:
Vous empestelaraï dins la tourette.

IV

— L'Evesque d'Avignoun. Mounsen Grimau,
Satourre a benesi, canto Mourreto:
Car, iéu, á miejo-niue, dins sa tourette,
Aurai moun calignaire... Ah! pas pèr mau!
Mounto lèu, mounto, moun bèl ami!
Alin tremounto
La luau proumto,
E lou clavaire es endourmi.

Li roussignòu avau s'auson gemi...
Vène, que, di merlet sus li dentello,
Veiras à pèd cauquet dansa d'estello!

V

L'Evesque d'Avignoun, Mounsen Grimau,
A leissa crèisse un èurre à sa muraio,
Un èurre brancaru: cintre li raio
L'a jita d'escoundoun l'Esprit dóu man.

De branco en branco
Volo un jouvènt;
L'èurre s'escranco
E s'espalanico;
Sèmblo que rounflo un cop de vènt...
Es l'Amour que d'assaut pren lou couvènt;
E, plourié d'alabardo emai d'enclume,
Mounto que mountaras: elo fai lume.

VI

— L'Evesque d'Avignoun, Mounsen Grimau,
Tourre proun auto a fa, dis l'escalair,
Pèr tu, cènt cop plus aut iéu fendriéu l'aire,
Bello, sèns que lou corne fèsse mau.
Vers sa tourtouro
Que respond plan,
Au mai s'aubouro,
Mai s'enamouro

Lou courajous e dous galant.
Enfin béu un poutoun tout tremoulant...
Ai Diéu! entre si man peto uno broco,
Lou calignaire toumbo sus la roco.

VII

L'Evesque d'Avignoun, Mounsen Grimau,
Dison que perdounè Jan-Jóusé Mourre;
Mai d'avé benesi trop bèn sa tourre,
Pietous dóu paure enfant, se vouguè mau.

Iéu, de Mourreto plagne lou sort:
Car la paureto
Dis amoureto
Noun couneiguè rèn que la mort.
Urous, éu d'un poutoun beguè soun cor;
Elo, de miejo-niue quand dindo l'ouro,
Encaro au tourrihoun s'entènd que plouro.

L'ARLATENCO

Vous lou dirai, e lou creirés,
La jouventuro de quau parle
Ero uno rèino, car sauprés
Qu'avié vint an e qu'èro d'Arle.
La rescountère un bèu dilun
Dins la palun:
Es grand daumage
Qu'ansin anèsse à la calour
En acampant de jounc en flour
Pèr li froumage.

— Ma bello amigo, alor ti gènt
Volon peri ti frèsqui gauto?
Eh! vène eiça long dóu sourgènt
Ounte li sagno soun tant auto!

— Moon bèl ami, terren uscla
Porto bon bla: ma capelino
M'aparo proun dóu mes d'avoust;
De cerca l'oumbro es bon à vous
E i cardelino.

— Ma bello amigo, s'as lou cor
Tendroun, as la paraulo duro:
Vejan, poulido caro d'or,
Siés Rouquetièro o de l'Auturo?
— Moun bèl ami, vous respoundrai:
Es bèn vrai,

Siéu Arlatenco...
Mai vous, segur, sias Martegau,
Quauque pescaire de pougau
O bèn de tenco.

— Ma bello amigo, ensigno-me,
Perqué siés d'Arle, ounte demores,
Car moon amour en tu se met,
D'aqui que more vo que mores!

— Moun bèl ami, vènde de la;
Demore à la
Porto de l'Auro;
Moun calignaire es un gardian,
Jalons de iéu coume un gabian,
Pauro que pauro!

— Ma bello amigo, ivèr-estiéu
De toun gardian rèsto amourouso,
Car siés trop bravo, pèr que iéu
Te vogue rèndre malurouso.
— Avès resoun, car moun gardian,
Fe de crestian!
L'autre diminche,
M'afourtiguè que dins lou round
Traucara de soun ficheiroun
Quau que me guinche!

SIMIN PALAY

(1874)

Il est, avec Camélat, l'honneur de l'Escole Gaston Fébus. Jean-Maximin dit Simin Palay naquit le 29 mai 1874 à Casteide-Doat, en plein Montanérés, terre aride, comme une sorte de Judée romantique, aux confins de la Bigorre. Dans la famille de Simin Palay on était rimeur et tailleur de père en fils. Simin Palay qui est aujourd'hui secrétaire du *Patriote des Pyrénées* a fondé avec Camélat *L'Armanac deu bou Biarnès el dou Franc Gascon*. Il a fait jouer avec succès, sur des scènes locales, *Lou Franchiman*, un acte en vers qui glorifie la terre patriale et exalte ses vertus. Sa poésie est simple, profonde, large, d'un rythme très net.

Les œuvres de Simin Palay comprennent: *Bercets de Youenesse* (Vers de jeunesse), Tarbes, 1899. — *Cansous entaus maynatyes* (chansons pour les enfants), sur des airs populaires. Pau, 1900. — *Biarn e eu Goscogne*, Paris, 1900. — *Sounets et Quatorzis*. Pau. Bibi. de l'École Gastou Phébus, 1902. — *Lou Franchiman*. Pau, id., 1905.

BIBLIOGRAPHIE. — A. Van Bever: *Les Poètes du Terroir*, tome I. Delagrave, Paris, 1908.

Coum d'outes, n'ayes pas, la cragnte de descàde,
Hilhe dous lauradous antics qui bas esta
Daune de maysou grane, é sàbies pla pourta
Lou hardèu qui pourtè la hemne qui-t' he bàde.

Que ta ma n'aye pòu de soulha-s' à tusta
La paste dens la meyt! Que per tu se bugàde
La harde! E que touns digts, quon lou heramey bàde,
Esparriquen lou milh pourtad au tou hauta.

Plante-t', dab fieretat, à l'estrem, la filouse;
Tech, si cau, lou li gris è trisque la lâ blouse;
Dab ourgulh, da la poupe au nèn, quon n'ayes u;

E que l'òmi, tournad don tribalh, la goudale
Hèyte, béde gauyous, labets, arride eu tu
La force de la Race è la Beutat nadale!

LA GUITARE

Qu'èy, en u clau penude, à case, ue guitare
Bielhe è querade, dab u gran manye esculptad
E dab trenes de flous en placàdye aryentad.
Las cordes qu'an craquad è qu'ey mude bitare...

L'espagnòu qui l'abè que clebou, pla soubent,
Yumpa lous souneys blus de las brunes maynades
En canta, debat las frinèstes, serenades...
Que s'en soun, coum ço d'aute, anades dab lou bent...

Quoan sièy bielh, gahan l'utis zounzouneyàyre,
Qu'anerèy, cô'sberid è l'oelh sercan en l'àyre,
Per las carrières, dab bercets de yoye aus pots;

Mes, n'atenderèy pas que nad ridèu e-s' lhèbe.
Ni que digtous beroys, dou soum, e m' manden pots:
Que cantarèy enta la daune dou me Rèbe...

PLOUYE D'ABRIU

Dou cèu blueng, oun blangs pipalhs de brum houleyen,
La plouye tèbe, à bèts layòus, sus lous coustous
E la ribère, en clas chourroutets qui riuleyen
Que cad, aubrin la berde eslasou dous broutous.

E, tan lèu que lous brums an hounud cabén l'àyre,
La prade que berdeye è la flou que s'aubrech,
Aus gourgueys truffandès dou merlou gay siulàyre.
Ue bite nabère en tout que rebourech.

Soubent, dessus moun cô malau, la plouye tèbe
De mas larmes que cad à chourrots alandads,
Mes yamey n'eslourech lou casau dou me Rèbe:

E lous Abrius que soun passads en armandads!...
Blangue Daune, bous qui sabét d'oun bién ma frêbe,
Oh! sabiét ha flouri l'hort delid dou me Rèbe!

ANTONIN PERBOSC

(1861)

Il personnifie avec Estieu, le meilleur de la poésie et de l'âme du Languedoc. Moins farouche que le poète de *Flors d'Occitania*, l'harmonieux et voluptueux chanteur du *Got occitan* pare de plus d'éclectisme, tout en demeurant personnel, son art souple, vivant et son vers bien frappé, plein et précis, nombreux de métaphore, riche en nuances et qui l'apparente aux premiers lyriques de notre littérature.

Lui aussi n'a pas pardonné la monstrueuse boucherie que firent, des aïeux, les soudards de Montfort. Parfois, au-dessus des émotions amoureuses, entre les strophes qui disent la douceur des yeux et la ligne divine d'un beau sein, un cri s'élève maudissant les bourreaux croisés et la chevauchée barbare. Mais plus loin que le souvenir des mortes princesses d'Aquitaine et d'Argence, souvent se retourne le cœur du poète; il évoque syriennes, helléno-latines ou numides ou égyptiennes, les amantes révolues qui menèrent le conquérant aux désastres.

Aubanel, Heredia, Fourès pourraient tour à tour revendiquer leur parrainage sur un poète qui les cousine, les égale et les aime et qui se souvient aussi du grand Chénier.

M. Antonin Perbosc est né, le 25 octobre 1861, à Labarthe (Tarn-et-Garonne).

Il a succédé à A. Fourès, comme *Majoral du Félibrige*, en 1892.

Il a collaboré à de nombreuses revues occitanes et catalanes et entretenu une vive polémique avec M. Pierre Devoluy (*Prouvenso*, 1905; *Mont -Segur*, 1904; *La Terro d'oc*, 1905, etc.).

Les œuvres de Perbosc comprennent: *Remembransa*, in-8°. Bibl, occitane, Toulouse, 1902. — *Lo Got occitan* (La Coupe occitane), in-8°, Bibl, occitane, Toulouse, 1903. — *Contes populars gascons* (Trad. Ventura Balanya). Bibl. Foc. Nou. Reus. Catalogne, 1905. — *Guilhem de Toloza*, poème, Privat, Toulouse, 1908. — *Anthologie d'un centenaire*, pages choisies des écrivains du Tarn-et-Garonne, 1er vol. Montauhan, Masson, 1908.

BIBLIOGRAPHIE. — A. Rouquier, *Lo Got Occitan*, Revue méridionale, avril 1904. — De Beaurepaire-Froment: *Lo Got Occitan*, Le Terro d'oc., mai 1904. — Pierre Fons: *A. P. Ame Latine*, mars 1904. — Cf. Bibliographies Lefèvre, etc...

LA FONT D'AMOR

La font dels Colombs — vola, mon cor, vola! —
Abeura's auzèls, miralha las flors.
Se dis qu'à prima alba om vei sas amors
Dins son clar aigol que ris et tremola.

I a pas pels amants de crezensa fola!
Sul gorc ai clinat mos èls furgadors,
Cercant ton Agach, gauch de mas dolors,
De mon cor al teu dolsa caminola.

N'ai vist que mon front sorn, en pensament;
Mas ai entrauzit, trufandièrament,
Atal mormolar la font cantadisa:

— Vira, mon aigueta, en ton virament
Als jocs solelhencs sempre cambiadisa...
— Vola, mon cor, vola, en sempral torment!

LOS ELS DE CLEOPATRA

Va dabalar lo luscre, e l'solel emporpora
Antirrhodos, l'izola ont tot canta, ont tot ris.
Mentre que siaudament al cèl lo jorn moris,
Long de la mar, de la granda mar traïdora,

Trèvan la Rèina e Marc-Anton, lo Triumvir
Qu'a 'nsorcilhat d'amor la bèla Egipciana.
El a tot debrembat per la magiciàna,
E res, dusc'à la Mort, pod los desompartir:

Aco's lou sarrament qu'an prononsat lors bocas,
En desfèlhant las flors de la divesa Hâthor,
A l'ora embriaiganta ont s'endorm tot malcor,
Ont resontisson luts e sistres e sambocas.

Costa la son aimador, merabilhozament
Mannada, Eta sorrís; mas aici que, raibaire,

Lo Vincut d'Actium, l'ufanos guerrejaire,
Se sentis treboulat d'un aspre pensament:

Els de ma Cleopatra, o sorgas de delícis!
Els adorats color de l'aiga de la mar,
Variables coma ela, — o soscadis amar! —
Del cor que trelucatz com veire los abisis?

Per vos aus, ai perdut ma gloria e ma fièrtat,
E reconesi plus mon ama valoroza;
Mas planjariai pas res, o Roma poderoza!
Se ma pèrda èra pas la de ta libèrtat...

Octave es vincedor! Que me fa sa Victoria?
Lo van laurier val pas vostre embèlinament,
Els qu'ai tant adorats apasionadament
Que per m'i miralhar ai renegat la Gloria.

La Libertat! la Gloria! O! n'èstre qu'un pastor!
Ton sol voler, o mon Orgolh que t'escantises!
Es d'èstre falquetat d'aquels. Els cambiadises;
Soi la lauzeta esperant l'arpia del astor.

AL TEMPS DELS DOMEGALS

Per Emmanuel Delbosquet.

Jun declina. Los camps van èstre despolhats
Dels froments qu'èron lor ufanoza ondradura.
Dins los clauzes darriers ont lor gran s'amadura,
Los espics fremisents doman seran dalhats.

A plegut e tronat tota la nèch pasada.
Los rais del solelhas an lèu begut l'umor;
Mas, al bosc, qu'on es plan, dins la bona frescor,
Lo front perlat pels glops que tomban en rozada!

Lo ferum sanse e fort que monta dels burgals,
Es lo dels camparols, qu'an traucat la codena
De la selva molhada. Anèch, à la padena
Nolran e cantaran brusques e domegals,

Los brusques, capèlats sul suc o sus l'aurelha,
Dins la mofa e l'erbum, semblan una ost d'africs
Titans que, per montar vers la luts, jols garrics,
Crostalèvan la galga am l'ardor d'una relha.

Al bosc nolent, à punta d'alba, en bèl agrum,
Las joventas s'en van, baudas, afizorladas,
Polidas à mirar coma de renguiladas
De domegals rosencs, luzisents dins l'ombrum.

Mai d'una tant matin a draulhat la rozada,
Que l'alba n'a 'trapat son pas qu'à mèch camin,
— Mai d'una dont l'agach, fresc com lo jansemin,
Grelha d'als amagats jos qualqua gamasada.

E mai d'un bèl jovent es à l'espera. Cap,
Al bosc, sera flaunhac per far dolsa culida
De domegals, e mai d'aquela flor polida
Que suls pots espelis, quand l'amor es en cap.

Contra lo calimas e contra los gelozes
Los bosques son, l'estiu, d'almes amagatals,
Ont s'auzis que los cants dels auzels pels randals
E lo cascalhadis bressairol dels riusblozes.

L'audor dels blats e dels serpins copats de fresc,
S'arborant dels rastols ardents, embauma l'aire;
Jols rams, ont s'amortis lo solelhenc esclaire,
L'aura dis del amor l'etèrne sirventesc.

L'amor en una nàch allègrament s'arbora
Dins lo cor, com dins la selva los domegals.
Trefolisetz, ardors dels cors e dels burgals,
Jos l'aura, siaudament de potets culidora!

PHILADELPHIE DE GERDE

(1871)

Celle que le vieux majoral Achille Mir saluait un soir de Sainte-Estelle, au pied de la cité de Carcassonne, par ces vers:

*O Filadelfo! Rèino, en Bigarro aclamado
Perlo de gracio et de beutat;*

est une jeune femme dont les dons lyriques ne le cèdent en rien à ceux de nos plus récentes gloires féminines du Tout-Paris. Tous les arts lui sont familiers. Elle a écrit la musique de *La roumanso doù réi eu Peire* de Félix Gras.

Née au bourg de Gerde dans les Hautes-Pyrénées on ne sait guère d'elle que son œuvre; Mlle Claude Duclos, depuis Mme Réquier, a publié quatre volumes tirés à petit nombre, et qui sont parmi les rares chefs-d'œuvre qu'on doit encore aux femmes qui écrivent. Son art est très subtil, d'une sobriété qui tient d'une connaissance très approfondie de la langue et du rythme. Elle a une âme sincère, profonde, où le vers atteint à des vibrations d'une intensité douloureuse et qui vous gagne.

Dans la préface des *Chansons d'Azur*, Frédéric Mistral écrit, reprenant le vieux thème populaire des Loreley:

- Vous avez, ô Philadelphie, dans vos Pyrénées, des fées qu'on appelle *incantates*... Quelquefois, en automne, elles s'assemblent sur les cimes de plus hautes montagnes, quittent leurs longs voiles blancs — qu'elles étendent sur les roches nues, et, aux rayons du soleil, à peine visibles dans leurs formes légères, dansent la ronde dans l'azur.

Le pâtre de la vallée halluciné, dit-on, par ses apparitions, grimpe tout en émoi vers les blancheurs sublimes. Mais, las! de proche en proche le mirage se dissipa et là-haut il ne trouve que neige éblouissante, et confus il se voit le jouet d'une féerie.

Voilà, ô Philadelphie, ô enchantée, l'état d'âme du félibre devant vos Chansons d'Azur. Il les a vues briller, il les a suivies dansantes au haut de votre fantaisie, au tintement clair de vos rimes d'or. Il s'est élevé songeur, au sommet mystérieux de vos hymnes d'amour. Mais puis, lui échappant le voile avec la Muse qui disparaît, il demeure en suspens comme l'enfant qui écoute, avide de savoir, un beau conte de fée et qui, à la fin, lui crie: — Ensuite?

L'impression du lecteur, le maître de Maillane la résume ici. Que dire après lui, sinon que les lieds de Philadelphie de Gerde atteignent à une beauté qui les place à côté des plus pures pages de Henri Heine et de Maurice Maeterlinck.

Mme Philadelphie de Gerde a publié: *Posos Perdudos* (Moments perdus): Avignon, Roumanille, in-12, 1891. — *Brumos d'Autouno* (Brumes d'automne), id., id., 1893. — *Cantos d'Azur* (Chansons d'Azur), id., id., 1898. — *Cantos d'Eisil* (Chansons d'Exil), id., id., 1902.

ES, TU, MOUN SEGNE

Es, tu, moun Segne! Es tu, qu'ad trobi
A moun prehouns esmundimen...
Es tu, grau Diu! tu que retròbi
Après tanta de languimen...

Qu'aquesto net qui te-m ramîo
Dure dentiò ra fid ded tem!
Atau toustem, ta ma na mîo
Atau toustem!

Mes carem nous. Que pouirem dise
Per esprima nousto gauyou?
Quines monts pouderen traduisse
Ço qu'aro esproubam tu e you?

Atau toustem, at cla de luo
Atau dentiò ra fi ded tem
Mîo ma laguens ero tuo
Atau toustem.

(*Cantos d'Azur.*)

LOUNC DE R'ADOUR

I

Qu'ero pastour
Lounc de r'Adour,
Qu'èro pastour
E you pastouro
Lounc de r'Adour.

Noustes moutouus,
Enos hautous,
Nostes moutous
Pechèn amasso
Enos hautous.

Quand ed e you
Dab grand gauyou
Quand ed e you
Nous mareyabon
Dab gran gauyou

II

Qu'ero pastour
Lounc de r'Adour,
Qu'ero pastour
E you pastouro
Lounc de r'Adour.

Eb m'abé goi
Despuch tout choi,
Eb m'abé goi
D'amistat blanco
Despuch tout choi.

E you tabe,
Sense ad sabe
Et you tabe
L'abei goi hèro
Sense ad sabe

III

Qu'ero pastour
Lounc de r'Adour
Qu'ero pastour
E you pastouro
Lounc de r'Adour

D'aro-en-adès,
En eds sendès
D'avo-en-adès
Que nous perdebom
En eds sendès.

E'ds lauradous
Parlant de nous
Eds lauradous
Disébon: — S'aimon!...
Parlant de nous.

MANDADIS

Yentilh segnour
Qu'aimi d'amour,
Yentilh segnour
Coumo en mam sounye,
Que n'èt pastour

Em sere dous,
Permou de bous
Em sere dous
De-m hè pastouro
Permou de bous!

Yentilh segnour
Qu'aimi d'amour,
Yentiih segnour,
Ah! que n'èt pastre
Lounc de r'Adour.

O TU QUI M'AS DAT...

I

O tu qui m'as dat toun co,
Toun larie co ple d'eslamo,
O tu qui m'as dat toun co
En escambi de moun amo!

O tu qui m'as ensegnat
A canta de traço franco,
O tu qui m'as ensegnat
Uno estelo touto blanco!

O tu qu'aimarei toustem
Coumo t'aimi n'aquesto oro,
O tu qu'aimarei toustem,
Oh! respoun: M'aimos encoro?

II

O tu qui tant simplamen
M'as hèt ed cèu entre-beie
O tu qui tant simplamen
M'as sabut aprene à creie.

O tu qui-m hès souneya
De causos incounegudos,
O tu qui-m hès souneya
De poutous er d'estregnudos

O tu qui m'as pourmetud
Uo imourtalo tendresso,
O tu qui m'as pourmetud,
Oh! tengueras ta pourmesso?

III

O tu qui hantos mas nets
De manière tant galaubo
O tu qui hantos mas nets
Despuch ed se dentio r'aubot!

O tu qui hès mas gauyous
Eu madech temps et mas transos
O tu qui hès mas gauyous
E toutos mas desoulanços!

O tu qu'espéri tanta,
Ed co pie de toun soubengue
O tu qu'espéri tanta
O dis-me: tournaras bengue?

(Cantos d'Azur.)

ERO NOUBIETO

I

Per nou poudé-m dessoubengue,
Tou-taro, eubèt em soubengue,
Que-m soi'nado passeya
En païs d'Abengue.

E n'a sendè biroulant
Qu'èi bist u nòbi gallant
Passa dab uo noubieto
Bestido de blanc.

Enta nou troubla ra yoio
De ra noubieto beroio
Que-m soi hicado, ed co plé,
N'uo glèiso choio.

At darrè de you, plan-plan,
Qu'èi bist ed nòbi gallant
Entra dab ero noubieto
Bestido de blanc.

E coumo per grano hèsto,
Eno demouro celèsto,
I'abè lumiero e bouquets
E houlo moudèsto.

E qu'èi bist u capelan
Manda-d nòbi galant
Dab ero youeno noubieto
Bestido de blanc.

Ero glèiso s'ei boueitado.
Soulo you m'i soi estado
E soulo qu'èi pregat Diu
Dinqu'à ra besprado.

Qu'èi pregat en tremboulant
E p'ed nòbi tant gallant
E tabé pe ra noubieto
Bestido de blanc.

II

At escu, pe ras pradetos
Bèramen arreyouidetos
You couelhèi u choi bouquet
De margalidetos;

Quand en u canton troublant
Ei bist ed nòbi galant
Mareya dab sa noubieto
Bestido de blanc.

Alabets curious at double
Moun sounye embaumat e souple
S'ei respousat louncomen
Sus ed beroi couple,

E, retrat embusatglant,
Qu'èi bist ed nòbi galant
Poutouneya ra noubieto
Bestido de blanc.

En-tretant dauno ra Luo
Fièro atau coumo pas uo
Trabessabo lantamen
Ero espaço bluo;

Acò per beie ed galant
Qui n'ed sendè biroulant
Calinabo ra noubieto
Bestido de blanc.

III

Amic tourne abe couratye!
Lou beiram nouste noubiatye,
Lou heram seguromen
Aquet dous bouiatye.

Que lou heram à pas lant,
E tu seras ed galant
E you serèi ra noubieto
Bestido de blanc.

E ra briso enos coumbetos
Segoutira ras ierbetos,
E-d cèu sera pigalhat
De milo esteletos.

E coumo ed nòbi galant
En u sendè biroulant
Calinoras (1) ta noubieto
Bestido de blanc.

1. *Il y a quelques variantes entre le texte des Chansons d'Azur et le texte publié dans la Revue méridionale. Le livre ici donne Passeyoras (tu promèneras).*

CHARLOUN RIÉU

(1846)

En français, Charles Rieu. Mais qui diable s'aviserait de l'appeler autrement que *Charloun*? Tout le Midi connaît ce paysan du Paradou, proche des Baux, dont Mistral a dit:

— Il est le seul paysan de France qui chante sa charrue et qui la sache chanter.

Ses chansons font la joie du peuple et le régal des lettrés. D'une exquise poésie, d'une inspiration toujours très pure, d'un rythme charmant, elles ont obtenu un succès inouï.

C'est la salubre senteur du terroir qu'on y respire, c'est le tableau de la vie diverse et pittoresque des champs qu'on a sous les yeux, c'est l'âme naïve et poétique d'un paysan inspiré — c'est la chanson de notre Race au repos, s'abandonnant, sous le soleil, au plaisir de vivre.

Faut-il analyser ces chansons, où le paysan-poète parle de son mulet, de ses poules, des danses rustiques, de la veillée au village et des amourettes des jeunes gens? Faut-il dire la couleur anacréontique de certains vers de Charloun? Opposer la sérénité, l'inaltérable joie, la douceur de cette âme simple aux inquiétudes d'un Pierre Dupont, à la grosse gaieté d'un Désaugier, aux violences d'un Paul Pottier? A quoi bon!... Ce qui étonne le plus dans Charloun, c'est son art. Comment, se dit-on, ce paysan, ce vrai paysan, qui a passé ses jours à mener la charrue, à manier la pioche, à conduire sa charrette, qui n'a jamais été qu'à l'école de son village, à supposer même qu'il l'ait fréquentée, est-il arrivé à écrire une langue littéraire et à donner à son inspiration une forme impeccable? Nous nous en sommes ouverts à Charloun:

— Eh! braves gens, nous a-t-il répondu, croyez-vous que je n'aie rien lu? J'ai lu *l'Armana provençau, Mistral, les félibres*...

C'est donc à la lecture des écrivains de sa race que Charloun s'est formé!

Le fait est remarquable.

On a devant soi un résultat visible, vivant, du Félibrige: le poète Charloun est un produit du Félibrige, et il y a là de quoi non seulement consoler, mais rendre fiers ces hommes qui luttent contre vents et marées, avec une obstination patriotique admirable, pour maintenir la langue provençale.

Le poète Charloun est encore une preuve de la valeur éducatrice de la littérature provençale. Ceux qui, depuis longtemps déjà, affirment aux directeurs de l'instruction publique que l'étude du provençal peut rendre d'éminents services aux fils de la Provence et demandent que cette étude entre enfin dans les programmes scolaires peuvent présenter cet argument frappant, vivant: Voyez Charloun!...

Et quel beau titre de gloire pour la Littérature provençale que de pouvoir être comprise et goûtée d'un paysan au point de nourrir et de former son esprit, de le rendre capable d'exprimer ses sentiments et ses idées sous une forme littéraire!... C'est que la Littérature provençale, même dans ses chefs-d'œuvre, reste essentiellement populaire, alors que la Littérature française n'a jamais cessé d'avoir un caractère essentiellement aristocratique.

Que sait-il, le peuple, de Victor Hugo, pour ne parler que du plus célèbre des poètes modernes? A peine quelques passages de ses pièces d'inspiration politique.

La Légende des Siècles, par exemple, reste pour lui lettre morte. Cependant, dans les mas de Provence, les pâtres pleurent en lisant Mireille et dans les arènes d'Arles dix mille personnes ont acclamé la Vénus d'Arles, d'Aubanel.

Charles Rieu a publié *li Cansoun dóu Terraire* (trois volumes, Ruat, éd., Marseille) et une *Traduction de l'Odyssée* en provençal (Ruat, éd., Marseille).

BIBLIOGRAPHIE. *Li Cansoun dóu Terraire*, tome I, préface de F. Mistral; Id., tome II, préface d'Elzéard Rougier; Id., tome III, préface de Jules Véra.

I'ENTREVEGUÈRE SI BOUTÈU

Lou soulèu se couchavo rouge,
Se m'ensouvène, èro un dijòu;
Aquéu jour m'ère mes á douge,
Pèr fini moun reviro-biòu.
Coume moun obro es acabado,
Que m'envau pèr desatala,
Vese uno chato, èro courbado
De-long la ribo d'un valat.

Lou vènt que venié dis Aupiho
Fasié rounfla li pinatèu,
E iéu d'aquelo jouino fiho
I'entreveguère si boutèu.

Virère mis iue vers lou vabre,
Ié vouliéu plus faire atencioun;
Mai tout d'un tèms dins moun cadabre,
Me venguèron li tentacioun.
Coume pousqué resta tranquile
Lou sang m'avié mounta'u cervèu...
Dins de debas blanc coume d'ile,
En vesènt de tant gros boutèu!

Deja coumpreniéu dins mi veno
Que lou sang m'anavo manca,
E pièi, ço que me fasié peno,
Ero de faire un gros pecat!

Mai coume un jounc de la coustièro
Tremoulave... e vesieù plus rên,
Senoun de rôugi jarretièro
Que flouquejavon dins lou vènt.

Un cop disieù: se la rounflado
Sé ranfourçavo un brisoun mai,
D'uno chato bèn enroulado
Veiriés quaucarèn que jamai.
Tout-à-n-un cop la tramountano
S'abounassè long di calanc.
E iéu filère dins la plano
Darrié moun couble, tout plan-plan.

LI PROUMIÈRI VIOULETO

Dins li genèsto,
Tout es en fèsto,
Lou gai serin
Se met en trin,

'Mé la lignoto,
Douço mignoto,
Soun cantadis,
Fasènt si nis.

Ma migo, coume vai que siés plus risouletto,
Aro que li prad verd de flour van s'embeli;
Vène, te culirai li proumièri vióuleto:
Toun sourire enfantouli,
Lou veirai mai respeli.

De la mountagno
Emé l'eigagno,
Lou pastourèu
Vèn à parèu
'Mé sa pastouro
Que s'enamouro,
Jogon, galoi,
De soun aut-boi.

Liuen dis, auriolo,
La parpaiolo
Ié vèn voula
Long di valat.
Pèr plus se pougne,
Vai se rejougne
Au verd tavan,
Aim s'envan.

Di roco nuso,
La lagramuso
Vai de councert
'Mé lou lesert;
Dins l'erbo fèro
Soun à l'espèro,
Que lou soulèu
Dardaie lèu.

La bello fiho
S'escarrabiho
'Mé lou jouvènt
Que ié counvèn;

Cueion de roso,
Qu'un riéu arroso;
Pièi van jougant
Ras di dougan.

Ma douço amigo!
Oh! digo, digo
Tu, se me vos,
Laisso toun bos;
Se pièi t'agrado,
Dedins la prado,
Vène emé iéu
Moun cor es tiéu.

ME PARLES PLUS, ROUSETO

Roso venié de lava sa bugado,
Au clar sourgènt, d'aigo jusqu'au geinoun;
Tout lou matin, tristas, l'aviéu cercado
A travès bos, dins li jaune fenoun,

Se rescountran au mitan di sausetto,
Pièi s'assetan souto lis aubre en flour;
Me parles plus, me parles plus, Rousetto,
Qu'en me parlant revihes mis amour.

Me parles plus: ta bouquetto di raro
Que la dirias traucado em'un biroun,
Ma fa soufriu de doulour tant amaro
Qu'ai atrista li gent dis enviroun.
Oh! ve, vai-t-en! ve, faguen plus pausetto,
Senoun vau lèu escampa qu'auqui plour;
Me parles plus, me parles plus, Rousetto,
En me parlant, revihes mis amour.

Toujour que mai t'atrouvave poulido,
Quand culissian de flour en sourrisènt
Pèr lou moumen, se ma pauro amo óublido,
Es que jamai noun pourren viéure ensèn;
Quand m'ensouvèn, au gourg fasién sausetto,
Ti pèd mignoun, au gros de la calour.
Me parles plus, me parles plus, Rousetto,
En me parlant, revihes mis amour.

De que sarié se'n te vèsent tant bello
Vouguèsse mai, pèr un suprème esfors,
Mai t'ajuda pourta ta canesello?
De tout-segur n'en auriéu lou remors.
M'aguènt rendu de pichòti causetto
Qu'aviés de iéu desernpiéi tant de jour,
Me parles plus, me parles plus, Rousetto,
En me parlant, revihes mis amour.

LA CHATO DE MOURIÈS

La veguère dessus lou Cous,
Souleto à Mouriès, pèr la voto,
Uno niue, dins lou mes d'avoust,
Lou bèu mais di figo regroto;
En tóuti vous laisse pensa
Que se l'ai visto touto soulo,
Ero que voulié pas dansa
Nimai faire la farandoulo.

La provo fau que fugue ansin.
De la carrièro di Pastresso,
Un bèu jouvènt, à pèu bloudin,
Vèn pèr iè dire s'es proumesso.
— Cercas eila dins lou mouloun,
N'en trovarés pèr la quadriho,
Car iéu n'ause que bu vióloun,
Respond plan-plan la bruno fiho.

Éro uno bruno, se voulès,
D'aquéli bruno un brisoun palo
Qu'en vous alucant de travès
Vous fan de fernisoun mourtalo!
Elo, ah! pas mai, s'aquelo niue
Quaucun i'avié dit qu'èro bello,
Clinavo un pau si bèu grands iue
Vo countemplavo lis estello.

De tout-segur, si blànqui man
N'avien touca causo que briho,
Car ni daurèio ni diamant
Ié pendoulavo à sis auriho.
Soun sen redoun e vierginèu,
Desprouvesi de perlo raro,
Emé d'eigagno e de soulèu,
N'en avié proun pèr crèisse encaro.

S'èro galanto que-noun-sai,
Aquelo chato dount vous parle
Avié pèr coumpli soun bon biais
Sa couifaduro coume en Arle,
Soun riban coulour d'un blu viéu
Ourna d'uno roso flourido,
Aurias jura, ma fe de Diéu
Qu'un fres matin l'avié spelido.

Dins lou pu bèu de soun printèms,
Emé sa taio majestouso,
Tóuti li chato e soun tèms
N'èron quàsi coume jalouso.
Mai se, pèr-contro, n'en vesié
Que pèr sa griici la vantavon,
Elo uno idèio sourrisié,
Dóu moumen que tant la badavon.

Forço qu'avien fa quàuqui pas,
En la vesènt umblo e doucilo,

Saupre s'èro chato de mas
Vo bèn se demouravo en vilo,
La crento de ié demanda
De tout segur vint àutri causo...
Eron aquí coume fada,
Lis iue dubert e bouco clauso.

Dins li païs dóu Vènt-Terrau
Se n'es parla, d'aquelo fiho;
Lis un la disien de la Crau,
D'àutri la disien dis Aupiho...
Pèr iéu, digas ço que voudrés,
Mai desempièi que siéu en vido,
Es au vilage de Mouriés
Que n'ai vist uno tant poulido!

CATARINO DE MOUNT-FORT

Cresiéu que lou disié pèr rire,
L'autre matin, sout l'amelié,
Noste ráfi, bèu coume un sire,
Qu'á touto forço me voulié;
Me disènt que sariéu urouso,
Meme qu'envejaran moun sort;
Me fai que mai èstre arderouso
Dins moun meinage de Mount-Fort.

Bartoumiéu, Bartoumiéu,
Se siés moun amaire,
Dins lou courrènt de l'estiéu
Fai veni toun paire.

Au mas plus rèn me fara peno;
Passarai plus de tristi niue;
Mai moun amigo Madaleno
Pòu se passa la lengo à l'iue;
Elo m'aguènt prou fa la nico
Emé Tounin de Moulegés,
Se cresènt mai que Verounico,
De calignaire n'a plus ges.

Anarai plus vers ma neboudo
Pèr ié treboula lou cervèu;
Ié dire quouro fan la poudo,
M'enchautarai de si gavèu;
Lou dimenche, proun matinièro,
Emé moun brave Bartoumiéu,
Davalant de la Safranièro,
Moun Diéu, quet sort sara lou miéu!

Dedins l'estiéu sarai poun forto,
A noste maset de valoun,
En courdurant davans la porto,
Cantarai coume un auceloun;
Quand Bartoumiéu vendra de fouire
Aura la soupo e lou bajan,
De moun constat i'aguènt lou douire
Béura noste vin clarejant.

Vèngue l'epoco di moulièro
Viéuren d'acord e sènso emboui;
Au liò d'ana vèire Eigalièro
Amarai mai coupa de bouis;
Alestirai saco e bourrenco
A nosto pichot carretoun,
En i'atalant nosta soubrenco,
L'atrinaren estènt fedoun.

S'as toujours li mèmis idèio,
Escouto, moun bèu Bartoumiéu,
Noun fagues de iéu ta risèio
Aro que sabcs just quau siéu;
Bandisse bèn liuen ta pereso
Se pèr toujours vos èstre ama;
Iéu en t'amarit, ço que me peso
Es que pousquèn èstre blaima.

Veraï qu'aviéu ama Lazári,
Lou tout-obro de Gourgounié;
Quand m'aguè proun fa de countrèri,
De marrit prepaus me tenié;
Sènso un pastre de la Vau-Longo
Tout en paisejant soun vaciéu,
Un cop de soun bastoun i'alongo
E lou leissè mai mort que viéu.

Dins quauque tèms, à l'ouero dicho,
Ié venon de souto canau,
E fan placarda lis aficho

A la coumuno qu'es en aut.
Dóu caïro de Roco-Martino,
De vers li mas de Lamanoun,
Soun i noço de Catarino,
Qu'avié garda soun bon renom.

TRISTOUN

Se moun amo es triste,
S'ai lou cor en dóu,
Es de l'avé visto
Long dóu rajeiróu.
Maugrat l'aigo claro,
Lis aubro flouri,
La douleur qu'ai aro
Me fai trop souffri.

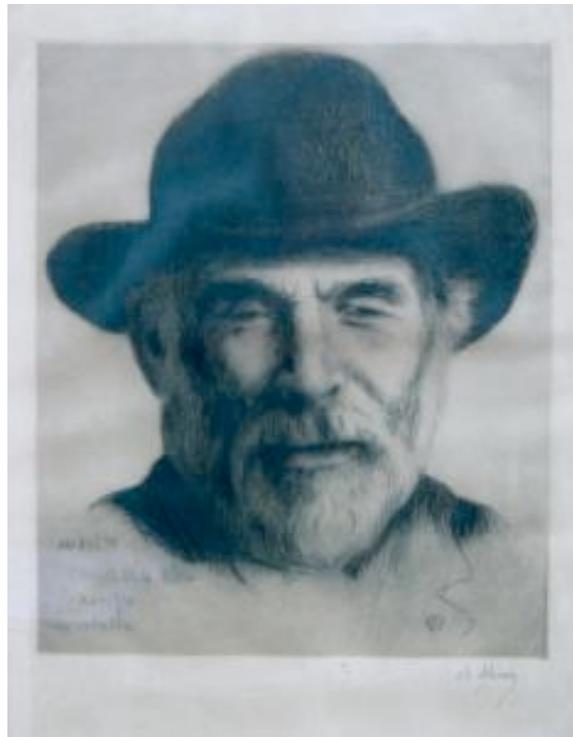
Ma vido pecaire!
Es que pensamen;
Soun vira de caire
Mi countentamen;
Téms en tèms se courre
D'eici mai d'eila,
Arresta, se pleure,
Res vèn m'assoula.

Ni lune que briho.
Ni soulèu ardènt
Ni cant d'auceliho,
Me fai plus countènt.
Mai lou riéu cascaie,
Raïant au pesquié,
Liogo que m'esgaie,
Sieu que mai inquiet.

La tant douço aureto
'Mé soun dous murmur,
Beisant li floureto,
Fai plus moun bounur.

Rèn pòu me distraire,
Mi bèu jour s'envan;
Mi soucit li traire
Es pèr iéu en van.

La bello Cravenco
Ero moun soulas;
De l'erbo maienco
N'es partido, ai las!
Se liuen de Durènço
Trèvo d'àutri flour
Desempiéi siéu sènso
De joio e d'amour.



APPENDICE

§ 1. — LES TROUBADOURS.

L'étude des troubadours, de leur langue, de leur art, occupe actuellement de nombreux professeurs dans les universités de tous pays. Leur bibliographie détaillée exigerait un ouvrage plus considérable que celui-ci. Chaque jour voit apparaître de nouvelles précisions, de nouveaux documents. L'activité des érudits français et allemands a détruit déjà l'autorité longtemps attachée, non seulement à un Nostradamus, mais aux Fauriel, aux Raynouard et autres critiques ou historiens, qui garderont du moins le mérite d'avoir été les pionniers d'une région littéraire inexplorée.

Le chapitre additionnel de Stendhal à son livre *l'Amour*, est désormais sans valeur documentaire.

Camille Chabaneau, Gaston Paris, Paul Meyer, Ant. Thomas, Jeanroy, ont dans maintes études élucidé les légendes qui ont ordinairement créance à propos des cours d'amours.

La vie de la plupart des troubadours demeure pourtant et pour longtemps encore enveloppée de brume et de mystère.

Bornons-nous ici à retenir quelques fragments de leur œuvre et les noms des principaux.

© CIEL d'Oc – Febrié 2011